

23 rue Taitbout, PARIS 9^e

CENA
PRIX 0,80 F

14 lipca
juillet 1968

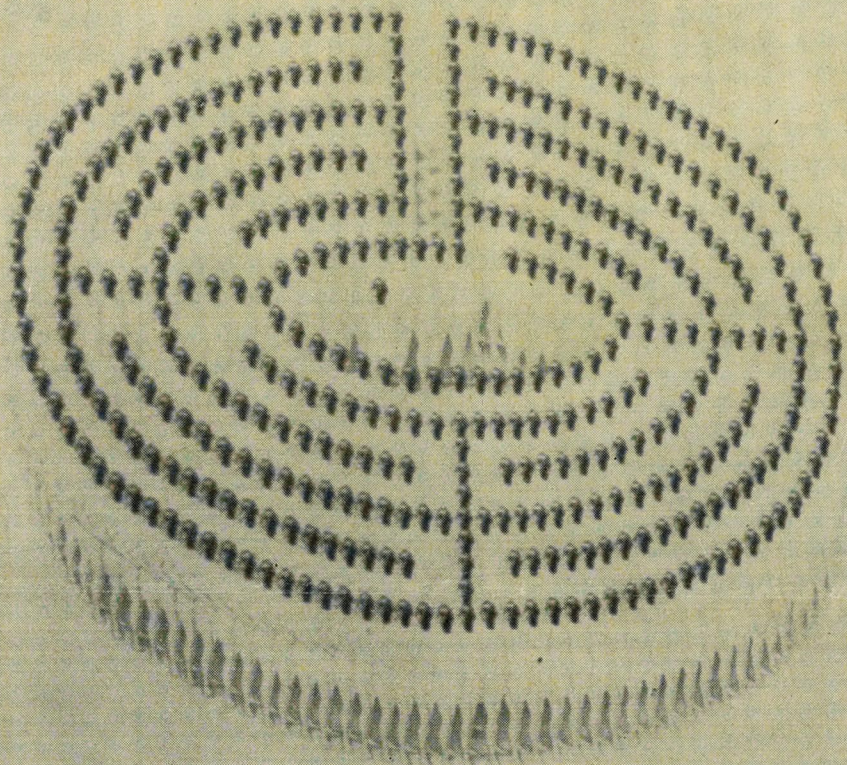
Rok wydania XI Nr 29 (561)

Tygodnik Polski

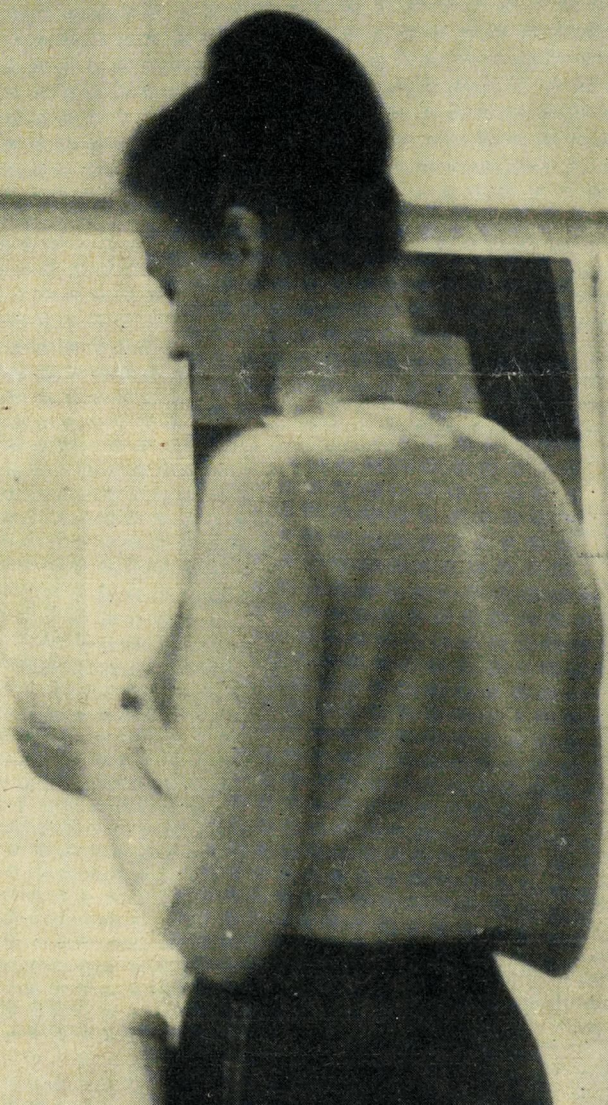
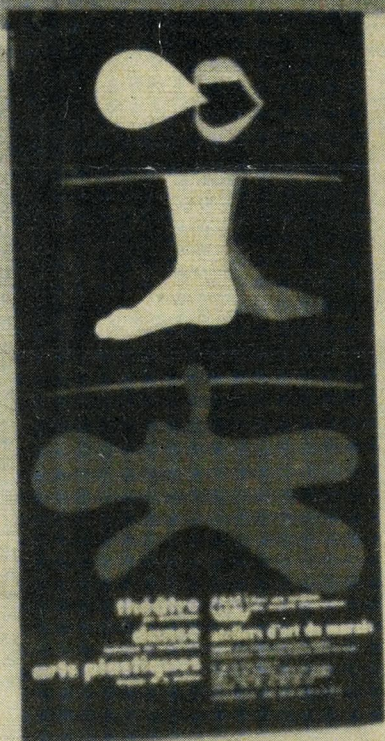
LA SEMAINE POLONAISE

mardi 9 janvier 1968

Le Citoyen



**14 lipca
ŚWIĘTO
NARODOWE
FRANCJI**



PE

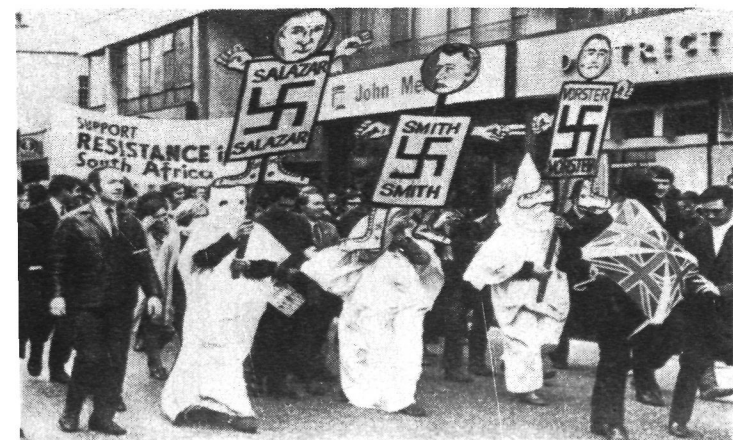
F. R. 2373

„UTRZYMAĆ ZA WSZELKĄ CENĘ...”



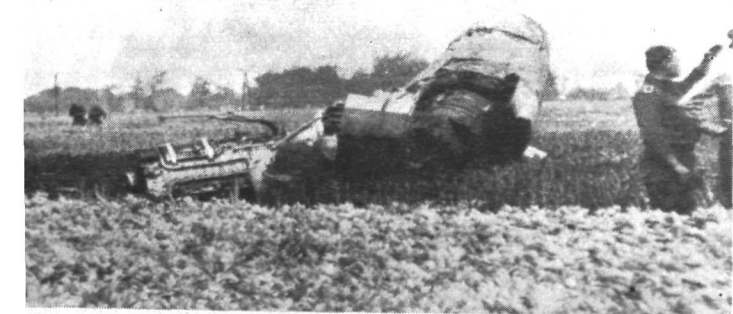
Tak brzmiał oficjalny rozkaz dowództwa USA dla załogi bazy Khe Sanh. Johnson zażądał i otrzymał od kilku dowódców wojskowych pisemną gwarancję, że baza ta będzie obroniona. Szef połączonych sztabów USA gen. Wheeler (odpowiednik wodza naczelnego) powiedział: „Khe Sanh jest miejscowością niezmiernie ważną ze strategicznego i psychologicznego punktu widzenia. To zachodnia kotwica naszej linii obronnej”. Kotwica pękła. Południowowietnamska armia wyzwolająca zajęła Khe Sanh bez walki. Amerykanom pozostało tylko pozbierać (na zdjęciu) rannych i odejść

TACY, JAK HITLER



Tak ocenili uczestnicy demonstracji na Trafalgar Square w Londynie trzech rasistów: południowoafrykańskiego premiera Vorstera, rodezyjskiego Iana Smitha i dyktatora Portugalii Salazara. Na transparencie niesiono wymowne hasło: „Popieraj ruch oporu w Republice Południowej Afryki”

„DOSKONAŁA” BRONIA

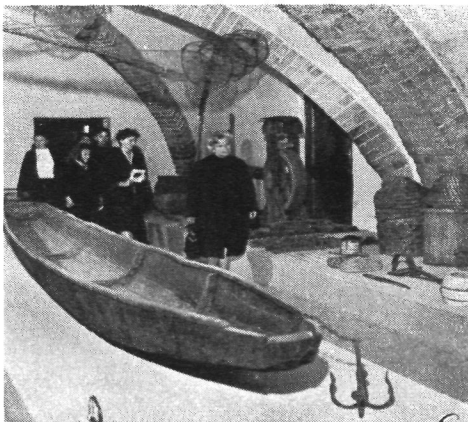


„Latająca trumna” nazywają piloci wojskowi standardowy samolot lotnictwa NATO — „Starfighter F104” skonstruowany w USA. W jednej tylko zachodniemieckiej Luftwaffe do połowy czerwca br. rozbiły się aż 84 Starfightery

A TU JEST WARSZAWA!



A ściśle mówiąc — jej prawobrzeżna dzielnica Praga, niegdyś symbol zaniechania i nędzy. Tak wygląda jedna z wielu ulic nowej Pragi — Stalingradzka, w roku 1968. Większość zabudowy Pragi to nowe bloki mieszkalne



W STARYM ZAMKU

Należał kiedyś do królowy Anny Wazówny. Znajduje się w miasteczku o podwójnej nazwie Dobrzyń-Golub. Został odbudowany i mieści obecnie Muzeum Ziemi Chełmińsko-Dobrzyńskiej, z ciekawymi eksponatami: stare ule, stare łodzie, sieci rybackie

WSZĘDZIE UPAŁ!



Na ochłodę najlepsza woda, a gdy woda to kajak. Splywy kajakowe po Dunajcu są w Kraju ulubioną formą letniego wypoczynku, biorą w nich udział dziesiątki tysięcy uczestników

NASZA OKŁADKA

Praca Pierre Bernard zdobyła III nagrodę na II Międzynarodowym Biennale Plakatu w Warszawie, o którym piszemy na str. 24.

Cette affiche de Pierre Bernard a obtenu le troisième prix à la Biennale de l'affiche de Varsovie (voir notre reportage, p. 24)

▲ Tenir à tout prix — tel était l'ordre donné aux soldats et officiers américains de Khe Sanh. Aujourd'hui cet ordre appartient à l'histoire. La base de Khe Sanh est tombée aux mains des patriotes sud-vietnamiens après l'évacuation de la garnison étrangère.

▲ A Londres ces manifestants ont comparé Vorster d'Afrique du Sud, Smith de Rodhésie et Salazar du Portugal à Adolf Hitler, le grand maître du racisme.

▲ Cercueils volants — tel est le nom donné aux avions Starfighter F 104 en RFA. Depuis le premier vol jusqu'à aujourd'hui il y a déjà eu 84 accidents.

▲ Le visage de Praga, quartier de la rive droite de Varsovie, est totalement différent de celui qu'il avait avant la guerre.

▲ Dans l'ancien château de la princesse Anna Waza a trouvé place un musée régional consacré au folklore de Chełm — Dobrzyń.

▲ Les journées de grande chaleur en Pologne — rappelons qu'au mois de juin il fit à travers toute l'Europe le plus chaud au bord de la Vistule — ont fait que les sports nautiques ont été particulièrement populaires, entre autres les descentes du Dunajec en kayak.

▲ Un chapeau plus qu'original — conception britannique — avec un perroquet vivant a été présenté pendant les fameuses courses d'Ascot.

ZDJĘCIA:
CAF
KEYSTONE

ABY BYĆ ZAUWAŻONĄ



Można na przykład nosić kapelusz z żywą papugą w środku, jak ta młoda Angielka na wyścigach w Ascot. Ciekawe, kto też miał więcej do powiedzenia?..

QUATORZE JUILLET

DEPUIS BIENTOT deux cents ans, le Quatorze Juillet, l'anniversaire de la prise de la Bastille, est devenu une fête qui a dépassé les frontières de la France. Cet événement, la chute de cette prison d'Etat qui était considérée comme le symbole de l'absolutisme, fit trembler tous les trônes d'Europe. Les mots d'ordre de la Révolution Française et ses idéaux furent repris un peu partout. La Pologne, qui déjà se trouvait sous le joug de ses trois voisins qui quelques années plus tard devaient s'avérer être les ennemis les plus farouches de la jeune République Française, la Pologne donc fut un des pays de notre continent parmi les premiers à comprendre et à apprécier la portée de ce qui se passait sur les bords de la Seine. D'ailleurs, la Révolution française, comme un peu plus tôt la jeune démocratie américaine, allait avoir son héros polonais. C'est ainsi qu'au moment de l'attaque des Tuileries se trouva aux premiers rangs un émigré polonais — Klaudiusz Łazowski — dont le courage devint à l'époque légendaire. En 1793 un des quartiers de Paris, celui des Gobelins, fut baptisé de son nom et jusqu'à la fin du XVIII-ème siècle s'appela „Finistère-Lazowski”.

PENDANT ce temps la Pologne vivait sa propre révolution, avec pour héros Kollątaj, Staszic et Kościuszko. Le 3 mai 1792 était votée la fameuse constitution qui s'inspirait des grandes lignes des Droits de l'homme et du citoyen. Il est d'ailleurs remarquable de constater que depuis la Révolution française, toutes les constitutions démocratiques européennes se sont appuyées sur le texte de la loi fondamentale adoptée par le peuple français il y a bientôt deux siècles. Mieux même, les constitutions des pays de démocratie populaire, donc celle de la nouvelle Pologne, ont toutes adoptées le principe exprimé par Saint-Just, ce grand fils de la Révolution, qui déclarait qu'il ne peut être question de liberté pour les ennemis de la liberté.

En plus de la constitution du 3 Mai, la Pologne présenta d'autres signes extérieurs de son attachement aux idéaux de ceux qui montèrent à l'assaut de la Bastille. C'est ainsi qu'ici comme en France on planta de nombreux arbres de la liberté. Aujourd'hui encore on peut retrouver un peu partout dans le sud du pays des „chênes de Kościuszko” comptant plus de 170 ans et qui avaient été plantés par les paysans de l'époque en signe de leur attachement au chef de l'insurrection et aux buts que celle-ci poursuivait. Car l'insurrection de Kościuszko n'était pas seulement un soulèvement patriotique, c'était également la révolte des masses paysannes et de la bourgeoisie polonaise contre les occupants qui représentaient d'une part les intérêts de l'étranger, d'autre part l'ancien régime haï de tous.

LE QUATORZE JUILLET, la prise de la Bastille et ensuite la mort sur l'échafaud du représentant de la famille des Bourbons ont inspiré non seulement les représentants de la bourgeoisie et de la noblesse éclairées de Pologne. Malgré la barrière de l'analphabétisme, les nouvelles de France parvenaient également à la campagne, dans les coins les plus reculés de Pologne et étaient interprétés très favorablement par le menu peuple. C'est ainsi que le 17 mars 1794 un paysan nommé Marek de Jemielnica déclara en plein marché d'Opole qu'en „Silésie polonaise il faudrait introduire les événements de France, si le peuple n'a pas ce qu'il demande”. Ce paysan fut condamné à être bâtonné publiquement par les soldats prussiens.

Petit à petit les idées françaises firent leur chemin à travers le pays tout entier. Je pense que c'est surtout à partir de cette époque que date la traditionnelle amitié polono-française. Car pour la Pologne, pour le Polonais se trouvant sous le joug étranger, la France était devenue le symbole non seulement de la liberté politique et sociale mais également de la liberté nationale. Au début de notre siècle chaque manifestation populaire se terminait aux sons de la „Varsovienn” et de la „Marseillaise”, ces deux chants étant d'ailleurs interdits par les occupants tsaristes ou prussiens.

Aujourd'hui le Quatorze Juillet est célébré en Pologne à l'égal d'autres grands événements historiques qui ont changé la face du monde. Car on sait que la prise de la Bastille n'a pas été uniquement une victoire du peuple de France. La Quatorze Juillet a été et reste un des grands moments de l'histoire de toute l'humanité. C'est pourquoi que bien que française, cette fête est célébrée partout où sont respectés les droits de l'homme. Elle l'est également par ceux qui ailleurs luttent pour que chez eux aussi ces droits deviennent lois.

GAL

ŚWIAT ODKRYWA POLSKĘ

Jak wielkie jest w tej chwili turystyczne zainteresowanie Polską świadczy fakt, iż najwybitniejsi krajowi specjaliści nie są w stanie podać nawet przybliżonych danych. Wciąż bowiem napływają nowe zgłoszenia, których poprzednio nikt nie przewidywał. Tak np. tylko **Biuro Podróży „Orbis”** liczyło na przyjazd w ciągu trzech letnich miesięcy ponad 30 tys. turystów z krajów zachodnich, a tymczasem już w tej chwili liczba ta została osiągnięta. Wielu turystów przybywa indywidualnie, przeważnie własnymi samochodami i dopiero w Polsce zabiega o miejsca hotelowe. A przecież nie tylko „Orbis” organizuje grupowe objazdy po Polsce, ale „**Juventur**” i „**Almatur**” — dwa studenckie i młodzieżowe biura podróży, **Polskie Towarzystwo Turystyczno-Krajoznawcze**, **Polski Związek Motorowy**, **Spółdzielnie: „Gromada”** i „**Turysta**”, przedsiębiorstwo „**Sport i Turystyka**”, które także mają działy obsługi turystów zagranicznych.

Znaczny procent odwiedzających Polskę stanowią Amerykanie. Podróże odbywają w autokarach, przemierzają możliwie najwięcej krajów Europy, z rzadka wsiadając z autobusów. Pośpiech. Ich wycieczki zwalniają zrywkę tempa w takich krajach jak: Francja, Włochy, Związek Radziecki, no i Polska. Zwykle przebywają w niej 5-6 dni zwiedzając ośrodki miejskie, centra kulturalne i przemysłowe.

Francuzi, jak i Anglicy, chętnie zatrzymują się w **Zakopanem** lub na **polskim Wybrzeżu**, sławnym z akasornie miękkiego piasku i dużego na-

słonecznienia plaż. Przeważnie podróżują indywidualnie, całymi rodzinami, we własnych samochodach.

Szwedzi i Duńczycy przyjeżdżają na ogół przez Swinoujście (prom z Ystad), po czym rozlokowują się w luksusowych hotelach zachodniej części Wybrzeża. Szczególnie dużo jest ich w **Kołobrzegu**, **Międzyzdrojach** i samym **Włocławcu**. Niektórzy — zwłaszcza odwiedzający Polskę nie po raz pierwszy — kierują się do **Zakopanego**, **Karpacza** i **Krynicy**.

Coraz więcej turystów przybywa na „wczasy na koniu”. W państwowych stadninach: **Biały Bór**, **Piwno**, **Posadowo**, **Gniezno**, w **Łącku** pod Warszawą najczęściej spotyka się Belgów, Francuzów i Niemców. „Wczasy na koniu” oznaczają nierzadko wędrowkę wierzchem przez ostatnie w Europie dziewicze lasy **Bieszczad**, **Puszczy Białowieskiej** i **Mazur**.

W tych rejonach właśnie odbywają się polowania dla indywidualnych turystów, przeważnie z zachodu Europy i Ameryki.

Mazury, pojezierze koszalińskie, górskie rzeki Karkonoszy i Karpat są słynnym na całą Europę rajem wędkarzy. Łosoś, pstrąg, lipień, troć, sandacz, karp, szczupak, węgorz — to tylko niektóre z bogactwa polskich ryb. Wyprawy na nie urządzają nawet wędkarze brytyjscy.

Zaskakuje wielka ilość wycieczek organizowanych przez fachowców. Program zwiedzania dostosowany jest do specjalistycznych zainteresowań zawodowych. Oto np. przybywają do Polski farmerzy ze Stanów Zjedno-

zonych, Danii, Belgii i Holandii. Przyglądają się pracy państwowych gospodarstw rolnych, wiejskich kolekcjach rolniczych, instytutów doświadczalnych.

Liczne są wycieczki techników, farmaceutów, a zwłaszcza lekarzy. Ograniczają się one raczej do pobieżnego obejrzenia Kraju, za to szczegółowo zwiędzają interesujące ich ośrodki np. szpitale, wyposażenie techniczne, metody lecznictwa, uzdrowiska itp.

Jako ciekawostkę można odnotować fakt, że swego czasu bawiła w Polsce wycieczka szeryfów z USA, zainteresowanych zwalczaniem przestępczości i postępowaniem karnym.

W Polsce odbywają się liczne kongresy naukowe z reguły związane z turystyką. W tym roku będzie ich 50. Największy — Międzynarodowy Kongres Stalowników — skupi 700 delegatów z całego świata. Po zakończeniu obrad uczestnicy stosownie do prezentowanych zainteresowań zawodowych podzielą się na grupy, które zwiędzają będą poszczególne zakłady. Aby towarzyszące uczestnikom kongresu żony nie nudziły się w czasie obrad, przewidziano dla nich pokazy mody, wycieczki do Żelazowej Woli (miejsca urodzenia Fryderyka Chopina), Wilanowa...

Polska staje się krajem wielkiej turystyki. Odkrywają ją nie tylko najruchliwsi przedstawiciele świata — turyści, ale także jako „ziemię nową”, bogatą w doświadczenia — przedstawiciele nauki i techniki. Ludzie, których wymagania dyktuje skala postępu światowego.



XXXVII MTP w POZNANIU

ZJAZD KUPCÓW Z CAŁEGO ŚWIATA

JUŻ PO RAZ TRZYDZIESTY SIÓDMY czołowi handlowcy z całego świata spotkali się na **Międzynarodowych Targach Poznańskich**. Liczba krajów wystawiających swe towary w Poznaniu najlepiej świadczy o uzyskaniu wysokiej pozycji tego handlowego ośrodka, który przyciąga przedstawicieli przemysłu i handlu zarówno ze wschodu, jak i z zachodu Europy, a także wystawców i gości targowych z innych części świata.

Przez cały czas trwania Targów odbywały się w Poznaniu konferencje prasowe, na których dziennikarze polscy i zagraniczni informowani byli na bieżąco o licznie zawieranych transakcjach. W niektórych pawilonach, z okazji tzw. dni narodowych poszczególnych państw-wystawców, odbywały

się specjalne uroczystości połączone z pokazami oferowanych towarów i objaśnieniami ze strony producentów.

Na tegorocznych Targach oprócz wystawców i kupców zjawili się wielcy delegacji oficjalnych, przedstawiciele szeregu rządów i wielkich koncernów.

Ekspozycja francuska

Francuzi, mimo trudności z dostawą eksponatów na miejsce Targów, spowodowanych ostatnim strajkiem, po-



kazali szereg nowych towarów. Z rozmowy z atatché handlowym Ambasady Francuskiej w Warszawie, panem **Jean Caillot**, wynikało, że w tym roku na MTP przybyło **piętnaście nowych firm francuskich**, które zaprezentowały swe towary na Targach po raz pierwszy: nowoczesne obrabiarki, maszyny do prasowania i wulkanizacji gumy, podnośniki i różne urządzenia hydrauliczne. Firmy te przywoziły też dużo propozycji nowoczesnych opakowań stosowanych w przemyśle spożywczym.

Nowością francuską na tegorocznych MTP było jednak przede wszystkim **stoisko elektronicznych maszyn matematycznych**, które wzbudziło wielkie zainteresowanie wśród handlowców

Dokończenie na str. 5

PRÓBY FAŁSZOWANIA PRAWDY

PRZEWAŻAJĄCA część opinii światowej, w tym i prasa francuska, jest zgodna co do tego, że działająca od stosunkowo niedawna w Niemieckiej Republice Federalnej partia NPD (Niemiecka Partia Demokratyczna) przez swój program, jaki głosi, a także w metodach swego postępowania, przypomina bardzo NSDAP z okresu III Rzeszy, która — jak wiadomo — była partią hitlerowską. W szeregach NPD czołowi działacze obciążeni są przynależnością do NSDAP, czego zresztą niejednym z nich zupełnie nie kryje, a przeciwnie wyraża z tego dumę. Jak dotąd NPD działa w kilku parlamentach krajowych, czyli tzw. „landtagach”, ale wszystko wskazuje na to, że po sukcesach, jakie odniosła w wyborach do szeregu tych lokalnych zgromadzeń, przeprowadzi przy najbliższych wyborach ogólnoniemieckich po raz pierwszy swoich kandydatów również do Bundestagu.

W LANDTAGU W WIESBADENIE

Jednym z niemieckich krajów związkowych, w którym NPD wprowadziła do landtagu swoich posłów, jest Hesja, położona między środkowym Renem a górną Wezerą, licząca prawie 5 mln mieszkańców. W wyborach do parlamentu w Wiesbaden — stolicy kraju w 1966 r. NPD uzyskała 6 mandatów. Jej posłowie są bardzo aktywni, zajmują stanowisko w każdej dyskusyjowanej i uchwalanej sprawie, działają w różnego rodzaju komisjach.

Z miesięcznika „Frankfurter Heft” dowiadujemy się, że m. in. deputowani NPD w Hesji bardzo zabiegali, aby rzeczników ich partii dopuścić do spotkań w wyższych klasach gimnazjalnych, mających na celu uzupełnienie wiedzy uczniów z zakresu nauk społecznych. Dyskusja, jaka na ten temat odbywała się w landtagu heskim, poruszyła m. in. w szerokim zasięgu zagadnienia najnowszej historii Niemiec, a w tym i ich odpowiedzialności za rozpoczęcie drugiej wojny światowej.

Przy tej okazji jeden z posłów NPD, a mianowicie Kaye usiłował dowiedzieć, jakoby tzw. „Protokół Hossbacha”, dowodzący ustalenia planów wojennych przez Hitlera na długo przed napadem na Polskę, nie miał dla nauki historii żadnego znaczenia, ponieważ dokument ten jakoby nie został uznany przez Trybunał Norymberski.

CO TO JEST „PROTOKÓŁ HOSSBACHA”?

5 listopada 1937 roku w kancelarii Rzeszy w Berlinie odbyła się poufna narada, w której wzięli udział: Hitler, minister wojny feldmarszałek von Blomberg, dowódca sił lądowych gen. von Fritsch, dowódca floty admirał Raeder, dowódca sił powietrznych Herman Goering, minister spraw zagranicznych von Neurath oraz adiutant Hitlera — pik Hossbach.

Hossbach robił notatki na tej konferencji, z których następnie sporządził protokół. Dokument ten po pogromie III Rzeszy dostał się w ręce wojsk alianckich i włączono go jako materiał dowodowy przeciw głównym zbrodniarzom wojennym sądzonym w procesie norymberskim.

W czasie wspomnianej konferencji w 1937 r. Hitler zanalizował sytuację polityczną Europy, międzynarodowy układ sił i ujawnił tajne do czasu cele polityki III Rzeszy, jak i jej plany wojenne.

W protokole Hossbacha czytamy m. in.:

WYTYCZNE I TESTAMENT IDEOLOGICZNY HITLERA

„Oświadczenia Führera stanowią rezultat jego szczegółowych rozważań i doświadczeń w okresie czterech i pół lat jego rządów. Chciałby on wyjaśnić obecnym podstawowe zasady dotyczące możliwości i konieczności rozwoju naszej polityki zagranicznej. W interesie dalekowzrocznej polityki prosi, aby dzisiejsze jego oświadczenia były uważane na wypadek jego śmierci jako rozporządzenie ostatniej woli i testament polityczny.

Następnie Führer stwierdził — zapisał dalej Hossbach: Celem niemieckiej polityki jest bezpieczeństwo i rozwój narodu niemieckiego, który w konsekwencji sprowadza się do problemu przestrzeni życiowej

(Lebensraum). Naród niemiecki liczy 85 mln ludności i tworzy pod względem ilości i gęstości zaludnienia jednolitą rasowo europejską zbiorowość, jakiej w innych krajach nie można znaleźć. Usprawiedliwiona jest zatem żądanie rozszerzenia przestrzeni życiowej dla Niemców bardziej niż dla jakiegokolwiek innego narodu... Przyszłość narodu niemieckiego zależy wyłącznie od możliwości rozwiązania nowego „Lebensraum”.

Przed omówieniem kwestii — czytamy dalej w protokole — jak należy rozwiązać potrzebę nowego Lebensraum, trzeba zastanowić się nad tym, czy jest możliwa kwestia lepszej przyszłości narodu niemieckiego drogą samowystarczalności, czy też rozszerzenia udziału niemieckiego w światowym handlu i przemyśle”.

Przy tym zastanowieniu się Hitler wykazał swym najbliższym współpracownikom, że tymi drogami Niemcy nic nie rozwiążą dla lepszej przyszłości, a przeciwnie, mogą zginąć z głodu, co obrazował liczbami. Wobec tego „zabezpieczenie wyżywienia” — jak to nazwał — musi być dokonane „przez znalezienie przestrzeni życiowej w Europie”.

„ŁAMANIE OPORU” MIAŁO DAĆ „LEBENSRAUM”

„W naszym wypadku — mówił dalej — nie idzie o zdobycie ludów, lecz wyłącznie o zdobycie przestrzeni życiowej, nadającej się dla celów rolniczych. Bardziej nam odpowiada szukanie tej przestrzeni w Europie niż za morzami. Cel powyższy musi być osiągnięty najdalej w ciągu jednej lub dwóch generacji. Rozwój wielkich światowych jednostek państwowych jest procesem powolnym, a naród niemiecki dzięki swej silnej podstawie rasowej w sercu europejskiego kontynentu posiada najlepsze dane. Historia wszystkich czasów wykazała, że wszelka ekspansja przestrzenna musi być dokonana przez łamanie oporu i przyjęcie ryzyka... Ani dawniej, ani teraz nigdzie nie ma przestrzeni bez właściciela. Atakujący musi się zawsze natknąć na posiadacza.

Problem stojący przed Niemcami streszcza się zatem do tego, w jaki sposób można uzyskać możliwie największe zdobycze przy najmniejszych kosztach... Problem niemiecki może być rozwiązany tylko za pomocą siły... Jeżeli przyjmujemy postanowienie zastosowania siły jako wytyczną niemieckiej polityki, musimy sobie odpowiedzieć na pytanie: kiedy i jak ją zastosować”.

PIERWSZE OFIARY

I tu Hitler przedstawił bardziej szczegółowe plany, biorąc pod uwagę trzy różne warianty rozwoju sytuacji międzynarodowej, z których jednak każdy miał dla niego ten sam ostateczny cel. A więc w pierwszym okresie:

„Aneksja Austrii i Czechosłowacji da militarną i polityczną ulgę. Da ona krótsze i lepsze granice oraz zwolni wojsko do innych celów. Da również możliwość utworzenia nowych armii do 12 dywizji łącznie, licząc jedną dywizję na milion” (ludności).

Snując dalsze zbrodnie, które później konsekwentnie realizował, mylił się co prawda w pewnych szczegółach. Przypuszczał np., że Polska nie zdecydowała się na zbrojny opór przeciw zwycięskim Niemcom, co się nie sprawdziło. Ale już wtedy, tj. w 1937 roku zapowiedział stanowczo: „Wykorzystany będzie pierwszy odpowiedni moment przeciwko Czechosłowacji. Atak na Czechosłowację musi się odbyć błyskawicznie!”

I tak się też stało, choć wskutek ugodowej polityki rządów Francji i Anglii już w następnym roku, tj. przed 30 laty doszło do Monachium (konferencja z udziałem Hitlera, Mussoliniego, Daladiera i Chamberlaina) i zagarnięcia przez Hitlera Czechosłowacji bez zbrojnej walki. Dalsze zaplanowane wydarzenia są znane. Były konsekwentnie przez III Rzeszę realizowane.

W Norymberdze „Protokół Hossbacha” był jednym z kapitalnych dokumentów, z którego wynikało niezbicie, że Hitler przygotowywał wojnę z całą konsekwencją, dążył do niej przez kilka lat, oszukując równocześnie świat różnymi posunięciami politycznymi.

OBECNE CELE

Dlaczego posłom NPD zależy dzisiaj — po 30 latach — na tym, by pomniejszyć wagę „Protokołu Hossbacha” i innych dowodów niemieckich zbrodni wojennych dokonanych z całą premedytacją i długotrwałym przygotowaniem? — Otóż dlatego, że nawracając do idei politycznych Hitlera NPD usiłuje wybielić III Rzeszę i winę za wojnę przerzucić na sąsiadów Niemiec, m. in. na Polskę.

W Norymberdze niemieccy obrońcy zbrodniarzy usiłowali podważyć wagę dokumentu, nie kwestionując jednak jego treści czy prawdziwości tej treści. Przeciwnie, zgadzali się z tym, że wszystko, co w „Protokole Hossbacha” napisano, jest prawdziwe. Trudno zresztą byłoby wówczas treść dokumentu kwestionować, gdyż przebieg drugiej wojny wszyscy mieli jeszcze świeżo w pamięci. Ale obrońcy wysunęli co do dokumentu inne zastrzeżenie, typowo adwokackie. Na „Protokole Hossbacha” figurowała data o 5 dni późniejsza niż data konferencji. Prawdopodobnie wzięło się to stąd, że na podstawie notatek robionych podczas narady Hossbach opracował protokół i zaopiniował go u Hitlera nie od razu w pierwszych godzinach po naradzie, lecz w kilka dni później. Toteż Trybunał Norymberski w orzeczeniu na temat tego dokumentu i wywodów obrony co do jego daty stwierdził w dniu 1.X.1946:

„Przy całym uwzględnieniu tej krytyki Trybunał jest zdania, że dokumenty te mają największe znaczenie i że ich oryginalność oraz duża prawdziwość ich treści, jest faktem bezspornym. Tędy poddają dokumenty... są wyrażonymi zapiskami wydarzeń, które faktycznie miały miejsce”.

Ale deputowanemu NPD chodzi teraz o to, aby wagę dokumentu przekreślić i przekonać młodych Niemców, którzy lat wojny nie pamiętają, że nawet Trybunał Norymberski „Protokołu Hossbacha” nie uznał, trudno więc przypisywać Niemcom winę za wywołanie drugiej wojny.

TYDZIEŃ POLSKO-FRANCUSKI

Tradycje przyjaźni polsko-francuskiej sprawiły, że z inicjatywy Komitetu Wymiany Międzynarodowej i Kola Przyjaciół Sztuki w Bourgoin-Jallieu (Isère) a przy pomocy Konsulatu Generalnego PRL w Lyonie w Bourgoin-Jallieu zorganizowano tydzień polsko-francuski.

Dnia 5 maja br. uroczystie otwarto wystawę plakatu artystycznego. Wystawiono 100 prac stanowiących dorobek 27 artystów. Twórcy polscy należą do czołówki światowej, a ich plakaty zdobywały pierwsze miejsca na wielu międzynarodowych konkursach. Przemówienia otwierające wystawę wygłosili: podprefekt p. BOULANGIER, mer Bourgoin-Jallieu — p. RAMSEYER oraz konsul p. M. MAJEWSKI. W uroczystości udział wzięli ponadto: deputowany Isère p. CATTIN-BAZIN, zastępca mera p. OUDOT, przewodniczący Kola Przyjaciół p. CHARY, przewodniczący Komitetu Wymiany Międzynarodowej prof. MARTINET oraz szereg przedstawicieli kół

naukowych, artystycznych, a także organizacji i administracji.

Następna impreza był pokaz filmów polskich, który odbył się 9 maja w kinie Royal w Bourgoin-Jallieu. Przedstawiciele miejscowych władz z podprefektem oraz merem na czele, konsul PRL M. Majewski i liczni goście obejrzeli trzy filmy: „72 godziny w Polsce”, „Wizyta Prezydenta Francji w Polsce” i „Homo Varsoviensis”. Program ten został przyjęty z dużym uznaniem. Z kolei, 10 maja dla miejscowej młodzieży (1.800 licealistów i studentów szkoły rolniczej) zorganizowano program filmowy. Wyświetlono film fabularny nt. „Pingwin” z życia młodzieży studiującej oraz film „Marie Curie-Skłodowska” o znakomitej polskiej uczoniej, odkrywczyni radu.

Uroczystości tygodnia polsko-francuskiego cieszyły się dużym zainteresowaniem szerokich kół publiczności i przebiegały w serdecznej atmosferze, pod hasłem umacniania przyjaźni obu narodów.

BIURO PODRÓŻY TRANSTOURS

Oficjalny przedstawiciel „ORBIS” licencja 132
22, rue du 4 Septembre — PARIS II - tél. 742-77-40
49, av. de l'Opéra — PARIS II - tél. 742-47-39
(metro: OPERA)

organizuje wyjazdy do Polski:

Koleją dwa razy w tygodniu,
pociągami bezpośrednimi (bez żadnych przesiadek)
z PARYŻA, LILLE oraz METZU do POZNANIA,
WROCLAWIA, KATOWIC i KRAKOWA

TRANSTOURS

- załatwia wszelkie formalności paszportowe i wizowe dla wyjeżdżających koleją, samochodem lub samolotem,
- wystawia bony „ORBIS” wymienne w Polsce na złote,
- przekazuje pieniądze do Polski po bardzo korzystnej relacji,
- sprowadza krewnych z Polski do Francji na urlop,
- wystawia bilety kolejowe, lotnicze i okrętowe po cenach oficjalnych ze zniżkami „Congés Payés”, „Famille Nombreuse” etc...
- bilety turystyczne po cenach niższych na przelot samolotem.

Przy wyjeździe do rodzin dnia 31 lipca „TRANSTOURS” organizuje 5-dniowe zwiedzanie Polski, co zwalnia z kupna bonów

Zgłoszenia i zapisy przyjmuje TRANSTOURS
oraz nasi korespondenci terenowi

ZJAZD KUPCÓW Z CAŁEGO ŚWIATA

Dokończenie ze str. 3

polskich i zagranicznych. Pełnomocnik rządu francuskiego do spraw maszyn matematycznych udzielał w Poznaniu na ich temat informacji specjalistom.

Pan Jean Caillot tegoroczne Targi Poznańskie od strony organizacyjnej ocenił pozytywnie.

Na czele delegacji austriackiej stał minister handlu, rzemiosła i przemysłu pan **Otto Mitterer**, który na konferencji prasowej powiedział:

— W tym roku występujemy na MTP po raz 31. Na naszą obecną ekspozycję składają się wyroby 81 firm. Uważamy, że MTP bardzo przyczyniły się do wzrostu obrotów towarowych pomiędzy Polską a Austrią.

W pierwszych dniach trwania Targów — polski minister handlu zagranicznego **Witold Trąpczyński** przyjął m. in. naczelnego dyrektora Generalnej Dyrekcji Handlu Zagranicznego Komisji Wspólnoty Europejskiej z Brukseli — pana **Wellensteina** oraz misję handlową państwowego przemysłu hiszpańskiego pod przewodnictwem wicedyrektora generalnego — p. **E. Alvarez Liopisa**. W Poznaniu przebywała również delegacja sfer handlowych i gospodarczych Berlina Zachodniego.

Przewodniczył jej senator do spraw gospodarczych p. **K. Koenig**. Z tegoroczną ekspozycją MTP zapoznał się także minister przemysłu Finlandii p. **Vaino Olavi Leskien**. Bardzo liczna była delegacja z NRD, składająca się z ekspertów produkcji i handlu.

Najliczniej w tym roku przyjechali do Poznania kupcy i przemysłowcy fińscy i szwajcarscy. Oczywiście nie sposób wymienić wszystkich delegacji zagranicznych. Z każdym dniem recepcja targowa notowała nowych przedstawicieli handlu i przemysłu.

Owoce transakcje

Z każdym dniem wydłużał się rejestr zawartych transakcji, a liczba umów eksportowych polskich central handlu zagranicznego zdecydowanie przekroczyła ilość podpisanych kontraktów importowych. Najwięcej umów handlowych strona polska podpisała z Danią, Holandią, NRF, Szwajcarią, Szwecją, Turcją, W. Brytanią i Włochami. Wśród krajów socjalistycznych na czoło wysunęły się: ZSRR, NRD, CSRS i Jugosławia.

Warto tu m. in. wymienić transakcję „**Metaleksportu**” na dostawę do Czechosłowacji dużej partii obrabiarek, do Rumunii zestawów obrabiarek uniwersalnych, do Szwecji — obrabiarek i wiertarek kolumnowych. Dania zakupiła od Polski wyroby emaliowane, a Grecja dużą partię ba-



terii anodowych. Do ZSRR sprzedawała Polska sporo armatury przemysłowej, a do NRD — dużą partię żurawi budowlanych.

Centrala Handlu Zagranicznego „**Universal**” może pochwalić się sprzedażą dużej ilości łodzi, magnetofonów, lodówek, rowerów i **sprzętu sportowoturystycznego**. Dla przykładu warto podać, że obroty z tytułu sprzedaży krajowych artykułów turystycznych i sportowych w ciągu ostatniego roku wyniosły 34 mln zł. Już od lat na MTP notuje się wzrost zainteresowań polskimi artykułami sportowoturystycznymi i w tej chwili w **artykuły te zaopatruje się w Polsce 100 krajów**. Niektórzy kupcy twierdzą, że powodem tego zainteresowania jest nie tylko dobra jakość tych wyrobów, ale też duży wpływ reklamy, jaki robią polscy sportowcy. Ich wyniki i osiągnięcia na arenach całego świata są najlepszą reklamą dla sprzętu produkowanego w Kraju.

Niezwykle zainteresowanie wzbudziła w tym roku na MTP **kolekcja polskiej odzieży**. Przez cały okres trwania Targów Centrala Handlowa „**Confexim**” przyjmowała zagranicznych klientów. W niektórych dniach kupcy ustawiali się w kolejce. Wśród 150, którzy interesowali się polską odzieżą, byli m. in. handlowcy z Boliwii i Kolumbii, dotąd na polskim rynku nie znani. Po raz pierwszy zawarto też transakcje z Hiszpanią i Kambodżą. Ogólnie odbiorcami polskiej odzieży są 93 kraje ze wszystkich kontynentów.

Płaszczki dla paryżanek

Sensację wśród zagranicznych handlowców wywołał zakup przez poważną paryską firmę **11 tys. damskich płaszczy**, wyprodukowanych w Łodzi przez tamtejsze Zakłady Przemysłu Odzieżowego im. Małgorzaty Fornalskiej. Przewidywano, że płaszczki damskie pojawią się na paryskim rynku już w przyszłym miesiącu.

Kupcy zachodni zgodnie twierdzą, że do najbardziej poszukiwanych na Zachodzie, szczególnie w NRF, należą ubrania męskie z Zakładów Przemysłu Odzieżowego w **Bytomiu**. A przedstawiciele „**Confeximu**” oświadczają, że polskiej odzieży mogliby sprzedać daleko więcej, gdyby nie duże zapotrzebowanie krajowe.

— *Wasza odzież* — powiedział przedstawicielowi „**Confeximu**” jeden z kupców zachodniemieckich — *w pełni odpowiada najnowszym tendencjom światowej mody, wyróżnia się dobrym smakiem i starannym wykończeniem.*

Międzynarodowe transakcje handlowe zawarte w Poznaniu, choć jest ich bardzo dużo, nie dają jednak zewnętrznie pełnego obrazu wielkiej targowej imprezy i wszystkich jej efektów. Bardzo ważną stroną MTP są bowiem kontakty i rozmowy kulturalne pomiędzy kupcami i handlowcami całego świata, sondażowymi wzajemnie możliwości produkcji i kupieckie. Dają one swoje efekty handlowe przez dalsze utrzymywanie zadziergniętych na Targach kontaktów. Współczesny handel wymaga ponadto licznych przygotowań od strony formalnej i prawnej, a Międzynarodowe Targi Poznańskie właśnie m. in. temu celowi służą.

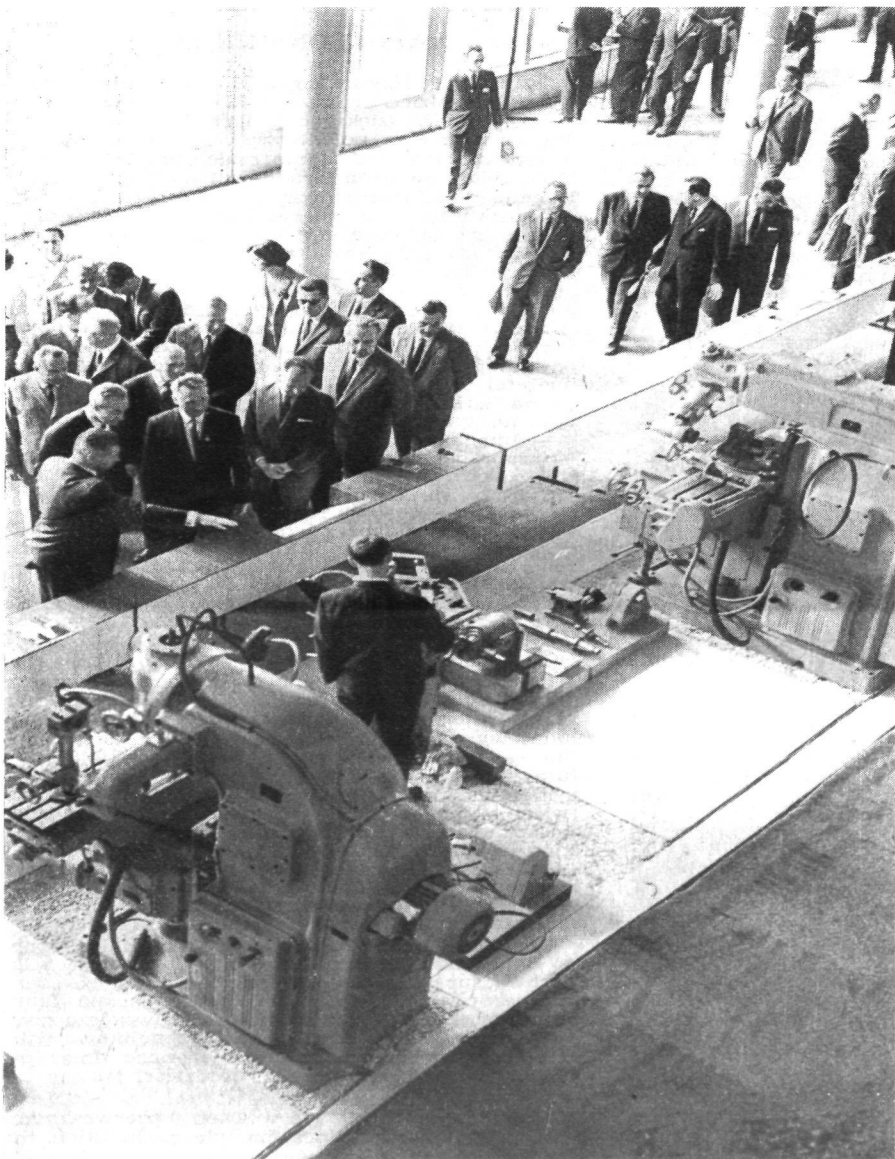
Frekwencja i organizacja

Wszyscy uczestnicy MTP zgodnie stwierdzają, że organizacja tegorocznych Targów była bez zarzutu. Poznańskie hotele, mimo olbrzymiej frekwencji na MTP, również nie zanotowały żadnych zakłóceń. Tak samo nie było w tym roku powodów do narzekania na poznańską gastronomię.

W ciągu **10 dni trwania Targów** Biuro Obsługi Cudzoziemców „**Orbis**” w Poznaniu zakwaterowało ponad **12 tys. gości zagranicznych**, z tego **7 tys. z krajów zachodnich**. W tym czasie z usług „**Orbisu**” skorzystało **88 grup wycieczek — łącznie 2700 osób — z krajów europejskich i USA**. Najwięcej wycieczek przybyło z **NRD, ZSRR i CSRS**. Ponadto oddział obsługi turystycznej przyjął **667 wycieczek krajowych**, w tym ponad **11 tys. inżynierów i techników** kierowanych na Targi przez NOT (Naczelna Organizacja Techniczna). Ogólna liczba zwiedzających Targi w ciągu **10 dni** przekroczyła **440 tys. osób**.

Bardziej szczegółowo o tym, co nowego zaprezentował polski przemysł na MTP — napiszemy osobno.

Krzysztof PRÓCHNICKI



ZBIGNIEW FLISOWSKI

NA ŚLADACH PANCERNEGO SKRZYDŁA

ZADZWONIŁEM do bramy, u góry na piętrze uchyliło się okno, ktoś powiedział: „tout — de — suite” i po chwili ścisnąłem dłoń pana Grandais juniora, mieszkającego w jednym z niezliczonych domów w Caen, który wyszedł cało z lipcowego piekła w 1944 r. Wędrując po zamku Wilhelma Zdobywcy z panem Grandais seniorem, zwierzyłem mu się oczywiście ze swoich zainteresowań. — „Merveilleux — powiedział pan Grandais — właśnie mój syn pisze książkę o walkach wokół Caen — będziecie mieli o czym pogadać...”

Zastałem pana Alberta Grandais „przy warsztacie”, wśród teczek materiałów, relacji uczestni-

ków walk i specjalistycznych wydawnictw, a przede wszystkim grubych tomów dywizyjnych historii. W zasadzie większość dywizji brytyjskich opublikowała już swoje historie działań w II wojnie światowej, wobec czego szkielec do każdej pracy na temat jakiegokolwiek odcinka i okresu działań — przynajmniej jeśli chodzi o stronę brytyjską — jest już dany. Ale pan Albert Grandais chce zrobić książkę pełnokrwistą, żywą, ambitną, taką jak „Najdłuższy Dzień” Ryana czy „Stalingrad w Normandii” Florentina lub „Caen kowadło zwycięstwa” Alexandra Mc Kee. Aby to się udało, trzeba zebrać wiele dziesiątków relacji interesujących nie tylko od strony odtworzenia wydarzeń, ale i klimatu, drobnego szczegółu, anegdoty. Muszą więc to być relacje także ciekawe od strony literackiej.

Eddy Florentin śleczął nad swoją książką 11 lat, zebrał siedemset relacji. Walter Lord — autor książki „Day of Infamy” opowiadającej o japońskim statku na Pearl Harbour — 556 relacji. Ryan do swojej książki o inwazji, która stała się także podstawą filmu — około trzech tysięcy — i pracował nad nią z lat dziesięć wraz ze sztabem ludzi.

Pan Grandais ma już relacji sporo, niedługo będzie setka, zdjęć nieznanymi, bardzo ciekawych — jeszcze więcej i praca posuwa się naprzód. Właśnie tego dnia otrzymał relację od Jimmy Blaira, który walczył pod Caen z brytyjską pancernownicą — „piatem” w rękę, a obecnie kieruje w Anglii zespołem jazzowym.

Relacja jest żywa, świetna, mimo sporego już odstępu czasu od wydarzeń. Kluczowym jej momentem jest opis zniszczenia dwóch czołgów w rejonie wzgórza, które przeszło do dziejów walk o Normandię jako wzgórze 112. „Cote de Calvaire” — jak nazywali je Kanadyjczycy francuskiego pochodzenia. Pojedziemy tam zresztą z panem Grandais juniorem i zatoczmy koło, obejrzymy wszystkie główne pola bitew nad niewielką rzeką Odon, tu w Caen wpadającą do opisywanej w poprzednim rozdziale Orne.

Nasza rozmowa krąży więc na razie wokół dzieł, których najbardziej klasycznym w przeszłości gatunkiem wydaje się „Cuszima” Nowikowa-Priboja. Autor „Cuszimy” ostatecznie zrobił właśnie to samo: zbierał pracowicie przez długie lata relacje z każdego walczącego okrętu rosyjskiego, z każdego pancernika, krążownika, czy torpedowca i z tej mozaiki okrętów i relacji faktów i anegdot, które wydarzyły się przed bitwą i podczas bitwy, napisał fascynujące nas po-



Dowódca niemieckiego 84 korpusu, gen. Edfeldt po wzięciu do niewoli we Francji przez Polaków

dzi dzień dwa tomy. Wielką sztuką tego gatunku literackiego — jak się wydaje — jest łączenie maksymalnej wierności szczegółów, a więc zmysłu dla mozaiki, z szerokim oddechem pisarskim, z polotem słowa i z wielką wizją historyka...

Pan Albert Grandais zdaje sobie sprawę z trudności tego gatunku wojennego dziejopisarstwa, zwłaszcza że będzie to jego debiut (na co dzień jest pedagogiem). Siedzimy tego grudniowego wieczora przy piecyku, w którym gra naftowy płomień (są to nawiasem mówiąc znakomite i ekonomicznie piecyki na naftę — u nas na razie nie znane) i właśnie jemy suflet z pieczarkami przyrządzony przez panią Grandais. Pani Grandais po kądzieli jest Angielką, a dziadek jej dziadka, czy powiemy prapradziadek, był żołnierzem armii Napoleona i od tego czasu w rodzinie przechowuje się głowice jego szabli, z którą odbywał pochody u boku „Grand Empereur”. Jeden wszakże pochód skończył się niefortunnie, a mianowicie podczas odwrótu spod Moskwy prapradziadek dostał się do niewoli rosyjskiej. „Imaginez-vous — mówi pani Grandais — il était hereux de dormir deux ans sur le fourneau”. Wlepiam wzrok w piecyk gazowy ogrzewany w domu państwa Grandais naftą Bliskiego Wschodu i staram się wyobrazić sobie prapradziadka pani Grandais śpiącego na piecu gdzieś w okolicach Możajska.

— Eh, naturellement — to nie był piec taki jak ten — tu pani Grandais wskazuje zwykły piec pionowy stojący w rogu pokoju (Nie pali się teraz w nim, ponieważ ogrzewanie naftowe jest wielokrotnie tańsze; to, co leci samo z ziemi metalową rurą, jest tańsze od tego, co trzeba pod ziemią wyrywać, a więc węgiel zużywa prze-
ważnie chemia).

NAPOLEŃSKIE ECHA

Oczywiście wszyscy po kolei w rodzinie opowiadali swoim dzieciom, że sam Cesarz dotknął rękojeści szabli, dziękując prapradziadkowi za męstwo okazane na polu bitwy... Pan Grandais robi w tym momencie do mnie małe „oko”. Robię kolejne „oko” do pana Grandais i mówię: — U nas legenda napoleońska była również żywa, i u ojca na biurku też stał portret Napoleona. Zresztą — dodaję już na poważnie — w tamtych czasach nie tak bardzo mieliśmy na kogo liczyć, mając za przeciwnika kolejnego Fryderyka w Prusach, kolejnego Franciszka w Austrii i Aleksandra, który nie był może tak przebiegły i cyniczny jak Katarzyna II z domu von Anhalt-Zerbst, ale stało za nim te dwieście czy trzysta tysięcy bagnatów (przynajmniej ze sto przeznaczonych było na okupację podbitej Polski... nie mówiąc już o tym, że jak się ta święta trójca do kupy zebrała, to można było już tylko skakać do wody).

— Imaginez-vous — kontynuuje pani Grandais — prapradziadek, jak wracał z Rosji, to cały czas na piechotę.

Staram się wyobrazić anabasis prapradziadka Grandais do Moskwy i powrót spod Moskwy przez Polskę oraz jakichś odgłosów jego przejściowego oczywiście pobytu w kraju naszym. Po powrocie twierdził, że na piecu śpi się wspaniale i że tam we wsi byli dla niego dobrzy...

7 LIPCA

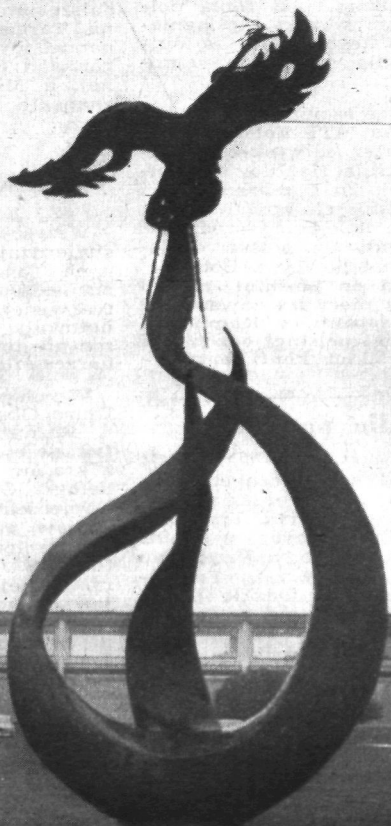
Państwa Grandais nie było w Caen pamiętnego dnia 7 lipca 1944 r. Znajdowali się wówczas nad rzeką Odon, ale o kilkanaście kilometrów na południowy zachód od Caen. Odon — jak wiadomo — jest niewielkim dopływem rzeki Orne i tutaj w pobliżu białego murowanego domu, w którym mieszkali młodzi wówczas państwa Grandais (właśnie niedawno się poznali), wydaje się niewielkim, choć wartkim strumykiem. Płynie szerokim wąwozem między dwiema jego ścianami i sztab „44 Lowland Brigade” z generałem Monay, który rezydował tu w domu państwa Grandais starszych, był jako tako chroniony, przynajmniej od ostrzału artyleryjskiego na wprost.

Przyjechaliśmy tu z panem Albertem następnego dnia, jak to barwnie określili — „na trzech łapach” („sur trois pattes”), ponieważ w jego „dau-phince” czwarta świeca nie bardzo chciała funkcjonować. Przed godziną byliśmy na wzgórzu, zwanym przez Jimmy Blaira i resztę Anglików „point one one two”, gdzie jednego jedynego dnia spadło na normandzką ziemię czterdzieści tysięcy pocisków.

Montgomery chciał być w Caen 6 czerwca, tymczasem zjawił się 7 lipca, bo tyle czasu zajęło mu przebycie tych kilkunastu kilometrów dzielących



Pomnik Joanny d'Arc w Caen i nowoczesny feniks symbolizujący podniesienie miasta z ruin wojny



Caen od morza, a tutaj nad rzeczką Odon seria wielkich bitew pancernych szalała od 26 czerwca do 4 sierpnia 1944 r. Ową „wzgórze 112” jest pierwszym właściwie większym wzniesieniem na drodze od inwazyjnego brzegu w głąb łąd i na jego szczycie, tu gdzie teraz stoi pomnik czterdziestej trzeciej dywizji (43 Essex Division) z gryfem o gorejącej paszczy, widać jego wojskowe zalety. Po prostu panuje nad całą równiną Caen, która rozpościera się wokół i którą orze w tej chwili opodal żółty traktor, odwalając skiby. Ziemia jest tu wprost nieprawdopodobnie tłusta i w hotelu musiałem sobie przez cztery dni każdego wieczora czyścić buty ryżową szczotką.

10 lipca 5 batalion pułku Dorsetshirskiego (5 Dorsetshire Rgt.) wziął to wielokrotnie zmieniające właściwości wzgórze w ataku na bagnety. Niemieckie czołgi wyrzucane były w powietrze pociskami ciężkich dział okrętowych...

WALKI O EVRECY

Przejeżdżamy przez niewielką wioskę Esquay gdzie dzisiejszy jazzista Jimmy Blair „załatwił” dwa ciężkie czołgi niemieckie „piatem” przez dziurę wybitą w murze. Anglicy atakowali tu w nocy w świetle reflektorów rzuconych w chmury. „Miał się wrażenie ataku w sztucznym świetle” — powie Blair w swojej relacji. Zacięte walki toczyły się o miejscowość Evrecy, o bardzo starym kościele o fundamentach pochodzących z VII wieku. Z kościoła potem niewiele zostało, z cmentarza i nieboszczyków grzebanych tam od VII chyba wieku także, ocalała tablica poświęcona św. Alnobertowi, który żył tu bogobojnie przez 31 lat, a zmarł jako biskup Séez (w głowie się kręci we Francji od zabytków i ich wieku). Staralem się wytargować od pana Alberta zdjęcie rozbitego czołgu w Esquay, bo akurat zrobiłem zdjęcie z tego samego punktu co reporter wojenny (Capa o ile sobie przypominam), ale mój niezrównany przewodnik miał tylko jedno, więc trudno go było molestować.

Przemierzaliśmy więc obszar działań Brytyjczyków, którzy tutaj mieli zadanie ściągnąć na siebie główne niemieckie siły pancerne, aby umożliwić Amerykanom przełamanie na prawym skrzydle inwazyjnym. W zasadzie zresztą im się to udało, ale drogo musieli plan Montgomery’ego okupić na tej bogatej normandzkiej ziemi. Sama Normandia zapłaciła też swoją daninę śmierci: w takim małym Evrecy zginęło podczas jednego nalotu 130 mieszkańców, przeważnie uciekinierów z Caen.

Na początku sierpnia bitwa z tej strony Caen zacięła, wzgórze 112 jest wzięte, bataliony „Tygrysów” z rezerwy naczelnego dowództwa Wehrmachtu przerzucone dalej na zachód na odcinek amerykański. „Monty” montuje tym razem na lewo od Caen nowe uderzenie — po osi Caen — Falaise, i w tym uderzeniu wejdą do walki Polacy...

Trudno ustalić, skąd się biorą sympatie między ludźmi, skąd owe „wyjścia naprzeciw”, których w tylu wypadkach doznałem wędrując po Normandii. W każdym razie objechawszy pola walk nad rzeką Odon pan Grandais podjął się „podrzuć” mnie do Potigny, trzytyśięcnej osady górniczej leżącej na połowie drogi między Caen i Falaise. Wydobywaliśmy, tym razem już „na czterech łapach”, wszystko, co „dauphinka” mogła ze siebie dać.

CMENTARZ W LANGANNERIE

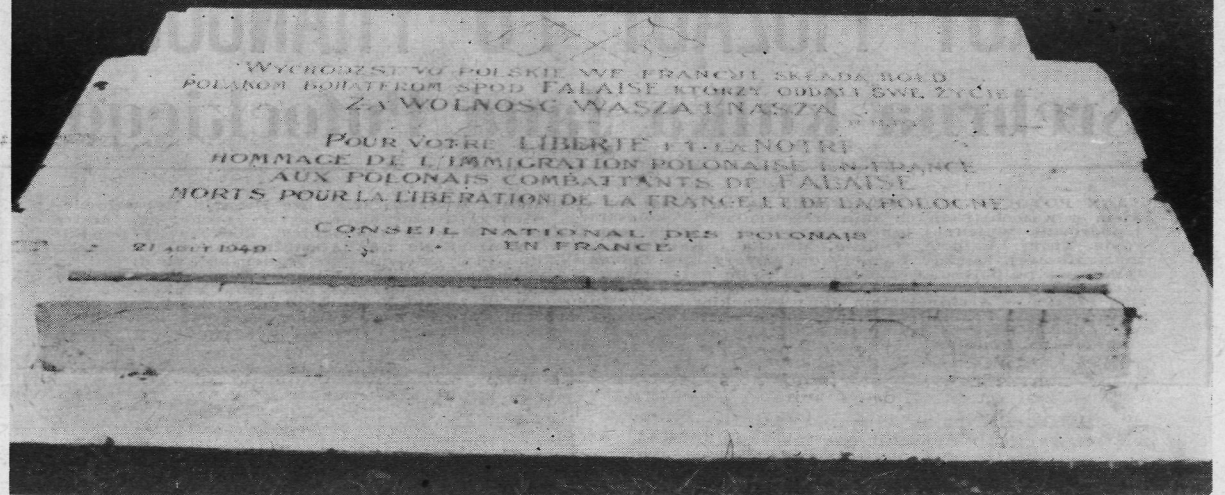
Po drodze, cztery kilometry przed Potigny — cmentarz Langannerie, las setek białych krzyży na grobach naszych żołnierzy z 1 Polskiej Dywizji Pancerniej. Pancerne skrzydło z hełmem u wejścia, słowa łacińskie, klasycznie proste, w tym żołnierskim miejscu ostatecznym.

Zmierzcha się — „Noc składa swoje mroczne ręce na naszych zmęczonych ramionach” — napisze jeden z żołnierzy dywizji, który przeżył... „A na grobie porucznika J. Piotrowskiego jest napis: „Vivre libre ou mourir” — „Żyć wolnym lub umrzeć”.

Rodacy nasi z Potigny — górniczej osady — wiele pracy, wiele środków włożyli w urządzenie tego cmentarza. Jest Polaków w Potigny z tysiąc, a więc jedna trzecia ogólnej liczby mieszkańców. Pierwsi pochodzą jeszcze z Hallerczyków, potem osadzali się ci, których losy rzuciły na francuską ziemię w ostatniej wojnie i tutaj znajdowali chleb w kopalniach rudy żelaza, dostarczających metalu dla huty Schneidera w Caen. I tu w Potigny pożegnani się z panem Grandais młodszym, a przywitani się z panem Stefanem Barylakiem, który w czterdziestym czwartym zdobywał Potigny w czołgu, w jednym z czołgów naszej dywizji pancernej.

Małżonka p. Barylaka jest nauczycielką, dzieci dochodzą do matury. Gdy pan Barylak opuszczał Potigny jako osiemnastoletni chłopiec w czterdziestym, wśród kłęski drugiej ojczyzny, nie martwił się, żeglując ku mglistej Anglii: „Wie pan, jak to jest, jak się ma 18 lat — wszystko jest przystępne...”. Przygodą był pobyt na wyspach, przystępna była wspólne ćwiczenia z francuską dywizją pancerną na polach pod Scarborough i Bridlington, przystępna — co prawda już poważniejszą — lądowanie w Courselles w „Shermanie” 24 Pułku Ułanów z Jaworskim, Pelcem, Łysiałkiem i... karabinem maszynowym do obsługi, a w razie czego i dźwignią silnika. Potem koncentracja w rejonie Bayeux i ósmego sierpnia pierwsza akcja — za Caen.

„Człowiek jest podniecony przez pierwsze 12 godzin, a potem tępeje, dnie są podobne w pancernym... Ale dziewiętnastego, dwudziestego, dwudziestego pierwszego było nam rzeczywiście gorąco...”



Wychódzstwo Polskie Bohaterom spod Falaise — pamiątkowa płyta na cmentarzu w Langemmerie

POD DONŻONEM W CHAMBOIS

EN CZARNY w eleganckiej plastikowej oprawie kalendarz ma nowoczesny podłużny format i służy do trzech rzeczy: do zapisywania planowanych wydarzeń, do niezapominania o winie Martini-Rossi, ale przede wszystkim do pamiętania, że w Chambois pod numerem telefonicznym 18 można usłyszeć głos „patrona” restauracji „Hôtel du Donjon” pana M. Chevallier i że u niego właśnie wypić trzeba najświetniejszy stary lub nowy „Calva”.

Calvados — który tego dnia wywołał całą falę wspomnień u moich towarzyszy podróży, panów Barylaka i Kozaka. Pan Chevallier witał się z nimi jak z dobrymi, starymi, pewnymi przyjaciółmi. Zostawił blyszczący nikiem i mosiadłem bufet, zza którego przepasany fartuchem kierował ruchem gości, a przede wszystkim alkoholem i kawy, i przekazał go personelowi drugiej rangi. Sama natomiast zajął się nami i zaczął od robienia wymówek moim towarzyszom podróży, którzy dawno tu nie byli i p. Chevallier rad ich widzi.

Lyknęliśmy po dwa zielone calvadosy, które od razu przywróciły mi dobre wyobrażenie o klimacie francuskim, choć niebo było szare i nieciekawe. Zrobiłem zapis w notesie „piłem calvados w Chambois w restauracji p. Chevallier”, który dowiedziałem się, co upamiętniam, polecił mi natychmiast dopisać „...na koszt patrona”. Nie widziałem powodów, dla których miałbym tego nie dodać, zwłaszcza że cały honor przyjęcia splaywał oczywiście na moich towarzyszy i przewodników, a ja byłem po prostu „na doczepkę”.

Przez okno restauracji widać było ów „donżon” dwunastowieczny, ongi część potężnego zamku normandzkiego strzegącego przejść przez rzekę Dives. Wydaje się, że nie przeszedł ani więcej ani mniej niż inne podobne budowle i zawiera tę samą porcję historii obłążeń, szturmów, wypadów, heroicznych i podłych czynów, co reszta normandzkich zamków w okolicy. Z tym, że tablicą z grubo ciosanego kamienia, umieszczoną przed donżonem, dotyczy w czterech piątych napisu nie wydarzeń dziesiątego czy dwunastego wieku, a zupełnie świeżej daty — walk toczonych tu w dniach 19, 20 i 21 sierpnia 1944 r.

Dolna część napisu głosi o udzieleniu honorowego obywatelstwa płk. Zgorzelskiemu, dowódcy w dniach sierpniowych 10 Pułku Dragonów, oraz kpt. Watersowi z 359 Pułku Piechoty. Faktem jest, że tutaj, gdzie po wyjściu od gościnnego pana Chevallier zatrzymujemy się na chwilę, dokonana się w Chambois największa jego chwila w ostatniej wojnie. Mianowicie na tym skrzyżowaniu, na którym po dwóch stronach ulicy, jak dwie nieprzejazdzone potęgi królują restauracje „pod Donżonem” i „Hôtel Commerce”, w dniu 19 sierpnia doszło około godziny 18,00 do spotkania żołnierzy polskiego 10 Pułku Dragonów i 2 batalionu 359 Pułku Piechoty wchodzącego w skład 90 dywizji amerykańskiej (w wielu wydawnictwach błędnie figuruje 395 względnie 385 pułk).

I ten moment znalazł ostateczne niejakie pokwitowanie na tablicy pamiątkowej znajdującej się na połowie drogi między donżonem i restauracją p. Chevallier. Niektórzy twierdzą, że batalion amerykański wcale nie miał „w programie” Chambois, a nawet jeśli się tu znalazł, to o dobrych 6 dni za późno. Przecież 13 sierpnia korpus amerykański generała Haislipa był oddalony od nacierających z północy na Falaise Kanadyjczyków i Polaków o 13 mil, obrona niemiecka od strony południowej była słaba i wystarczyło jedno jeszcze mocniejsze pchnięcie i pierścień wokół 7 armii zamknąłby się definitywnie.

MÓWILI CHAMBOIS — ZROZUMIELI: CHAMPEAUX

Ale w tym czasie rozgrywa się w dowództwie alianckim walka o władzę między Anglikami i Amerykanami — „Alianckie dowodzenie było w stadium przejściowym, osłabiającym łańcuch dowodzenia i autorytetu” — stwierdza ogromna praca wydana pod redakcją znawcy zagadnienia Cyrila Fallsa.*) „Enigmatyczny Eisenhower niewielką okazywał pomoc” Montgomery i Bradleyowi, którzy dowodzili teraz, każdy z osobna, grupami armijnymi. Rezultat: dopiero dziewiętnastego sierpnia dochodzi do spotkania, które mogło być się odbyć sześć dni wcześniej.

Polacy co prawda zjawili się tu w Chambois dzień później niż mogli się zjawić. Oto zgrupowanie bojowe, które dowódca 1 PDP posłał dla zdobycia Chambois w nocy z 17 na 18 sierpnia, przez całą noc walczyło o zdobycie Les Champeaux, położonego o dobrych 10 kilometrów na północ i pozostającego w rękach 2 dywizji pancernej SS. Atak Polaków spowodował tu niesamowity zamęt, ale w końcu nie o ten punkt Maczkowi, Crerarowi i Montgomery’emu chodziło. Po tej walce — jak stwierdza autorytatywne źródło — szef sztabu Polskiej Dywizji Pancernej „...Opowiadania o przerażonych Niemcach, biegnących w piżamach po lesie i wsia- dających na nasze czołgi, w przekonaniu, że to ich własne, długo krążyły po oddziałach...” Te epizody pokazują, w jak trudnych warunkach toczyły się walki, w jakim przemierzaniu oddziałów i w jakim napięciu. Jak określi barwnie ppor. Tadeusz Krzyżaniak walki w rejonie Chambois-Mont-Carmel „...Jeden wielki kierat, czyli, jak mówi mój kapral „mieszmasz”. ...Nic nie rozumiem: gdzie my, gdzie oni, właściwie wiem wszystko: oni z przodu, my z tyłu, a równocześnie oni z tyłu, a my z przodu i znów jakiś przekładaniec z boku, a później wszystko odwrotnie”.

1 PDP toczyła nieprzerwanie walki od 8 sierpnia raz na wschód od szosy Caen-Falaise, którą uprzednio jechałem, raz na zachód. W czasie walk niezerwane ciężkie bombowce — „alianci w powietrzu” — czterdzieści razy bombardowali „alian- tów na lądzie”, czyli własne wojska, w tej liczbie pułki i bataliony naszej dywizji pancernej, które straciły w ten sposób 72 zabitych i około 200 rannych.

Moi obaj towarzysze bez większego entuzjazmu mówią o tych dniach. Kierowca-mechanik czy strzelec niewiele z tej całej wojny w końcu w czołgu widzi, odbiór wrażeń zewnętrznych jest przytłumiony. Ryk i wibracja silnika, podrzuty czołgu w trudnym terenie usianym żywopłotami, spadającymi nasypami, drzewami i zaroślami, powodowały, że obraz wojny zlewał się w masę bezkształtną, w której poszczególne elementy wrażeń mieszały się ze sobą, zlewały w masę szarą i męczącą.

„Może tam piechota widzi więcej — mówi do mnie pan Barylak tu na skrzyżowaniu dróg w Chambois. — Działają przeciwieństwa na otwartej przestrzeni i dopóki ich lotnictwo wrogie lub własne, czy ogień artylerii do ziemi nie przyciśnie, to coś tam widzą, ale to, co ja pamiętam, odnosi się raczej do samego czołgu. „Sherman” nie był złym czołgiem, był szybki, zwrotny, tylko pancerz miał za miękkki i palił się szybko, ale tak poza tym... nie mogę złego słowa powiedzieć. Nasi tu w Chambois też przeżyli swoje.

Z tą pomyłką Champeaux-Chambois to są różne wersje. Jedni mówią, że nie patrzyli na kompas, drudzy, że zmylili drogę, o co nie było trudno w ciemnej nocy i przy tej tu płataniu dróg; nie mówiąc o tym, że szli równoległe z Niemcami, przechodzili przez ich szlaki i nie wiadomo o czym najpierw myśleć — o kierunku, czy o Niemcach pod bokiem.”

„Jest wersja bardzo prawdopodobna — mówi p. Kozak — z tym zgrupowaniem, które zamiast na Chambois wyszło na Champeaux, był przewodnik Francuz z maquis, z Ruchu Oporu. I jak nasi powiedzieli „Chambois”, to jemu się wydało że Champeaux i stąd cała historia...”

Tak więc do Chambois Polacy dotarli z niejakim jednodniowym opóźnieniem, co zwłaszcza w pracach oficjalnych kanadyjskich, a nawet brytyjskich spowodowało powstanie ocen tego typu, że worek pod Falaise można byłoby szybciej i skutecznie zamknąć, gdyby nie „niedoświadczenie 4 kanadyjskiej dywizji pancernej i 1 polskiej”.

Anglicy, oczywiście znacznie mniej szczerze takich uwag udzielał działaniom swojego lotnictwa (właśnie pod Champeaux atakowało wściekle Polaków, mimo wykładania i strzelania sygnałów rozpoznawczych). Znacznie mniej udziela

*) Military Battles. New York, Macmillan.

JADWIGA DACKIEWICZ

„POLACY PISZĄCY PO FRANCUSKU”

Srebrna kulka Jana Potockiego

JAN POTOCKI (1761—1815) urodził się na Ukrainie, a studiował w Szwajcarii i we Francji. Był człowiekiem o wszechstronnych zainteresowaniach i kolosalnej wiedzy. Historyk, etnograf, archeolog, pisarz i podróżnik w jednej osobie, prowadził badania nad zasięgiem Słowian zachodnich. Podróżował po Europie, Turcji, Egipcie, Tunisie, Maroku i Kaukazie. W 1793 r. ożenił się z Julią księżną Lubomirską, córką marszałkowej, księżny Elżbiety z Czartoryskich Lubomirskiej. Pisał głównie po francusku (22 dzieła), a tylko dwa po polsku. Był posłem na Sejm Czteroletni. U wybrzeży chińskich na Morzu Żółtym znajduje się archipelag nazwany przez sławnego niemieckiego orientalistę Klaprotha dla uczczenia naukowych zasług Polaka — Archipelagiem Jana Potockiego. Uczestniczył w pierwszej podróży napowietrznej nad Warszawą razem z Francuzem Blanchardem w 1790 r. Jako ochotnik w szeregach wojska polskiego brał udział w wojnie polsko-rosyjskiej. Ostatnie lata swego życia spędza częściowo w Petersburgu, częściowo w swoich dobrach na Podolu.

GRUDZIEN roku 1815 obsypał tego wieczora grubym śniegiem lasy Ohiadówki, posiadłości Potockich na Ukrainie. Pałac sterczał wśród zabudowań dworskich, biały od śnieżnego puchu, okna, podłuzne, nie rozjaśnione światłem od wewnątrz, smutno wycierały spod blaszanych okapów, na których śnieg kładł się białą czapą już od kilku dni.

W gabinecie, którego okna wychodziły na stary sad, siedział za biurkiem mężczyzna nie stary jeszcze, bo liczący sobie dopiero lat pięćdziesiąt cztery. Widoczne jednak już na pierwszy rzut oka zamiedbanie w stroju postarzało go przedwcześnie. Otyły, o zmierzwiionych włosach, oczach nieco wypukłych, siedział nieruchomo przed ogromnym biurkiem zarzuconym stertami rękopisów, wpatrzony w jeden punkt, w jedną małą sosenkę, srebrniejącą poza krawędź dziedzińca — małe drzewko osypane śniegiem, odważnie samotne wśród zimowej pustki.

— Jak ja — szeptał bezgłośnie co pewien czas.
— Jak ja — wykrzyknął w pewnej chwili nagle, co zbudziło drzemającego przy dogasającym kominku pokojowca — kozaczka.

— Co jasnie pan rozkaże — mamrotał chłopczyzna, w jednej chwili stając przed panem i uparcie starając się zetrzeć kulakami z powiek resztki snu.

— Powiedzno mi — ziewnął Potocki wciąż wpatrzony w sosenkę — który to dzień dzisiaj grudniowy?

— Zaczęty ino, jasnie panie. — siąknął nosem niepewny swego kozaczek.

— Jak to, zaczęty?
— Grudzień, jasnie panie.
— Pierwszy grudnia... A tam, za horyzontem sosenka — srebrna kula. Gdyby tak nią nabici

krucicie i... — szepnął Potocki, po czym wstał nagle. — Światła! — krzyknął.

Zrobił się ruch na pokojach. Pozapalano kandelabry na kominku, kinkiety wśród okien rozjarzyły się gęsto.

— Ciemno mi — szepnął Potocki, znowu skulony w fotelu, znowu wpatrzony w okno, za którym już teraz niczego nie było widać. Pokojowcy z lękiem, jak ostatnio zwykle, popatrywali na pana. „Melankolia” — jak powiadali lekarze — trawiła go coraz to widoczniej, coraz jaskrawiej. Unikając ludzi, zdziżał zupełnie, dniami całymi potrafił siedzieć przy biurku, patrząc w okno, plótl głupstwa, a raz nawet rozkazał porzucić swoje rękopisy po rozmokłej deszczem drodze, by ją utwardzić. Kiedyś znowu całe pliki owych własnych pódów ducha rozkazał wyrzucić za groble fosy.

— Precz — powiedział teraz, cicho co prawda, ale tak dobitnie, że już za moment pokój opustoszał do cna. Pan Jan siedział przez chwilę nieruchomo, po czym sięgnął po list przysłany przez starego Adama-Kazimierza Czartoryskiego, pisany doń, gdy przebywał w Petersburgu: „Co się dzieje w Gruzji? — zapytywał Czartoryski jego, słynnego na kraj cały podróżnika. Jakże Rosja będzie mogła ciągnąć korzyści handlowe ze swych nie kończących się dróg i granic wschodnich? Czy oświata ludności syberyjskiej jest możliwa, jaka cywilizacyjna przyszłość kraju? Co się dzieje w Kandaharze? Które dy trakt z Rosji do Tybetu? Czy prawda, że Chińczyki Tomów powypędzali? Kto panuje w Samarkandzie? Czy są mapy tych krajów? Gdzie się podział Gajos, archierej mozdacki? Czy Muzulman bej z małą hordą trzyma się za Wołgą?”

Uśmiechnął się i owładnęły nim wspomnienia gorącą falą żywego sentymentu. — Skąd ja, tu

NA ŚLADACH PANCERNEGO SKRZYDŁA

Dokończenie ze str. 7

ex post monitów swoim dowódcą, którzy źle, żeby nie powiedzieć — bez sensu planowali niektóre działania; pisze o tym w swojej świetnej książce generał Skibiński*). Ostateczna jednak ocena walk naszej dywizji jest jednoznaczna: „1 Armia Kanadyjska jest bardzo dumna z faktu, że Polska Dywizja Pancerna wchodzi w jej skład” — napisze podczas walki jej dowódca generał Crerar. I sam Ellis, autor oficjalnego dzieła „Victory in the West”, powie w końcu: „odcięta przez 3 dni, bez zaopatrzenia... polska dywizja pancerna walczyła z największą dzielnością i trzymała swoje pozycje do końca”.

SPACERUJEMY po Chambois, jednym z trzech rejonów panujących nad okolicą, nad drogami wycofania się Niemców. Brała go grupa mieszana majora Zgorzelskiego w składzie 10 Pułku Dragonów, 24 Pułku Ułanów i 3 dywizjonu przeciwpancernego. Tych dragonów i ułanów oczywiście nie trzeba brać dosłownie, ale tak owe jednostki zmechanizowane i pancerne się zwały. Robiono co prawda sobie żarty z dawnych „prawdziwych” kawalerzystów, którzy we wrześniu walczyli na autentycznych koniach; żołnierze innych rodzajów broni, stanowiący gros dywizji głosili, że „kobyłkarze zostawili w Polsce konie, a same tylko żłoby zjechały”. Kawaleryjska przeszłość była już mitem — rzeczywistość to były „Cromwelle”, „Shermany”, „Scout-cary” i szybkostrzelne działa, choć po dawnemu dzielone na szwadrony.

Akcję bojową zgrupowania majora Zgorzelskiego na Chambois wspierał jeszcze jeden „kawaleryjski” pułk, a mianowicie „10 Pułk Strzelców Konnych”. „Kiedy spieszono szwadrony wchodziły w zabudowania, droga stała się niemożliwą do przejechania — mówi naoczny świadek i uczestnik wydarzeń — wskutek zatarasowania jej przez ogromną ilość sprzętu pancernego niemieckiego zniszczonego przez lotnictwo. Dowódca grupy nakazał więc ppor. Karczowi obejść miasto od południa i uderzyć plutonem cekaemów i plutonem

armat 6-funtowych. Około godziny 19.00 ppor. Karcz, dochodząc do głównego skrzyżowania ulic spotkał tam kompanię amerykańskiej piechoty, posuwającą się od południowego zachodu”.

A więc tych spóźnionych o parę dni Amerykanów z 359 pułku. W Chambois Polakom noc minęła spokojnie; jeńców wziętych w natarciu, w liczbie ponad 1300, oddano Amerykanom, ponieważ rozporządzali bezpieczniejszym rejonem i liczniejszymi stanami ludźmi. Dnia 20 sierpnia od rana niemieckie oddziały uciekające z zachodu na południowy wschód uderzały na Chambois, znajdując się w naszych rękach. Być może wielu niemieckich dowódców nie wiedziało o istnieniu tej przeszkody na drodze ich odwrotu, być może niektórzy mieli rozkaz odbić miasto za wszelką cenę. Toteż walki były bardzo gwałtowne i trwały aż do zmroku (wg relacji ppor. Jędrzejowicza z 10 Pułku Dragonów).

Około dwóch kilometrów na północ od Chambois wokół wzgórza 113 walczy 10 Pułk Strzelców Konnych pod dowództwem mjr Jana Maciejowskiego. „Na bezpośrednim przedpolu bucha snop ognia i widać kłęb czarnego dymu. Czyżby nam ustrzelili czołg? Nie, to wysunięty pluton 3 szwadronu wali pociskami ppanc do „Panter”, chyba na 100 metrów. Jedna się pali, z krzaków wychodzą jeńcy. „Maciej” kiwa, żeby się poddawali i posyła do nich Bronka na scoucie. Po chwili trzy dymy na przedpolu. To Antek uporał się z drugą i trzecią „Panterą”.

W tym momencie dowódca pułku mjr Maciejowski zostaje śmiertelnie ranny — być może przez snajpera. I równocześnie obok tej tragedii pułk przeżywa chwilę swego wielkiego triumfu: „patrzcie na polane. Grupa około 40 Niemców z podniesionymi rękami idzie w naszym kierunku. Za nimi Bronka na scoucie. Na czele maszeruje sprężysty oficer niemiecki. Widzę jego czerwone lampasy. Pewno generał — myślę”.

W istocie strzelcy konni biorą do niewoli dowódcę XXXIV Korpusu, generała Elfelda.

Major Maciejowski odznaczony zostaje pośmiertnie Krzyżem Virtuti Militari IV klasy.

*) Franciszek Skibiński: Pierwsza Pancerna. Czytelnik.

sam? — zapytywał sam siebie, jak to ostatnio czynił nieskończoną ilość razy. — Życie jak jedna przygoda. Wiara? Wierzył w Voltaire'a, Mahometa i starego, brodatego Boga z cerkiewnych ikon. Wierzył, że nie wierzył wcale. A jednak jątrzyła własna, dociekliwa, uparta myśl o życiu — skąd prapoczątek wszelkiej rzeczy?

— Obięd... — chwycił się rękami za głowę — Obięd. Rację ma tylko Zerzabella.

Zerzabella, prostoduszna, a frywolna młoda piękność, główna postać jego „Parad”, wystawionych ongi po raz pierwszy w Łańcucie, kiedy to przyjechał tam z Francji, do żony, Julii z Lubomirskich. Ta już wtedy kochała się śmiertelnie w Sanguszce. Piękna, cudownie tańcząca i śpiewała. Było wtedy lato. Właścicielka Łańcuta, matka Julii, pani Elżbieta z Czartoryskich Lubomirskich, głęboko urażona na Francję za rewolucję zmieniającą kardynalnie dawny, wygodny stan rzeczy, urządziła z Łańcuta — gwoli ukojenia serca — drugi Wersal. Po stawach, zdobnych w błękitnie barwione nenufary, płynęły autentyczne weneckie gondole, wloscy śpiewacy i śpiewaczki umiały wieczorne spektakle w teatralnej sali.

— Jean — poprosiła teściowa przy kolacji — Ecrivez quelque chose pour nous.

I napisał „Parady”, wzorowane na włoskiej komedii dell'arte, na sztukach molierowskich, a kierowane lotem jego przebogatej fantazji twórczej. Napisał je od ręki, ex promptu. Tyle przecież potrafił. Zanim przyjechał do Łańcuta w owym 1792 roku — a liczył podówczas dopiero trzydzieści jeden lat — zdążył już służyć wojskowo w Austrii i na Węgrzech, zwiedzić Niemcy, Bośnię i Włochy, popłynąć okrętem z Odessy do Konstantynopola, z Triestu do Tunisu, przesuwać się wraz z karawaną pod brodą sfinksa w Egipcie, a ostatnio spenetrować dokładnie marokańskie cesarstwo i napisać o nim książkę!

„Parady”... rzecz umiłowana, jak wszystko inne pisana po francusku. Premiera odbyła się oczywiście w Łańcucie, sztukę przypisał odtwórczyni roli Zerzabelli — pani Annie Teofilii hrabinie Sewerynowej z książąt Sapiechów Potockich. „Pani! — korzył się wówczas dwornie w dedykacji — Łaskawość, jaką okazałaś, zgodziwszy się uświetnić swoim talentem te dramatyczne ekstrawagancje, csmiela mnie złożyć Ci je w darze...”

W czasie owej premiery nie rozmyślał o tym teatrze, który oklaskiwały cichutko uderzeniami wachlarza o dłoń łańcuckie damy siedzące wokół niego. Rozmyślał o książkach podróżniczych, jakie napisze. O Maroku, które zwiedził niedawno, o Francji widzianej już przed marokańską wyprawą, Francji rozpalonej rewolucją, gdzie spodobali mu się jakobini. Wolność, równość, braterstwo. Wolność — rzecz ważna. On, Potocki, nigdy nie zostanie slugusem Katarzyny.

— Wolność... — wstał z krzesła pan Potocki i wolno podszedł do kominka. Oparty o zimny marmur kominkowej ramy wpatrzył się w błyskające płomykami głównie. — Wolność — to i walka o nią. Wolność to także broń. Ciężką rękę położył na szerokim pasie, jakim był opasany. Poczuli, że cięży mu pistolet zawieszony na pasie z boku, przyjrzał mu się. Tym pistoletem bronili się przed Mongołem, który napadł go w czasie jednej z licznych jego podróży.

— Nie zabijaj! — krzyknął wówczas do niego skośnooki dzikus. Nie zabij, nie lubił widoku krwi. Wolał pisać książki. Obejrzał pistolet uważnie. „Nie mógłbym już zastrzelić nikogo, nawet siebie, ani jednego naboju w całym domu — pomyślał. — A życie cięży, cięży...”

Podszedł znowu do biurka, położył broń na pliku papierów, porozkładanych nieporządnie. Pochylił się nad kartką, która wystawała spod lufy. Był to fragment jego dzieła „Rękopis znaleziony w Saragossie”.

Ileż poświęcił mu życia, ileż w nim zawarł filozofii sceptycznej, którą wraz z entuzjazmem dla Voltaire'a przejął od francuskich twórców „Encyklopedii”. Była to opowieść jak szkatułka, z której wysnuwając jedną nitkę pociągało się za nią i inne pasma-wątki, opowieść wschodnia, mieniąca się zmiennością lokalnego koloru, kapryśna, barwna, nieco gorsząca. Jakże podobiała się Francuzom. Niejaki hrabia Courchamps ogłosił jej fragmenty w piśmie „Presse” jako swoje, całe szczęście, że plagiat odkryto!

Pan Potocki czuje, że głowa cięży mu niezmiernie, a oczy kleją się do snu. (Przymyka powieki. pod którymi przesuwać mu się poczynają obrazy buńczuczności, dziwnego życia, którego każdy drobny fragment mógłby mu starczyć za powieść. Życie? Gdzie się właściwie podziało?)

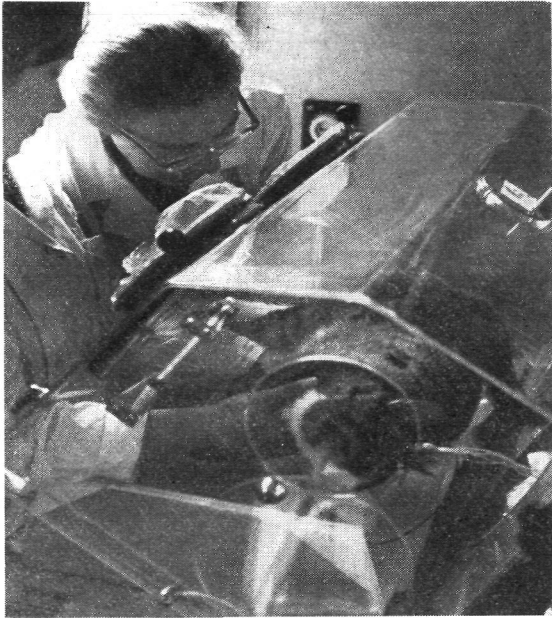
Przy śniadaniu, do którego zasiadł jak zwykle, samotnie, kozaczek Iwo począł rąbać głowę cukru, po czym żółtawe, nierówne kawałki wysypał do srebrnej cukiernicy, którą pan Jan szczególnie lubił. Cukiernicę zdobyły srebrne, kuliste grona. Potocki wypił łyk ulubionej herbaty, po czym dotknął dla zabawy jednej ze srebrnych ozdób. Poruszyła mu się w rękę. Nacisnął ją mocniej i ani się spozstrzegł, jak odłamała się i oto leżała mu teraz na dłoni.

— Srebrna kula — szepnął. — Srebrna. Godna pana Potockiego.

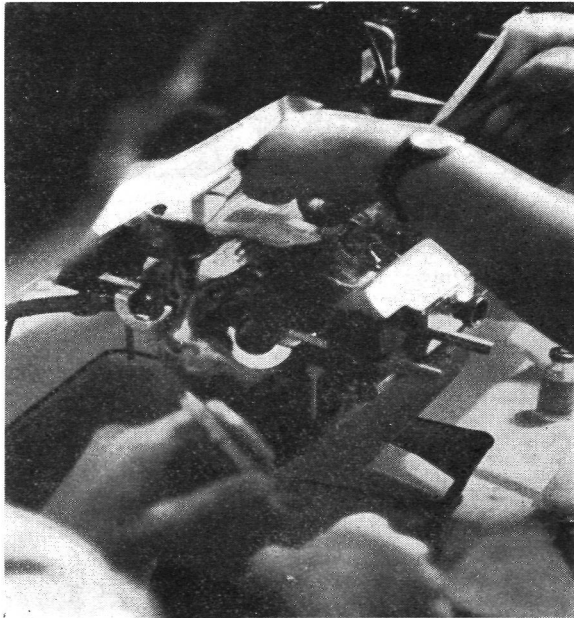
— Przynieść krucicę! — krzyknął do służącego. Kozak za chwilę, ostupały, położył broń przed nim na stole.

— Wyjź!

Kiedy został sam, obejrzał raz jeszcze uważnie leżący w jego dłoni kawałek srebra. Blyszczał jak wschód słońca na wodach Gangesu, jak klingi krzywych mieczów, którymi wywijali w tańcu chłopcy z Tadżykistanu. Potem odbezpieczył broń, powoli wsunął kulkę do lufy i przycisnął ją mocno do siwiejącej skroni. Rozległ się huk wystrzału, wpadła do pokoju przerażona służba. Pan Potocki już nie żył.



Mimo iż kotu wyizolowano mózg z reszty organizmu, pozostawiając go jednak pod czaszką, reaguje on m.in. na wrażenia wzrokowe z zewnątrz



Eksperymenty wszczepiania mikroelektrod do komórek mózgu, bez czego nie byłoby możliwe prowadzenie doświadczeń, wymagają ogromnej precyzji



Fragment jednego z eksperymentów w pracowni Zakładu Neurofizjologii, dzięki któremu uczeni stopniowo poznają najgłębsze tajniki pracy mózgu

PASJONUJĄCE TAJEMNICE MÓZGU W ŚWIELE BADAŃ NAUKOWYCH

(Rozmowa z prof. dr Jerzym Konorskim)

Przez dłuższy czas od początku tego roku uwaga całego świata była skupiona na rewelacyjnych eksperymentach prof. Barnarda, który jako pierwszy chirurg w świecie podjął się śmiałej operacji przeszczepienia serca ludzkiego, a więc czegoś, co mieściło się dotychczas w dziedzinie fantazji naukowej, tzw. „science fiction”. Obecnie, kiedy pierwszy, szczęśliwie żyjący z cudzym sercem pacjent dr Barnarda przebywa już w domu i zabiera się do pisania pamiętnika, zainteresowanie sprawą przeszczepów serca przycichło; tym niemniej blask dokonanego eksperymentu (który ma również i swoich poważnych przeciwników!) pozostawił w cieniu codzienną, żmudną i cierpliwą pracę uczonych i lekarzy, którzy w swoich pracowniach sięgają coraz głębiej i coraz bardziej trafnie w istotę praw rządzących życiem człowieka. Tu na jednym z czołowych miejsc należałoby postawić badania nad mózgiem. W Polsce zajmuje się nimi wybitny uczonec, prof. Jerzy Konorski, dyrektor istniejącego od 50 lat Instytutu Biologii Doświadczalnej im. Marcelego Nenckiego*) PAN w Warszawie i kierownik Zakładu Neurofizjologii w tym Instytucie.

NAZWISKO prof. Konorskiego jest dobrze znane w zagranicznych środowiskach naukowych; w latach 1930—33 był on zaproszony przez wielkiego uczonego rosyjskiego I.P. Pawłowa do Leningradu i miał tam możność przez dwa lata pracować pod jego kierownictwem. Prof. Konorski jest również członkiem Akademii Nauk w Stanach Zjednoczonych oraz członkiem Rumuńskiej Akademii Nauk.

Udało się nam oderwać na chwilę profesora od jego codziennych eksperymentów, dokonywanych wraz z zespołem współpracowników w Instytucie przy ulicy, noszącej imię wielkiego luminarza nauki i dobroczyńcy ludzkości — Ludwika Pasteura.

Tu właśnie w pracowniach doświadczalnych na zwierzętach kontrolnych — przy użyciu najnowocześniejszych urządzeń — poznawane są najbardziej skryte tajemnice mózgu.

Mózg zwierzęcy określa profesor Konorski, jako niezwykle skomplikowany system sterowania, rządzący reakcjami organizmu, czyli jak to się potocznie mówi jego zachowaniem.

„CZARNA SKRZYŃKA”

Posiada on to, co w technice nazywamy wejściami i wyjściami, przy czym w przypadku mózgu mamy do czynienia z milionami wejść i dziesiątkami tysięcy wyjść. Wejściami są receptory, tj. komórki rozmieszczone na powierzchni ciała i wewnątrz organizmu, które odbierają niezliczone ilości bodźców wzrokowych, słuchowych, dotykowych, węchowych i smakowych. Wyjściami są komórki nerwowe wykonawcze wysyłające impulsy do mięśni. Sam układ sterowania przedstawia się w postaci olbrzymiego gąszczy komórek nerwowych i ich wypustek, gąszczy tak powikłanego, iż wielu psychologów uważało ten układ za niepoznawalny i określało go mianem „czarnej skrzynki”.

Zapytaliśmy profesora, jakie są metody badania tego układu.

Otóż, jak wyjaśnił prof. Konorski, można pokusić się o badanie mózgu bezpośrednio przez otwarcie czaszki i obserwację jego czynności, a ponieważ działalność układu nerwowego jest oparta na procesach elektrochemicznych, można przez drażnienie elektryczne pobudzić określone części mózgu i odbierać sygnały elektryczne z innych części.

Niestety, zasadniczą wadą tej metody — mówi prof. Konorski — jest to, iż doświadczenia tego rodzaju mogą się odbywać tylko na mózgu w stanie głębokiego uspiania, tj. w warunkach, w których owa instrukcja sterownicza mózgu jest praktycznie rzecz biorąc zniszczona. Tego rodzaju podejście do czynności mózgu można by nazwać fizjologią analityczną tego narządu.

Po drugie, możemy podejść do badań nad czynnością mózgu w zupełnie inny sposób, mianowicie stosować najrozmaitsze bodźce i ich kombinacje i z reakcji zwierzęcia wnioskować, jaka jest konstrukcja układu sterującego.

Badania nad odruchami warunkowymi przybierają na znaczeniu wówczas, gdy wzbogaci się je o następujące

metody. Możemy usuwać określone części mózgu i sprawdzać, jakim zmianom ulegają po tym zabiegu poszczególne reakcje zwierzęcia. Możemy również drażnić bezpośrednio prądem elektrycznym określone części mózgu przy pomocy umocowanych w nim na stałe elektrod i sprawdzać, jakie reakcje otrzyma się na to drażnienie lub jakim zmianom ulegają pod jego wpływem reakcje na bodźce naturalne. Możemy wreszcie odbierać przy pomocy tych elektrod sygnały elektryczne z czuwającego mózgu w różnych stanach jego funkcjonowania, tj. niejako nasłuchiwać (nieraz w znaczeniu dosłownym, przy pomocy głośnika) co sam mózg sygnalizuje nam o swojej działalności. Przy pomocy wszystkich tych strzępów informacji kombinowanych ze sobą w najrozmaitszy sposób, staramy się stworzyć sobie idee o tym, jak naprawdę mózg pracuje i jakie znaczenie czynnościowe posiadają poszczególne jego części.

PIES Z KARMNIKIEM I KOZA Z MISECZKĄ

Poprosiliśmy o kilka przykładów, aby nasz własny mózg mógł lepiej zrozumieć, co się dzieje w mózgach kontrolowanych zwierząt.

— Przykładów mógłbym przytoczyć wiele, — usmiechnął się profesor, — ale ograniczę się do ostatnich naszych własnych badań. Np. uczymy pieska, żeby na ton danej wysokości biegnął do karmnika, gdzie dostaje pokarm, zaś na ton innej wysokości pozostawał na miejscu, gdyż pokarmu wówczas nie otrzyma. Następnie usuwamy mu w aseptycznej operacji mały kawałek mózgu, znajdujący się w płacie czołowym. Po zabiegu piesek powraca do zdrowia i niczym nie zdradza, iż część mózgu została u niego usunięta. Poznaje otoczenie i zachowuje się pod każdym względem normalnie. Jeśli jednak weźmiemy go na doświadczalność, wówczas okaże się, iż na ton sygnalizujący pokarm ma reakcję prawidłową, natomiast na ton sygnalizujący nieotrzymanie pokarmu zachowuje się tak jak na ton poprzedni. Powiadałby, że utracił on zdolności hamowania swoich reakcji ruchowych tam, gdzie reakcje te są zbyt silne. Widać z tego, iż w płacie czołowym mieści się mechanizm, który reguluje, czy daną czynność należy wykonać, czy też nie. Należy zresztą zwrócić uwagę, iż podobne zaburzenia zachowania występują po analogicznych uszkodzeniach mózgu u ludzi.

— Inny przykład. Przeprowadzamy doświadczenia na kozie, która ma umocowaną elektrodę w określonym miejscu mózgu (w tak zwanym podwzgórze). Kozę jest nauczona naciskać pedał, aby podsunęła się miska z pokarmem. Przypuścimy, że przeprowadziliśmy kozę na doświadczenie w stanie kompletnego nasycenia. Patrzy ona obojętnie na pedał i nie ma absolutnie zamiaru go

naciskać. Wówczas drażnimy przy pomocy słabego prądu elektrycznego owo miejsce w mózgu. Zwierzę natychmiast zwraca się do pedálu, naciska go raz za razem, dostarczając sobie miseczkę z pokarmem, który spożywa z apetytem. Przerwywamy drażnienie i koza znów ani nie dotyka pedálu ani nie przyjmuje pożywienia. Tak więc drażniłszy miejsce w mózgu, które zawiaduje głodem zwierzęcia.

„POLSKA KUCHNIA NEUROFIZJOLOGICZNA”

— A jak — zadaliśmy kolejne pytanie, — przedstawia się w Polsce badania nad integracyjną czynnością mózgu?

— Sądzę, iż bez fałszywej skromności można powiedzieć, że — użyjmy tu porównania z dziedziną gastrologii — jest to specjalność polskiej kuchni neurofizjologicznej — brzmiała odpowiedź naszego rozmówcy. — Jest to dziedzina, w której prace nasze są najlepiej znane za granicą, dzięki której nasi pracownicy naukowcy są tak chętnie widziani w laboratorjach innych krajów i dla której młodzi ludzie różnej narodowości przyjeżdżają do nas na studia, a starsi w celach zapoznawczych. Nie mam tu zresztą na myśli tylko zakładu, który reprezentuję.

— Tak się składa — a wydaje mi się to zupełnie naturalne — że niemal wszystkie ośrodki neurofizjologiczne w Polsce zajmują się podobną problematyką w dziedzinie integracyjnej czynności mózgu, dzięki czemu stanowimy dość zwarty zespół badawczy, któremu przysięgają wspólne cele.

Prof. Konorski wymienił zakłady, z którymi ściśle współpracuje, stawiając na pierwszym miejscu dwa polskie ośrodki badawcze. Badania doświadczalne w dziedzinie fizjologii mózgu przeprowadza się głównie na ssakach przy czym najczęściej używanymi zwierzętami są szczury, koty, psy oraz małpy. Ale największą wartość badawczą tak ze względów teoretycznych jak i praktycznych przedstawia oczywiście działalność mózgu ludzkiego. Takim właśnie ośrodkiem naukowym poświęconym badaniu działalności mózgu człowieka, jest Zespół Neurochirurgii Centrum Medycyny Doświadczalnej i Klinicznej Polskiej Akademii Nauk pod kierownictwem prof. Lucjana Stepnia. Z ośrodkiem tym Zakład Neurofizjologii Instytutu Nenckiego jak najściślej współpracuje, dzięki czemu wyniki doświadczeń na zwierzętach mogą służyć do wyjaśnienia zaburzeń zachowania się chorych z uszkodzeniami mózgu. Drugi ośrodek, z którym Zakład Neurofizjologii łączy się współpracą, to Samodzielna Pracownia Bioniki Instytutu Automatyki PAN, którą kieruje dr Ryszard Gawroński.

— Bioniką — tłumaczy prof. Konorski — nazywamy ten dział cybernetyki (czyli nauki o sterowaniu), który dotyczy organizmów żywych. Badania w tej dziedzinie posiadają podwójny cel. Z jednej strony służą one niejako do podpatrywania sposobów, przy pomocy których mózg daje sobie radę z takimi zadaniami, jak rozróżnianie bodźców, samoregulacja reakcji i wreszcie nabywanie nowych nawyków, po to, aby następnie sposoby te zużytkować w technice. Z drugiej strony, specjaliści z zakresu bioniki mogą udzielić niezmiernej pomocy fizjologom mózgu, tworząc modele elektroniczne skomplikowanych ośrodków nerwowych i w ten sposób wyjaśniając ich mechanizmy.

— Czy badania te — pytamy na zakończenie rozmowy — mają już swoje zastosowanie w praktyce?

— Znaczenie praktyczne doświadczalnych badań nad mózgiem jest ogromne i, co należy zaznaczyć, wzrasta ono wraz z rozwojem tej dziedziny wiedzy. Na szczególną uwagę zasługują znaczenie tych badań dla neurochirurgii, neurologii, psychiatrii, abowiem zrozumienie mechanizmów czynności poszczególnych ośrodków mózgowych jest warunkiem koniecznym dla racjonalnej terapii schorzeń mózgu prowadzących czy to do zaburzeń nerwowych czy psychicznych.

Następna ważna dziedzina, dla której badania nad mózgiem stają się coraz bardziej użyteczne, jest automatyka, która potrafi wyzyskać dla własnych celów mechanizmy sterowania powstałe dzięki nieświadomemu genialnemu przystosowaniu organizmów zwierzęcych do świata otaczającego w ciągu trwającej miliony lat ich ewolucji.

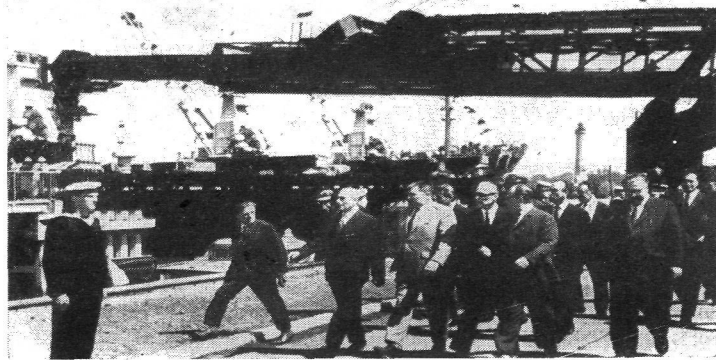
Nie odważyliśmy się tym razem na zainterpelowanie profesora, czy przeszczepy mózgu, podobnie jak to miało miejsce z sercem ludzkim, nauka uważa za możliwe. Kto wie jednak, czy dziennikarz, który powtórzy to pytanie, dajmy na to za lat dziesięć (kiedy już człowiek usadowi się na Księżycu), nie otrzyma na nie odpowiedzi twierdzącej.

Rozm. TERESA SKRZYŃSKA
LEOPOLD MARSCHAK

Zdjęcia:

LUCJAN DMOWSKI

*) Marcelego Nenckiego (1847—1901) słynny polski uczonec, lekarz, chemik i fizjolog, autor ponad 100 prac naukowych.



● Jak co roku — Dni Morza

Przed wojną nazywało się to Święto Morza, obecnie już Dni, bo w jednym dniu nie zmieściłyby się wszystkie uroczystości. W tym roku 100 tysięcy osób zjechało się na Dni Morza do Szczecina i Świnoujścia, gdzie otwarta została nowa baza przeładunkowa węgla, zwana „Świnoport 2”. Już w tej chwili jest ona zdolna do przeładowania 1 miliona 300 tysięcy ton węgla rocznie, za trzy lata zdolność ta wzrośnie do 3,5 miliona ton rocznie. Bazę, wyposażoną m. in. w urządzenia pro-

dukcji francuskiej, budowano 2 lata.

Polska ma w tej chwili 3 porty pierwszej klasy: Gdańsk, Gdynię i Szczecin oraz trzy drugie: Kołobrzeg, Darłowo i Świnoujście. Dzięki tej i przyszłym (do roku 1975) inwestycjom Świnoujście awansuje do grupy największych portów bałtyckich.

Tonaż statków handlowych pod polską banderą osiągnął pod koniec ub. roku przeszło półtora miliona ton DWT. Tylko w pierwszym półroczu 1968 r. żegluga polska otrzymała już dalsze 24 statki o nośności 226 tysięcy ton DWT — dwa razy więcej niż tonaż całej polskiej floty przed wojną! Polskie statki pływają w tej chwili na 34 regularnych liniach żeglugowych, zawiązają do 250 portów świata i w ciągu jednego tylko ubiegłego roku przewiozły prawie 14 milionów ton ładunków, zarabiając w ten sposób dla Kraju blisko 75 milionów dolarów. W tymże roku dyplom oficerów marynarki handlowej uzyskało w szkołach morskich w Gdyni i Szczecinie 500 absolwentów, we wszystkich morskich szkołach Polski kształcą się w tej chwili ponad 20 tysięcy młodzieży, przyszłych specjalistów gospodarki morskiej.

A jednak, mimo tych ogólnych osiągnięć, sprawa Świnoujścia była w tym roku centralną sprawą obchodów. Cemu? Bo dwa lata temu w tym miejscu były tylko wydmy piaszczyste, resztki starych bunkrów, nieużytki. W trakcie budowy coraz to natrafiano na niewypały, na zakopane przez wojska hitlerowskie wzdłuż nabrzeża bomby głębinowe. A po dwóch latach — w centralnej wieży dyspozycyjnej wystarzyć naciśnięć guzik z napisem „Praca”, by ruszyły automatyczne taśmociągi i wszystkie urządzenia portowe, zautomatyzowane i zdalnie sterowane.

● Jubileusz jasielskiej szkoły

22 lipca 1868 roku powstało w Jasle gimnazjum, wówczas jedyne na całym Podkarpaciu. Kształcił się w nim i wychowywały całe pokolenia młodzieży, zwłaszcza chłopskiej, z okolic Gorlic, Jasta, Krosna i Sanoka, wyrastające na świadomych patriotów i działaczy.

Dzięki tej szkole Jasto w owych latach było ośrodkiem kultury i oświaty na dużej polaci ówczesnej Galicji środkowej. Dawne gimnazjum, obecne Liceum Ogólnokształcące uroczyście obchodzi swój stułetni jubileusz. Odsłonięta została tablica ku czci dawnego ucznia, znakomitego uczonego, wynalazcy szczepionki przeciwtyfusowej Rudolfa Weigla. Ze szkoły tej wyszło wielu profesorów, artystów, działaczy politycznych i gospodarczych. Wśród nich tak wybitni, jak polonista Stanisław Pigoń, matematyk Hugo Steinhaus, działacz chłopski Jan Stapiński, aktor Stefan Jarecz, Włodzimierz Sieradzki, historyk Józef Garbacik, Jan Wodyński, Wit Rzepecki i wielu innych.



● Przelewali krew za wspólną sprawę

Wśród pracowników Zakładów Metalowych im. gen. Waltera w Radomiu ogłoszony był konkurs-plebiscyt czytelników książek. Pierwsze miejsce zajęła książka „Barwy walki” Mieczysława Moczara, wybitnego dowódcy partyzanckiego na Kielecczyźnie, obecnie prezesa ZBoWiDu. Autor został zaproszony na spotkanie z czytelnikami w Zakładowym Domu Kultury. Gen. Moczar odpowiadał na liczne pytania tłumnie zgromadzonych czytelników, którzy pytali o sprawy opowiedziane w jego książce, o historię polskiego ruchu oporu, o sprawy międzynaro-

dowe i sytuację wewnętrzną Kraju. Powiedział on m. in.: „Nie ma i nie może być podziału pomiędzy tymi, którzy przelewali krew za wspólną sprawę — wolną i niepodległą Ojczyznę. Taką dewizą kieruje się jedna z najliczniejszych (w Europie) organizacji kombatanckich — Związek Bojowników o Wolność i Demokrację. Mamy prawo powiedzieć, że nasza polityka i nasze stanowisko są dziś zrozumiałe dla wszystkich Polaków nie tylko w Kraju, ale również dla wielu z zagranicy. Potwierdzają to liczne listy i wizyty przedstawicieli Polonii”.

● Największy statek w Polsce

Zbudowano go w szczecińskiej stoczni im. A. Warskiego dla Meksyku. Jest to motorowiec o nośności 25 700 ton — największy z dotychczas zbudowanych w Polsce. Otrzymał on nazwę „M/S Azteca”, będzie największym statkiem meksykańskiej floty handlowej. Sta-

tek ten jest w całości dziełem polskich specjalistów. Jego głównym projektantem jest dr inż. Jerzy Piśkorski Nalecki, głównym budowniczym mgr inż. K. Taczała, budową kadłuba kierował inż. Cz. Baniewicz. Armator meksykański zamówił w Polsce jeszcze drugi taki sam statek.

● Przed 500-leciem Kopernika

Choć rocznica ta przypada dopiero 19 lutego 1973 r. w Kraju już się zaczęły przygotowania do obchodów najwybitniejszego polskiego astronoma i myśliciela, który otworzył nową epokę w historii ludzkiego poznania. Na ostatniej sesji Ogólnopolskiego Komitetu Frontu Jedności Narodu powołany został Komitet Honorowy Obchodów z udziałem najwyższych osobistości rządowych i naukowych. W Toruniu, miejscu urodzenia genialnego astronoma przeprowadzono się i przeprowadza kapitalne remonty zabytków: ratusza z XIV wieku, zamku, domu rodzinnego Kopernika i wielu za-

bytkowych kamieniczek, razem około 120 budynków. We Fromborku, gdzie Kopernik pracował, gmieje się na poświęcone mu muzeum Pałac Szembeków. Również inna zamek w Olsztynie, gdzie Kopernik pracował w latach 1516—1521, jedno skrzydło odbudowuje się na wystawę kopernikowską.

Z Muzeum im. Kopernika w Rzymie, założonym w roku 1892 z inicjatywy pisarza Józefa Ignacego Kraszewskiego, muzea i uniwersytety polskie nawiązały jeszcze żywsze i trwalsze kontakty. W pracach przygotowawczych do wielkiej rocznicy nie powinno zabraknąć nikogo z nas.

Tygodniowa
GAWĘDA

▼ Kolejna rocznica 14 lipca
▼ Wpływy Francji w Polsce
▼ Wspólne umiłowanie wolności

Dla odmiany chcę się dziś, gawędząc z Wami, moi Mili, przenieść do dawnych czasów. Wszak mija w tych dniach kolejna, co prawda nie „okrągła”, ale rocznica Wielkiej Rewolucji Francuskiej, a tak się złożyło, że po czytałem ostatnio trochę o tych latach schyłku XVIII wieku i uderzyło mnie, jak wielkie znaczenie wydarzenia paryskie miały dla Polski. Przede wszystkim to podstawowe znaczenie: pisma myślicieli francuskich tłumaczone na język polski: Jana Jakuba Rousseau, Raynala, Monteskiusza, Mably i innych zapadły umysł polskich patriotów i demokratów, a zryw francuskiego ludu dowiódł, że porządek niesprawiedliwości społecznej nie jest wieczny. Najwybitniejsi Polacy owych czasów gorąco przeżyli wydarzenia paryskie i czerpali z nich natchnienie dla swojej działalności publicznej, politycznej, militarnej i społecznej.

A obok światłych umysłów z grona szlachty wszczęły się też ruchy wśród mieszczaństwa i chłopów. Słynna „czarna deputacja” warszawskiego mieszczaństwa pod wodzą burmistrza Dekiertha, która uzbrojona w szpady „bez opowiadania się zwierzchności” zagroziła królowi, działała bezpośrednio pod wpływem Francji; obiecując wprowadzić, że nie będą nęskadować rozruchów za granicą, żądają jednak wolności, która „przyrodzona jest człowiekowi”.

Oczywiście zwolennicy starego, obawiający się ruchów wolnościowych, robili wszystko, aby nie dopuścić do szerzenia się przykładu francuskiego. Namiestnik carski Igelström rozpuszczał wiadomości, że w Polsce kręca się agenci francuscy, zaopatrzeni w znaczne kapitały i wspierają rodzimych jakobinów. Historyk tego czasu dr Adam Próchnik powiada: „Władze polskie silnie zaniepokojone, czując,

że opierają się na niezmiernie kruchej podstawie, zaczęły wszędzie weszły za francuską intrygą.” Sejm grodzieński uchwalił ustawy przeciw Francuzom, rozpoczęły się liczne aresztowania. M. in. zamknięto członka delegacji francuskiej Jana Aleksandra Bonneau, gorącego przyjaciel Polski, bankiera Klemensa Bernax oraz Polaków, mających związki z Francją. Tadeusz Mostowski, który miał we Francji stosunki z żyrodystami, został aresztowany za list otrzymany z Paryża. Biskup Józef Kossakowski, późniejszy targowiczanin, powieszony publicznie w Warszawie, był jednym z najcięższych tępiciele francuszczyzny.

Co prawda, również zwolennicy postępu nie wszędzie i nie zawsze zgadzali się we wszystkim z Francuzami. Inna była sytuacja Polski, rozdzielonej w owym czasie przez zaborców, a inna — Francji. Inne były tradycje i wewnętrzny układ stosunków w Polsce i we Francji, nie zawsze też francuscy rewolucyjniści rozumieli polską sytuację. Jednakże zdecydowanie przeważało umiłowanie wolności, i to było wspólne. Poseł polski Wojciech Turki stanąwszy 30 grudnia 1792 roku przed krętami konwencji narodowej w Paryżu, wołał: „Żądam waszej przyjaźni w imię tego narodu, który... przez odrzucenie wszystkich przesądów, poniżających człowieka, jest dziś ze wszystkich ludów najbardziej dojrzały do odrodzenia”, a przewodniczący konwentu Freilhard odpowiedział mu serdecznie, po czym obaj mężowie wymienili przy oklaskach konwentu pocałunek.

Ten gest chyba generalnie świadczy o tym, jak bliskie były wówczas ideały obydwu ludów.

MARIAN

**Jednym
ZDANIEM**

● W Kraju istnieje 23,5 tysiąca amatorskich zespołów artystycznych (nie licząc szkolnych i wojskowych), z tego tylko na wsi 12,5 tysiąca zespołów skupiających 184 tysiące uczestników.

● Załogi Państwowych Gospodarstw Rolnych otrzymały w ciągu ubiegłego 5 lat premie w gotówce na ogólną sumę 5 miliardów 100 milionów złotych.

● Studenci zrzeszeni w spółdzielni pracy „Puchatek” w Łodzi postanowili bezpłatnie pomagać w nauce dzieciom ze wszystkich łódzkich Domów Dziecka oraz wykonać generalne porządki w trzech spośród łódzkich ziółków.

● Głogów, piastowskie miasto na Ziemiach Zachodnich, zniszczone w 100% podczas wojny, ma obecnie ludność liczącą blisko 40 000, zaś budowana pod miastem kosztów 4 miliardów złotych największa w Polsce huta miedzi będzie od roku 1972 produkowała rocznie kilkaset tysięcy ton miedzi elektrolitycznej, kwas siarkowy, srebro, złoto, rzadki metal ren oraz tlenek niklowy, kobalt i ołów.

● W Szczecinie istnieją trzy wyższe uczelnie, które w ciągu 22 lat wydały 12.161 dyplomów ukończenia studiów wyższych, przygotowując m. in. kadry naukowe dla działających w mieście 27 instytutów naukowo-badawczych.

● Kapitan żegluga Tadeusz Siwiec z Gdyni weźmie udział jako reprezentant Polski w tegorocznych VII Regatach Transatlantycznych na trasie Bermudy-Trawemünde, płynąc na jednoosobowym jachcie „Komodor” skonstruowanym i wyprodukowanym całkowicie w Polsce.

GDY JAKIŚ CZYTELNIK mi odpadał, starałem się od razu zdobywać nowego na jego miejsce. Nie chciałem, żeby zmniejszyła się liczba „Tygodników” prowadzonych przeze mnie. Od sześciu lat, odkąd jestem kolporterem pisma, kilku — niestety — straciłem. Starsi powymierali, niektórzy przestali brać gazetę z chwilą przejścia na emeryturę. Ale udawało mi się od czasu do czasu pozyskać jakiegoś nowego czytelnika, tak że ilość zamawianych przeze mnie egzemplarzy „Tygodnika” nie malała. Ani abonentów, którzy otrzymywali pismo pod opaską, ani tych, którym zanosłem gazetę do domu.

P. Józef Rola, kolporter „Tygodnika Polskiego” z Troyes (Aube), ma 75 lat. Odkąd wyjechał z Polski, spod Nowego Sącza, minęło blisko czterdzieści lat. Do Francji przyjechał dzięki temu, że siostra jego z mężem była tu już od dawna i wyrobiła mu kontrakt. P. Rola pochodził z biednej rodziny rolników, którzy nie mieli ziemi. Gdy nie mógł znaleźć roboty w swej wios-



Dokądkolwiek zanosił p. Rola „Tygodnik”, wszędzie witany był z serdeczną wdzięcznością

NASZ KOLPORTER

Na miejsce ubywających Czytelników znajdował p. Rola zawsze nowych, tak więc ilość sprzedanych przez niego egzemplarzy „Tygodnika” nie malała

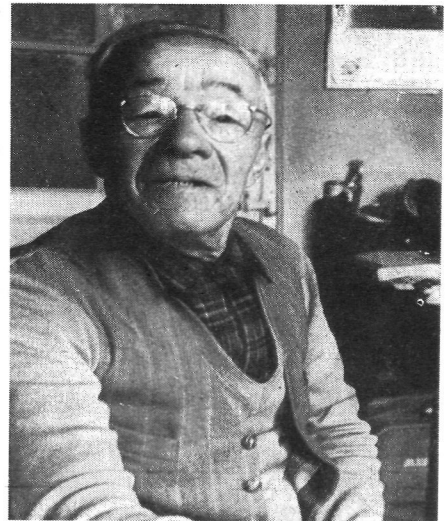


ce, skorzystał chętnie z propozycji swej siostry, spakował się i przyjechał. Gospodarz, który go angażował, przysłał pieniądze na podróż, w zamian za co p. Rola zobowiązał się pracować u niego przez cały rok. Inny przepis zobowiązywał imigranta do pracy przez 10 lat w rolnictwie. Ponieważ jednak szwagier p. Roli miał już za sobą odpracowanych przeszło dziesięć lat, udało się uzyskać pozwolenie opuszczenia fermy dla obojga.

— To ja namawiałem szwagra, żebyśmy się wyrwali w końcu ze wsi. Miałem już dosyć tej roboty od świtu do nocy przy koniach i krowach, na polu, na deszczu i w błocie. Wstawało się o 4 rano, a o szóstej wyjeżdżaliśmy już na pole, po obrządzeniu bydła. Kobietom było może jeszcze ciężiej, bo kiedy myśmy już wracali z pola na kolację, one, po ugotowaniu kolacji, musiały zmywać, sprzątać, oprzątać drób. A wstawały rano tak samo o czwartej. Wprawdzie po przepracowaniu roku na fermie otrzymywało się od gospodarza zarobek co najmniej dwukrotnie większy, ale mimo to ja napierałem, żeby iść do fabryki.

Spod Troyes, z fermy, która była pierwszym jego miejscem we Francji, p. Rola przeniósł się do miasta Troyes. Przez 10 lat pracował w jednej z miejscowych farbiarni. Potem przyszła wojna: „Pracowało się dorywczo gdzie się dało”, wspomina stary emigrant. Zgłosił się na ochotnika do polskiego wojska, ale nie został przyjęty z powodu wieku. Po wojnie przepracował jeszcze 7 lat w przemyśle farbiarskim i wreszcie przeszedł na emeryturę. Żyje skromnie, w pokoju utrzymanym z nadzwyczajną czystością.

— Jestem sam. Do ludzi nie chodzę, nie narzucam się. Często spaceruję sobie po mieście, albo rowerem wyjeżdżam poza Troyes. Wieczorem poczytam sobie trochę, no i idę spać. Za dużo czytać nie mogę, gdyż wzrok mam słaby. Astma mnie męczy. Cza-



Bardzo miłe wspomnienia pozostawiła starym emigrantom podróż do Polski i odwiedziny rodziny w r. 1963

sami do jedenastej rano muszę zostać w łóżku, żeby zacząć normalnie oddychać. Poza tym jestem zdrowy, tylko że siły mnie opuszczają.

W życiu tego cichego człowieka były dwa promienne miesiące, gdy w 1963 roku, po wieloletniej nieobecności, odwiedził rodzinę w Polsce. Potem szczęście dopisało mu, bo wygrał w konkursie „Tygodnika Polskiego” elektrofon. Wymienił go na kuchenkę na butagaz i odtąd może sobie wygodniej przygotowywać posiłki.

I w tym pracowitym życiu nasz Rodak z Troyes znajdował zawsze chęć, energię, inicjatywę, żeby rozprawdzać wśród polskich rodzin polską gazetę. Wiedział, ile pociechy przynosi człowiekowi w chwilach smutku dobra lektura. Wiedział, jak bardzo emigrant polski spragniony jest wieści z rodzinnego Kraju. I dlatego nie żałując wysiłku jeździł rowerem do miejscowości nieraz bardzo oddalonych nawet od Troyes i dostarczał „Tygodnik Polski” czytelnikom. Wszędzie witany był z serdeczną sympatią i wdzięcznością. Tę samą sympatię, serdeczność i wdzięczność winna jest p. Józefowi Roli nasza redakcja.



Przed Hôtel de Ville stoi pomnik dobrodzieja Lotaryngii — króla Polski i Francji, księcia Bari — Stanisława Leszczyńskiego, nazywanego le Bienfaisant



Nancy — stolica Lotaryngii, której przez 30 lat księciem był Polak król Stanisław Leszczyński, jest godnym zwiedzenia miastem. Szczególnie polecamy muzeum

WŚRÓD PAMIĄTEK PO DOBRODZIEJU LOTARYNGII

NIEDZIELA. Przechodzą od czasu do czasu ciemne, ponure chmury i siąpi deszcz. Na opustoszałych ulicach dużego miasta Nancy obcy przybysz czuje się osamotniony. Takie smutne dni są jednak najlepsze dla zwiedzania muzeów. Kierując swe kroki ku muzeum lotaryńskiemu, cieszyłem się z góry z perspektywy kilkugodzinnego delektowania się zamierzchnią przeszłością obcej, ale jakże bliskiej dla mnie Lotaryngii, której księciem przez niemal lat 30 był Polak z krwi i kości Stanisław Leszczyński, były wojewoda poznański i król Polski.

MUZEUM i jego bogate zbiory warte są obejrzenia. Rozczarowało mnie tylko panujące w murach zamczyska zimno. Wymarzyły na wietrze i deszczu, szukałem ciepła, a tymczasem przyszło mi przez kilka godzin pograć się w odległą przeszłość w temperaturze zgoła nie wiosennej. Zwłaszcza w salach parteru, gdzie urządzono pokaźną wystawę wykopalisk z ziemi lotaryńskiej, które od dawnych epok kamienia i brązu wiodą widza w głąb czasów. Szczególnie trwałe ślady wyrzyło na tej ziemi panowanie Rzymian. Z tego czasu pozostały nie tylko liczne pomniki i rzeźby, ale także całe kompleksy architektoniczne różnych budowli o różnych

przeznaczeniach i celach. Każdego widza zaskoczy tu musi wysoka technika wyrobów szklanych.

W zbiorach muzeum Lotaryngii oglądać można pu-chary i flaszki tak przedziwnych kształtów i tak artystycznie wykonane, że po prostu wierzyć się nie chce, iż są to wyroby z III czy II wieku przed naszą erą. Wielkich rozmiarów kamienne rzeźby, które ze względu na swój wiek i artyzm z powodzeniem mogłyby stać w Luvrze, tłoczą się w salach całe lub też niekiedy poważnie nadgryzione zębem czasu, zachowaną częścią świadcząc o wysokim kunszcie nieznanego twórcy sprzed wieków.

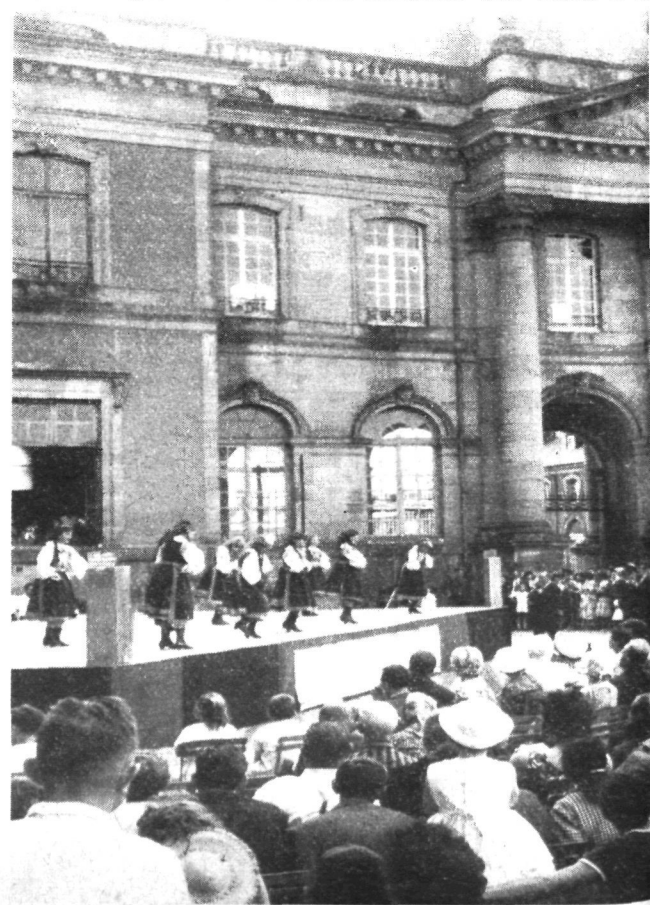
Wiele z tych rzeźb, jak również wiele kamiennych detali architektonicznych umieszczono na zewnątrz, na niewielkim dziedzińcu. Z jednej jego strony, tuż przy skrzydle, gdzie na piętrze są zbiory dotyczące książąt lotaryńskich, a zwłaszcza króla Stanisława, znajduje się stara wozownia, a w niej jeden tylko pojazd — karoca o dwóch kołach. Bardzo oryginalna, zawieszona na specjalnych pasach, była kiedyś dumą swego twórcy króla Stanisława. Nowość tego wehikulu polegała na umiejętnym wykorzystaniu naprężonych pasów skórzanych dla amortyzacji wszelkich wstrząsów, jakie były nie do uniknięcia przy toczeniu się kół po wyboistych drogach. Trudno w pełni opisać ten pojazd, ale skoro i dziś wzbudza on u widza zdziwienie, ileż bardziej musiał się wydać skomplikowany dla ludzi XVIII stulecia.

Jak już wspomniano, twórcą tej karety był sam Leszczyński. Będąc królem, lubił majsterkowanie i ludzi, którzy mu mogli zaimponować jakimś wynalaz-

kiem, otaczał opieką i pomagał im w realizacji ich pomysłów. Karoca była jednak jego własnym dziełem. Dotrwała do dziś i stoi samotna, kurzem pokryta, pod daszkiem wozowni, gdy tuż za murem ruchliwą ulicą tłoczy się tyle modeli różnych aut zarówno francuskich, jak i zagranicznych o świetnych rozwiązaniach amortyzacyjnych.

Stanisław Leszczyński był człowiekiem wszechstronnym. Obok zainteresowań filozoficzno-prawniczych pasjonowała go również architektura i sztuka. Najlepszym tego dowodem jest samo miasto Nancy. Do dziś pozostała tutaj żywa tradycja tego wielkiego dla Lotaryngii księcia, bo faktycznie wszystko co wielkie i piękne i co dziś wzbudza podziw pochodzi

Również pobliskie Luneville związane jest ściśle z k



wprost od Leszczyńskiego, bądź pośrednio jemu zawdzięcza swe powstanie.

Obok tych zabytków z kamienia są inne, ważniejsze, zachowane z pewnymi modyfikacjami do naszych dni. Są to instytucje naukowe, kulturalne i filantropijne, które Leszczyński powołał do życia, a które tak dobrze świadczą o postępowości tego Wielkopolanina. Powołał do życia Towarzystwo Naukowe Lotaryngii. Utworzył kasę opieki społecznej, towarzystwo sztuki i architektury, towarzystwo rozwoju księstwa Lotaryngii itp. wiele instytucji. Nic więc dziwnego, że za takie ogromne zasługi wdzięczni Lotaryńczycy nadali mu przydomek tak rzadki w dziejach — Dobroczyńca — Stanislas le Bienfaisant.

Leszczyński nie kontentował się tylko popieraniem talentów. Twórczy jego umysł wciąż nowe wynajdywał pomysły i zajęcia. Nie tylko sprowadzał na swój dwór uczonych i twórców, architektów i malarzy, ale sam parał się piórem. Pisał równie dobrze po francusku, jak po polsku. Znał biegle łacinę. Zabierał głos w kwestiach prawnych i ekonomicznych. Interesowały go finanse, sprawy mennicze. Śledził i miał rozeznanie we wszystkich nowych odkryciach astronomicznych, korespondując z wybitnymi astronomami i uczonymi swej doby.

Z równą łatwością przechodził od pióra do pędzla. Do dziś żywe zainteresowanie i podziw wzbudzają obrazy Leszczyńskiego zachowane w muzeum w Nancy, głównie portrety. Malował akwarele i obrazy olejne. Udany zwłaszcza jest portret Antoniego hr. Ossolińskiego, który Leszczyński malował własną ręką w roku 1746 w Luneville. Portret ten był w posiadaniu rodziny Górskich w Stredyni.

Wiele wzruszeń doznaje każdy Polak zwiedzając dziś z taką troską i pietyzmem urządzone komnaty, w których przed dwustu laty żył i pracował nasz wielki Rodak. Przeżywał w nim smutne i radosne chwile, ale niestety tych smutnych było najwięcej. Tutaj, w tych apartamentach, gdzie większość sprzętów była niemymi świadkami codziennego życia ekskróla-wygnańca, podejmował Leszczyński jako książę Lotaryngii różne poselstwa, ale najchętniej zawsze widział swych ziomeków z Polski.

Obok mebli zachowanych z tej doby żywe wzruszenie budzą drobne przedmioty codziennego użytku, którymi codziennie król Stanislas się posługiwał. W szafach spoczywają kurzem pokryte książki, z których korzystał. Wśród nich także polskie. Ze ścian patrzą na nas oczy osób tak bliskich i drogich Leszczyńskiemu. Jest ich bardzo wiele. Są jakimś smutkiem tchnące oczy jedynej córki Leszczyńskiego, Marii, królowej Francji, żony Ludwika XV. Jest dobrze zachowany portret żony, Katarzyny Opalińskiej, która wstępując na ślubny kobierzec miała lat osiemnaście i uchodziła za jedną z najpiękniejszych Polek swej doby.

iem Stanislas le Bienfaisant. Oto pałac królewski



Widok na miasto z Hôtel de Ville. Nad dachami domów góruje koronkowa sylwetka wspaniałej katedry

Zdjęcia: WŁADYSŁAW SŁAWNY

Dalej wymieniłem można kilka portretów samego Leszczyńskiego, malowanych w różnych okresach życia, i to przeważnie przez wybitnych mistrzów pędzla.

Zwłaszcza jeden z nich, malowany na rok przed tragicznym wypadkiem, robi na widzu ogromne wrażenie. Leszczyński, jak rzadko który z panujących, a żaden z polskich władców, dożył bardzo sędziwego wieku. Pozując do tego portretu miał lat 88 i był najstarszym władcą w Europie. Z ram portretu patrzy na nas starzec o jeszcze czerstwym wyglądzie. Długie włosy peruki spływają mu na ramiona. Twarz jest pogodna i pełna filozoficznej zadumy. Jest to już twarz starca, ale pełna optymizmu. Maluje się w niej jakiś dziwny spokój. Jest to twarz człowieka, który wiele w swym życiu doświadczył, wiele przeżył, a teraz na cały swój długi bieg życia patrzy jakby z perspektywy, z wysokości swego sędziwego wieku. Leszczyński do ostatnich swych dni odznaczał się dobrym zdrowiem tak w sensie fizycznym jak i umysłowym. Pogoda ducha i dobra pamięć zdawały się rokować jeszcze długie lata życia i być może dożyłby ów król-wygnańca jubileuszu stulecia, gdyby nie tragiczny wypadek, jaki mu się wydarzył w owym roku 1766.

W zimowy dzień przy kominku zajęło się ogniem wierzchnie odzienie króla Stanisława. Tylko głuche jęki bólu przez zamknięte drzwi dotarły do uszu będącej w dalszych pokojach służby. Przybiegli wszyscy, kto żyw. Odciągnięto nieszczęsną ofiarę od ognia.

Zgaszono płonące szaty, ale bólu żywem palonego ciała nie przytłumiono. Oparzenia były straszliwe, zbyt ciężkie, by starzec 90 lat bliski mógł je prze-

żyć. W kilka dni potem Stanisław Leszczyński zmarł w straszliwych męczarniach.

Żałoba powszechna ogarnęła całą Lotaryngię, która tyle dobrego jemu zawdzięczała w czasie tych 30 lat panowania. Zwiłki pochowano w Kościele Notre Dame Bon Secours, tam gdzie przed wielu laty złożono zwłoki żony, Katarzyny.

Jednak i tutaj jego zwłoki nie znalazły spokoju, bo w czasie rewolucji wywleczono jego ciało z grobu, a odciętą od tułowia głowę rzucono po ulicy. Mieszkańcy Nancy nazajutrz zebrali zbeszczeszczone szczątki i z powrotem złożyli w dawnym miejscu, a w dwadzieścia lat potem, kiedy polskie legiony stacjonowały w Nancy, odprawiono przy grobie Leszczyńskiego uroczyste nabożeństwo żałobne.

Na zakończenie warto jeszcze wspomnieć o wielkiej miłości rodzicielskiej króla Stanisława do córki Marii, która w ojcu swym miała zawsze opiekuna i doradcę. Spotykali się często, a raz w roku w sierpniu spędzali razem cały miesiąc w Luneville, snując różne wzniosłe plany.

Śmierć ukochanego ojca musiała być strasznym ciosem dla podeszłej już w latach królowej Francji. W rok po nim zeszała i ona ze świata, wzbudzając również szczery żal w całej Francji, a zwłaszcza wśród biednych warstw ludności, dla której zawsze miała otwarte serce. Zachowała się liczna korespondencja między ojcem a córką. Fragmenty jej można zobaczyć w muzeum Lotaryngii i każdy w nich znaleźć może cząstkę uczuć rodzinnych, które niezależnie od epoki i sprawowanych godności zawsze są te same.

ZYGMUNT BORAS

LA LITTERATURE POLONAISE EN FRANCE

IL S'EXERCE sous nos yeux comme une transmission de curiosité de la Pologne. Le nombre des jeunes gens d'origine polonaise qui s'intéressent à la patrie de leurs ancêtres ne laisse pas de croître. Ces garçons et ces filles voyagent en Pologne, ils apprennent le polonais, ils sont curieux de tout, assoiffés de musique, de films, et surtout de livres polonais... Ils sont vraiment remplis d'enthousiasme. Mais ils ont parfois des difficultés à se documenter, à trouver le livre polonais traduit en français dont ils ont entendu parler et qu'ils aimeraient lire, à se mettre au fait de ce qui a été traduit en français, etc.

A l'intention de tous ces jeunes, il nous a paru utile de dresser un inventaire des principaux ouvrages traduits du polonais depuis la dernière guerre.

Les traductions d'oeuvres classiques sont rares. Le Club bibliophile de France a publié il y a quelques années „Le Rustre” („Cham”), d'Eliza

Orzeszkowa, un grand livre d'une grande romancière „paysanne” de la seconde moitié du XIX-ème siècle. Le professeur Wenceslas Godlewski, Simone Deligne et Michel Marcq nous ont donné une belle traduction du chef d'oeuvre de Bolesław Prus: „La Poupée” (Del Duca). Le professeur Jean Bourilly a publié une traduction de l'admirable „Anhelli”, poème en prose du grand romantique Juliusz Słowacki.

Pour ce qui est des aînés d'aujourd'hui, ont paru, entre autres: „Mère Jeanne des Anges” (Laffont) et „Chopin” (Gallimard), de Jarosław Iwaszkiewicz; „Le Cadran solaire”, de Jan Parandowski (Del Duca); „Les Portes du paradis”, „Cendre et Diamant” et „Sautant sur les montagnes”, de Jerzy Andrzejewski (Gallimard); „La Porte de bronze”, de Tadeusz Breza (chez Julliard; traduit par le regretté Paul Cazin; il s'agit là d'un recueil de remarquables essais consacrés aux coulisses de la vie de la politique du Vatican); „Le Traité des mannequins”, de Bruno Schulz

(Julliard; Schulz ressemble d'une manière troublante à Franz Kafka); „Ferdynand”, „La Pornographie”, „Cosmos”, „Bakakaj” et le „Journal” de Witold Grombrowicz („Les Lettres Nouvelles”).

Les générations plus jeunes sont représentées en France par Tadeusz Borowski (dont „Le Monde de pierre”, édité par Calmann-Lévy, est sans nul doute l'un des livres les plus poignants de notre époque); l'excellent auteur satirique Sławomir Mrożek (dont Albin Michel a publié „L'Eléphant”, „Les Porte-plume” et „Tango”), Stanisław Lem (c'est le Ray Bradbury polonais; son chef d'oeuvre, „Solaris”, et un recueil de ses contes — „Le Bréviaire des robots” — ont paru chez Denoël); Włodzimierz Odojewski, dont „Le Crépuscule d'un monde” (Le Seuil), se place dans la lignée de Faulkner, etc.

Quant à la poésie polonaise, citons: „Cinq poètes polonais” (Seghers); „Adam Mickiewicz, pèlerin de l'avenir”, de Charles Dobzynski (Editeurs Français Réunis); les numéros spéciaux de la revue „Europe” consacrés à Mickiewicz et à la littérature polonaise; „Deux muses”, un recueil de poèmes de Roman Brandstaetter (Maison Rhodanienne de Poésie); et enfin l'„Anthologie de la Poésie polonaise” publiée aux éditions du Seuil par C. Jeleński.

Rappelons aussi quelques titres d'ouvrages consacrés à la littérature polonaise: „Histoire de la littérature polonaise”, du professeur Maxime Herman (A.—G. Nizet); „Stefan Żeromski. La nature dans son expérience et sa pensée”, de Irena Kwiatkowska-Siemieńska (A.—G. Nizet); „Lumières et Romantisme. Energie et nostalgie, de Rousseau à Mickiewicz”, du professeur Jean Fabre (Klincksieck); et enfin: „Bolesław Leśmian. La révolte d'un poète contre les limites”, de Marian Pankowski (Presses Universitaires de Bruxelles).

C'EST LA VIE

WYPRAWOWANKA SZKOLNE

„Najlepiej należy myć zęby, nogi, ręce i szyję, ale tak żeby nie moczyć kotłownicy”.

*

„W naszej dzielnicy to najelegantszy jest pan Wałek, choć nie ma już prawie ani jednego zęba”.

*

„Trup leżał gęsto na trupie, a na tym wszystkim Matejko namalował „Bitye pod Grunwaldem”.

*

„Najbardziej to podoba mi się helikopter, bo jakby podciął do okna to można by wejść przez nie na trzecie piętro bez użycia schodów”.

*

„To był, tak można powiedzieć, as dźwiękowy polskiego lotnictwa”.

*

„...a psy są zapchłone podobno częściami dla zabawy, żeby się nie nudziły”.

*

„A „Chata za Wsią” mi się bardzo podobała, wszyscy po kolei tak ładnie umierali”.

*

„Przeczytałem „Stugę Bożego” jednego amerykańskiego pisarza i choć to wielki pisarz, opisał tam wszystko bardzo ciekawie”.

NIECODZIENNY PREZENT

otrzymał z okazji 40-letniego jubileuszu pracy w hutnictwie p. Jerzy M. z Chorzowa. Ponieważ jedynym jego hobby jest wędkarstwo, grupa kolegów podarowała mu (w bardzo eleganckim stalowym opakowaniu) 25 obrzymych dorszy. Jubilat zrewanżował się w ten sam sposób. Na przyjęciu częstował on dowcipnisiów wyłącznie przysmakami z dorsza.

KŁOPOTLIWA TRADYCJA

W niektórych miejscowościach woj. bydgoskiego istnieje zwyczaj, że w przeddzień ślubu o mieszkaniu panny młodej rozbija się butelki i inne szkła — naczyńka. Ma to przynieść małżonkom szczęście. We wsi G. zamiast w ścianę, trafiono butelką w głowę ojca panny młodej, który akurat wychodził z mieszkania. Zamiast wesela odbył się pogrzeb.

SPÓR O SAMOCHÓD

Spór o prawo korzystania ze wspólnego samochodu wybuchł pomiędzy braćmi M. z Rudy Śląskiej. Młodszemu udało się w końcu zdobyć klucze, na co starszy zareagował przedziurawieniem opon. Wówczas młodszy począł demontować reflektory i szyby, a w końcu próbował nawet wóz podpalić, co mu się nie udało jedynie wskutek interwencji krzepkich sąsiadów. Nazajutrz bracia zgodnie odstawili wóz do warsztatu remontowego.

PECHOWE KALIE

Przesądna Zofia Z. z Rudy Śląskiej otrzymała w dniu imienin od jednego ze znajomych 3 piękne kalie. Wierząc, że wrożę rychłą śmierć, wyrzuciła je przez okno. Wiązanka spadła wprost na głowę przejeżdżającego tamtędy rowerzysty, który wskutek zaskoczenia wywrócił się i złamał rękę.

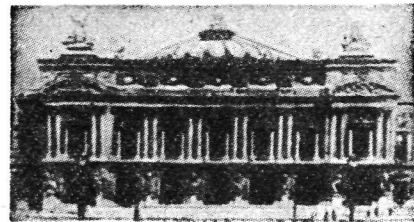
PRZESTROGA

Na drzwiach Urzędu Stanu Cywilnego w jednym z miast ósmośląskich w czasie przerwy obiadowej umieszczono następującą wypowiedź: „Przerwa obiadowa — każdy ma jeszcze do godziny 15 szanse ostatecznego przemyslenia swej decyzji”.

ZAMIĄST SKARBU ZNALAZŁ... GUZIK

Przez długi czas Zygmunt N., właściciel gospodarstwa położonego w pewnej wsi na terenie województwa łódzkiego nie mógł dojść kto niszczy mu zasiewy kopiąc na polu głębokie doły i rowy. W żadnym razie nie podejrzewał o to nobilitację prezentującego się inż. Jana K. z Krakowa, który przyjechał na urlop. Niemate więc było jego dziwienie, gdy urzędziwszy wreszcie zasadkę na szkodnika, miał grubego zwierza, pojął właśnie owego wczasowicza. Wytoczył mu sprawę z powództwa cywilnego. Sąd uznając roszczenia rolnika za zasadne od inż. Jana K. odszkodowanie w wysokości 5 tys. zł. W czasie procesu pozwany ujawnił, że na polu Zygmunta N. szukał skarbu z czasów napoleońskich. Inż. Jan K. jest zamierzonym kolekcjonerem militariów. Swego czasu nabył okazjnie starą lornetę artyleryjską. Pomiedzy jej soczewkami znalazł ukryty skrawek papieru, na którym zawarta była drobny pismem informacja, że na polu pod gruszą we wsi N. zakopano skarb wielkiej wartości. Kolekcjoner udał się na miejsce i mimo, że gruszy już nie znalazł, podjął poszukiwania. Udało mu się znaleźć jedynie guzik od mundurku grenadiera napoleońskiego — dalsze poszukiwania udaremnił... właściciel pola. Wiadomość o rzekomym skarbie dotarła lotem błyskawicy z sali sądowej do mieszkanców wsi N. Usilnie namawiają oni Zygmunta N. aby kontynuował poszukiwania. Rolnik zamierza się zająć tym... zaraz po żniwach.

Wanda KRASOWSKA



HOTEL OPERA- LAFAYETTE

CATEGORIE **A

RESTAURANT

Dyrekcja: Zenon LUBINSKI

80, rue Lafayette-PARIS

Métro: CADET lub POISSONNIERE

Téléfon: 770-43-43 824-41-50

(Face Square MONTHOLON)

Mówi się po francusku oraz po polsku, angielsku, niemiecku, hiszpańsku, rosyjsku i włosku

FRANCUZ, KTÓRY ZA POLSKI ŚLĄSK ZGINĄŁ W OŚWIĘCIMIU

Wojska francuskie, które przebywały na Śląsku wraz z wojskami włoskimi i angielskimi w okresie plebiscytu po pierwszej wojnie światowej, składały się z trzech pułków piechoty, pułku artylerii i formacji czołgów. W garnizonie francuskim, który stacjonował w Gliwicach, był m. in. sierżant Henri Pautex. Pochodził on z Machilly (Haute-Savoie), gdzie urodził się 11 listopada 1899 r. Jak wynika z dokumentów znajdujących się w Muzeum w Gliwicach, był on nie tylko przychylnie nastawiony do sprawy polskiej, ale i czynnie wspierał powstańców. Broń odbieraną Niemcom dostarczał powstańcom — Stanisławowi Mastalarzowi i Feliksowi Sojce. Podczas III Powstania Śląskiego — 3 maja 1921 roku sierżant armii francuskiej Henri Pautex zgłosił się ochotniczo do szeregów powstańców. Przydzielono go do baonu Feliksa Sojki, jako sierżanta 7 kompanii baonu III 2 pułku wojsk powstańczych im. Tadeusza Kościuszki. Z bronią w ręku, ramię w ramię z Polakami, ten bohaterki Francuz walczył przeciwko Niemcom o polski Śląsk.

Jak wynika z dokumentów, Henri Pautex brał udział w walkach pod Gliwicami, Sławięciami, Starym Koźlem, Januszkowicami i Wielmożowicami. Walczył aż do końca powstania, tj. do 5 lipca 1921 r.

Sierżant Henri Pautex przeżył tragedię ludu śląskiego. Po III powstaniu, w 1922 roku, pozostał w Polsce. Zamieszkał w tej części Śląska, która przyznana została Polsce, i tu założył rodzinę. Ożenił się z Polką, działaczką polskiego ruchu kulturalnego w Gliwicach — Franciszką Ktyk. Ślub zawarli 2 grudnia 1922 r. w Chorzowie. W latach 1923—1933 Henri Pautex pracował w Spółce Akcyjnej Polskich Kopalń Skarbowych na Górnym Śląsku w Chorzowie. O jego przywiązaniu do Polski i polskiego Śląska świadczy fakt, że był członkiem



Zdjęcie z 1918 r. Gdy Francuzi mieli już wracać do domów, wysłano ich na Śląsk. Sprzyjali oni Polakom i pomagali im w walce o odzyskanie polskiego Śląska. Henri Pautex pokochał Polskę i tu osiedlił się po zakończeniu plebiscytu. Zginął za polską sprawę jako powstańca śląski w obozie oświęcimskim. Na zdjęciu — z lewej

Związku Uchodźców Powstań Śląskich Grupy Gliwicko-Toszeckiej oraz Polskiego Związku Ziemi Zachodnich w Chorzowie. Zarówno p. Pautex, jak i jego żona, nadal brali żywy udział w życiu społeczno-politycznym.

Po wybuchu wojny, 15 października 1939 roku p. Henri Pautex został aresztowany wraz z innymi powstańcami śląskimi i osadzony w hitlerowskim obozie koncentracyjnym w Oświęcimiu. Tam został więźniem nr 9538. Nie przeżył oświęcimskiego piekła. Ten Francuz — powstaniec śląski — zginął 6 maja 1941 roku. Cześć Jego pamięci!

V-1, V-2 et... V-3

Presque toute la presse polonaise a parlé ces derniers temps d'une nouvelle arme secrète des hitlériens, connue des spécialistes sous le cryptonyme „V3” et qui fut rendue inoffensive grâce au courage de plusieurs résistants polonais. Voici en bref l'histoire de cette arme et de l'action qui permit de la neutraliser, telle qu'elle fut présentée par les journaux de Varsovie.

Le V-3 était une arme infernale. Les travaux visant à la réaliser avaient été entrepris encore avant que les terribles V-1 et V-2 commencent à tomber sur Londres. Le constructeur principal du V-3 était l'ingénieur Coender, directeur technique de l'une des grandes fabriques de munitions du III-ème Reich. Le V-3 devait être une batterie de dimensions monstrueuses se composant de 20

puissants canons pointés sur l'Angleterre. Chacun de ces canons automatiques était construit de façon à faire feu toutes les 6 secondes, donc de lancer 600 projectiles à l'heure! Chacun de ces canons était long de 127 mètres et d'un calibre de 150 mm. Le poids d'un obus était de 200 kilos, il mesurait environ 3 mètres de long. Ce super-canon devait être construit près de Calais, non loin de la localité Mimoyecques, donc à une distance de 150 kilomètres de Londres.

La première étape prévoyait la construction d'une batterie de 25 canons pointés sur Londres. Plus de 5000 ingénieurs, techniciens et ouvriers allemands se mirent au travail. On creusa de profonds tunnels dans le calcaire qui furent recouverts d'une plaque de béton armé de 6 mètres d'épaisseur. L'ensemble des galeries s'enfonçait à dix étages sous terre. En plus des canons, il y avait là une véritable usine et une centrale électrique.

Les premières informations sur la construction de tels engins — et ceci sous forme de dessins techniques — furent fournies par les Polonais. A Londres, ce fut une vé-

ritable explosion. D'après ces informations, de telles batteries devaient être construites dans d'autres régions du littoral français et belge. Les Polonais qui fournirent ces informations étaient enrôlés de force dans l'organisation Todt et travaillaient à la réalisation du projet V-3. Après avoir pris des croquis, ils réussirent à s'enfuir et passer en Espagne et au Portugal. Ils se mirent en contact avec les services de renseignements polonais qui fit passer les informations obtenues en Angleterre.

Dès les premiers jours du débarquement allié, un groupe de saboteurs polonais coupa seize fois le câble le long de la R. N. 16 (entre Doullens et St-Pol) qui fournissait du courant à l'usine de la mort de Mimoyecques. Les canons V-3 ne purent tirer aucun projectile. Il ne reste plus qu'aux historiens de la dernière guerre d'approfondir les secrets de cette arme qui heureusement, grâce à l'héroïsme d'une poignée de soldats de l'ombre polonais, ne fait aujourd'hui partie que de la légende. Peut-être que parmi nos lecteurs se trouvera quelqu'un ayant son mot à dire au sujet du V-3.



HOMMAGE AU PAPE DE LA PAIX

Jean XXIII, le pape de la paix, a depuis quelques semaines sa statue en Pologne. C'est un hommage qui devait être rendu à ce père de l'Eglise, à cet homme de bonne volonté, dont l'activité et les paroles ont permis une évolution sensible de l'Eglise catholique et ont engendré un dialogue fructueux entre hommes d'opinions différentes mais tous attachés à la paix du monde et au bonheur de l'humanité. La statue de Jean XXIII a été inaugurée à Wrocław, près de l'église Saint-Martin, dans un quartier de la ville où il y a près de dix siècles était située une place forte des princes Piast de Silésie. Cet endroit est en quelque sorte symbolique car il rappelle les paroles du pape Jean qui, en parlant des territoires occidentaux de la Pologne actuelle, déclara qu'ils étaient revenus à la mère — patrie après des siècles d'une occupation étrangère.

Nouvelles éclair

▲ L'ensemble de chant et de danse „Śląsk” vient de fêter le quinzième anniversaire de sa création. Au cours de ces quinze années, l'ensemble visita 28 pays de 4 continents et donna 1600 concerts applaudis par environ onze millions de spectateurs.

▲ Le Musée de l'Homme de Varsovie vient de recevoir un cadeau d'une princesse des îles Samoa qui s'intéresse à la Pologne. Ce cadeau intéressera tant les visiteurs que les chercheurs car il s'agit de matrices servant à imprimer des tissus exotiques. Ces matrices en bois datent du XVIII et XIX-ème siècles.

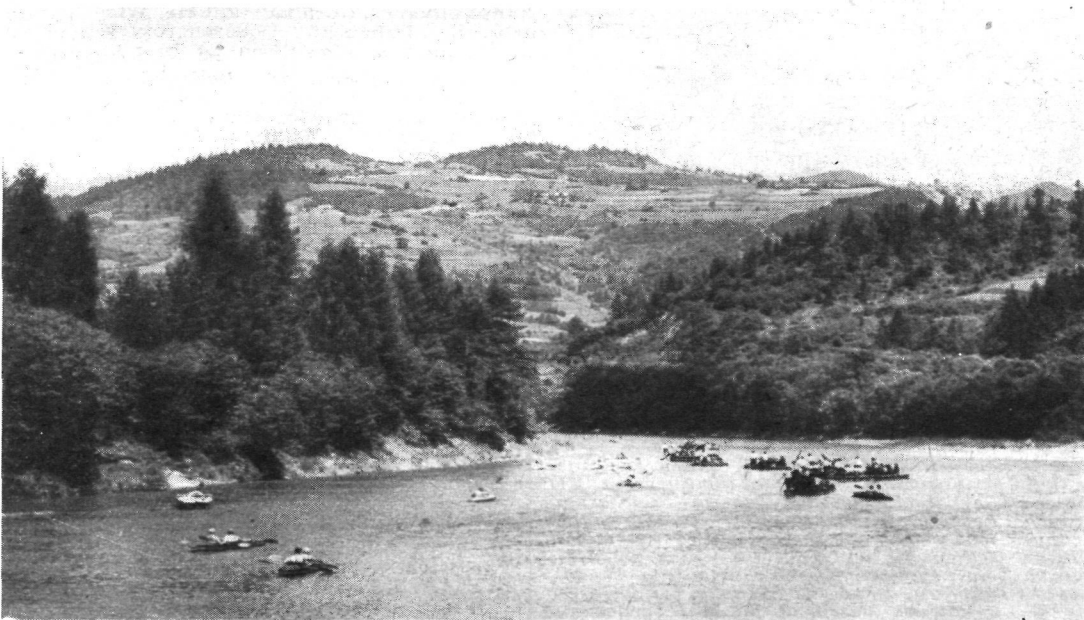
▲ M. Renard Czajkowski, chef d'orchestre de la Philharmonie de Szczecin, a obtenu à Bruxelles la deuxième place au concours de direction orchestre, organisé à l'occasion des Rencontres Internationales des Jeunes Musiciens.

▲ La municipalité de Varsovie a décidé d'entreprendre la construction d'un métro dans la capitale polonaise. Les premiers travaux sont prévus pour 1972 au plus tard, ils seront terminés vers 1975—1980.

▲ Le Directeur général de la Croix Rouge Internationale, M. Roger Galopin, vient d'effectuer une visite en Pologne. Au cours de celle-ci il a procédé à un échange de vues avec la direction de la Croix Rouge Polonaise.

▲ Le mois de juin a été le plus chaud en Pologne, par rapport au reste des pays européens. Pendant une semaine, au moment où à Paris il faisait 20 degrés, à Varsovie on notait 50 degrés.

LE COIN DES VACANCES



Pour ceux qui ont l'intention de se rendre en Pologne cet été ainsi qu'en automne (le „babie lato” polonais a toujours beaucoup de fervents) nous présentons deux photos d'information. Sur l'une d'elles nous vous montrons l'immeuble moderne de l'hôtel „Cracovia” à... Cracovie, naturellement. Cet hôtel est un des plus confortables de Pologne. Il peut être pris pour une base d'excursions à travers le sud du pays. De là il n'y a qu'un pas (surtout en voiture) pour atteindre les rives escarpées du Dunajec. En compagnie de touristes du monde entier et de montagnards (górale) authentiques, vous pourrez faire un magnifique voyage sur des radeaux et des barques. Pendant quelques heures et sur plusieurs kilomètres vous aurez la possibilité d'admirer des sites naturels dont la beauté restera gravée dans votre mémoire. N'oubliez pas votre caméra ou votre appareil photo...



LES VIEUX DE LA VIEILLE

L'Automobile-Club de Pologne a organisé à Varsovie un rallye automobile auquel pouvait participer toutes les voitures de Pologne datant d'avant 1939. La plus vieille fut une Ford de 1909. Les véhicules les plus nombreux furent ceux produits au cours des années 1920—1930. Sur notre photo nous voyons une BMW-DIXI, datant de 1927.





JAN KOWALCZYK POKONAŁ CZOŁOWYCH JEŹDZCÓW ŚWIATA!

Czołowy polski jeździec, 26-letni sierżant Wojska Polskiego Jan KOWALCZYK odniósł wspaniały triumf na słynnym hipodromie w Akwizgranie. W tym roku zjawili się tu najlepsi jeźdźcy z całego świata, pragnąc wypróbować w ciężkiej walce swoje szanse przed startem olimpijskim. Olimpiada odbywa się w dalekim Meksyku, koszt wysyłki koni jest bardzo wysoki, każdy walczył więc zacięcie o prawo startu w Igrzyskach i starał się w sposób nie budzący wątpliwości pokonać swych rywali. Tym większego znaczenia nabierają efektywne zwycięstwa Polaka.

W pierwszym konkursie otwarcia na starcie stanęło 70 koni. Tylko pięć zameldowało się na celowniku bez punktów karnych, wśród nich polski klacz „Drobnica” pod Kowalczykiem. Uzyskała najlepszy czas i wygrała konkurs. Kowalczyk wyprzedził o dwie sekundy świetnego jeźdźcę włoskiego Castellini i mistrza olimpijskiego i dwukrotnego mistrza świata Włocha Raimonda d'Inzeo. Czwarte miejsce zajęła amazonka francuska Janou Lefebvre, a piąte złoty medalista Pucharu Narodów Niemiec Schoeckemoehle. W drugim dniu zawodów w konkursie przeznaczonym dla mistrzów

świata, olimpiad i aktualnych mistrzów krajów (startowało 37 jeźdźców) do finału zakwalifikowało się 5 zawodników. Pierwszy wystartował Jan Kowalczyk. Wśród burzy oklasków publiczności przebył szybko i bezbłędnie siedem przeszkód. Tylko jeździec radziecki Matwiejew miał czysty przebieg, ale czas aż o 13 sekund gorszy od Polaka! Lefebvre miała 4 punkty karne, a mistrz świata Brazylijczyk Pessoa — 12 punktów karnych.

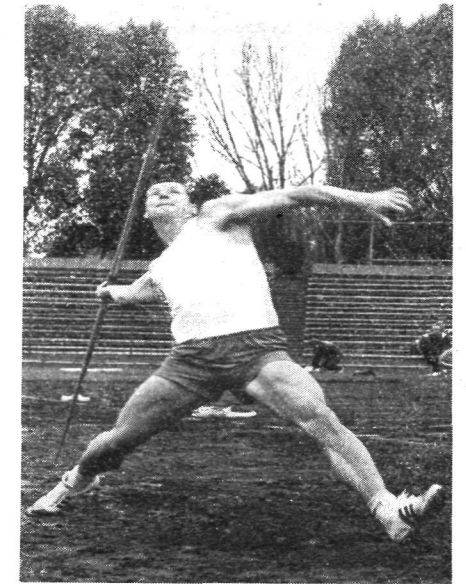
Trzeci dzień zawodów przyniósł nowy sukces Kowalczykowi. Polak pokonał po raz trzeci czołowych jeźdźców świata dosiadając tym razem „Roncewala”. Ten nerwowy i chimeryczny koń dzięki niewątpliwemu talentowi jeźdźcy okazał się najlepszy w tym konkursie.

Uprzednie zwycięstwa Kowalczyka w Nicei i podczas innych startów, m. in. na międzynarodowych zawodach w Olsztynie, niektórzy uważali za dość szczęśliwe. Po znakomitym starcie w Akwizgranie nie ma już wątpliwości, że Polak Jan Kowalczyk jest jednym z czołowych kandydatów do medalu olimpijskiego w Meksyku. Słynny niegdyś niemiecki jeździec, obecnie trener kadry olimpijskiej Niemieckiej Republiki Federalnej Fritz Thiedemann

oświadczył po drugim starcie Kowalczyka kierownikowi polskiej ekipy w Akwizgranie: „Dużo w życiu widziałem, ale takiej rozgrywki nie widziałem i jestem przekonany, że nigdy nie zobaczę”.

Sportowa prasa w Polsce wyraża nadzieję, że Polski Komitet Olimpijski podejmie śmiało, choć związaną ze znacznymi kosztami decyzję wysłania Jana Kowalczyka, jako jedynego reprezentanta polskiego jeździectwa na Olimpiadę do Meksyku wraz z jego świetnym koniem „Drobnica”.

NOWY REKORD POLSKI W RZUCIE OSZCZEPEM



Wśród zawodników, którzy osiągnęli znakomite wyniki w ostatnich tygodniach na wielu mityngach lekkoatletycznych, znalazł się Polak Władysław Nikiciuk. W fińskiej miejscowości Sariiariervi ustanowił w rzucie oszczepem nowy rekord Polski 86,19 metra. Pierwsze miejsce w konkursie rzutu oszczepem zajął zawodnik ZSRR Janis Łucis. Pobił on rekord świata wspaniałym wynikiem 91,98 m. Trzeci był Polak Janusz Sidło (81,50 m).

Znany trener obu polskich oszczepników Zygmunt Szelest uważa, że Nikiciuka stać na jeszcze lepszy wynik. Bardzo solidnie trenował od wielu miesięcy i będzie mocnym punktem polskiej ekipy lekkoatletycznej udającej się na Olimpiadę do Meksyku.

Notatnik sportowca

PIŁKA NOŻNA

NOEUX-les-MINES. Kto najlepiej strzelał? Zarząd Klubu Union Sportive Noeuxoise ogłosił ostatnio listę najlepszych strzelców za ubiegły sezon. Bramki zdobyli — Spychała 8, Owczarek 7, Portka 4 i Pańczak 3.

LEKKA ATLETYKA

MONTCEAU-les-MINES. Do reprezentacji zagłębia Blazny w kryterium regionalnym UFOLEP rozgrywanym w Macon zostali zaliczeni m. in. w kat. mężczyzn: Bąkowski, Kruszyński, Michalak, Kulski, Niemiec, E. Rapacz, w kat. kobiet: Christiane Wojciechowska, Gabriela Dąbrowska, Michèle Turostowska.

BETHUNE. W mistrzostwach szkolnych College St. Vaast Komorowski był 2 w rzucie dyskiem przed Gałlińskim i Jaroszem. W biegu na 80 m Bobowski był 2. Bieg na 1000 m wygrał Jędrzejczak przed Jaroszem.

XIV Memoriał Janusza Kusocińskiego

Tegoroczne zmagania lekkoatletów na zawodach o Memoriał zamordowanego przez hitlerowców wybitnego polskiego biegacza — rekordzisty świata i pierwszego polskiego mistrza olimpijskiego (1932) — Janusza KUSOCIŃSKIEGO, przyniosły wiele dobrych wyników. Lekkoatletom z 15 krajów, przybyłym na tę przedolimpijską próbę do Warszawy, wichura i deszcz utrudniły walkę o nowe rekordy. Mimo to osiągnięto wiele dobrych rezultatów.

Czołowa polska sprinterka Irena Kirszenstein-Szewińska przebiegła 100 m w rekordowym czasie 11,0 (przy minimalnie przekroczonej granicy wiatru). W biegu na 400 m zwyciężył Jan Balachowski w doskonałym czasie 46,1. Andrzej Stalmach odniósł zwycięstwo w skoku w dal wynikiem 7,90. Koronna konkurencja Memoriału — bieg na 3000 m zakończył się sukcesem Polaka — Henryka Szordykowskiego. Rewelacyjne zwycięstwo w skoku w dal odniosła reprezentantka Norwegii Berit Berthelsen rezultatem 6,68 m (ale z pomocą wiatru). Znany miotacz polski Władysław Komar pokonał groźnych rywali Guszcina (ZSRR) i Varju (Węgry), wygrywając pchnięcie kulą wynikiem 19,03 m.

(Szczegółowe informacje w następnym numerze „Tygodnika Polskiego”).

ZMIANA WARTY NA MISTRZOWSKIM TRONIE PIŁKARSKIM

Zasłużony i znany klub sportowy „Ruch” z Chorzowa święci swój wielki sukces. Drużyna piłki nożnej „Ruchu” zdobyła tytuł mistrza Polski w sezonie 1967/68, wyprzedzając warszawską „Legię” i wielokrotnego mistrza Polski — drużynę „Górnika” Zabrze.

Zespół „Ruchu” z Chorzowa zdobył ten zaszczytny tytuł po raz dziesiąty w historii klubu, a piąty raz po woj-

nie (ostatnio w roku 1960). W końcowym meczu ekstraklasy piłkarskiej „Ruch” pokonał bez trudu „Górnika” Zabrze — 3:1. Liczni kibice drużyny chorzowskiej wiatowali bez końca po zwycięskim meczu i nosili po mieście transparenty i biało-niebieskie klubowe sztandary „Ruchu”.

Dobiegły również końca rozgrywki o piłkarski Puchar Polski prowadzone niezależnie od podziału klubów na grupy ligowe.

Rozgrywki te dostępne są dla wszystkich drużyn piłki nożnej w Kraju. W wyniku wielomiesięcznych eliminacji do finału doszły dwie najlepsze drużyny. Los tak zrzucił, że drużynami były zespoły piłkarskie... „Ruchu” z Chorzowa i „Górnika” z Zabrza. Mecz finałowy odbył się w trzy dni po meczu ligowym. „Górnika” Zabrze wziął jednak w tym meczu srogi rewanż za porażkę w rozgrywkach ligowych i pokonał drużynę „Ruchu” aż 3:0.

Drużyna „Ruchu” Chorzów reprezentować będzie barwy Polski w kolejnym turnieju mistrzów piłkarskich naszego kontynentu o Puchar Europy.



Królem strzelców I ligi piłkarskiej został doskonale napastnik, utalentowany piłkarz „Górnika” Zabrze Włodzimierz Lubański. Podczas rozgrywek ligowych strzelił on 24 bramki.

Drugim miejscem w tabeli najlepszych strzelców podzielili się Faber z „Ruchu” Chorzów, Jarosik — „Zagłębie” Sosnowiec i Wilim.

O wszystkim po trochu

● Podczas mistrzostw szermierczych Polski tytuły mistrzów zdobyli: w szabli — Jerzy Pawłowski, we florecie — Ryszard Parulski, w szpadzie — Bohdan Andrzejewski.

● Na mistrzostwach Europy w strzelaniu trapowym w Brukseli Jan Smelczyński zajął 8 miejsce. Mistrzem został Francuz Carregea. Drużynowo pierwsze miejsce zajęła Francja przed ZSRR, Włochami i Belgią.

● Mistrz olimpijski, znany bokser polski Jerzy Kulej uległ groźnemu wypadkowi samochodowemu, ale nie odniósł poważniejszych obrażeń (rozdarcie górnej wargi i podbródka).

● Podczas turnieju koszykarek w Caserice (Włochy) Polki zajęły pierwsze miejsce po nieoczekiwanym zwycięstwie nad wicemistrziami Europy — Czechosłowaczkami.

Jean-Claude Penaud lądował na kartoflisku



Szybownicy przeżywają często najdziwniejsze przygody. Skazane na kaprysy prądów powietrznych szybowce w trudnych warunkach termicznych tracą nagle wysokość. W takich wypadkach trzeba natychmiast lądować i nie zawsze w najlepiej nadających się do tego miejscach. Takie przymusowe lądowania mogą skończyć się poważną kraką i rozbięciem szybowca.

O szczęściu może więc mówić młody pilot szybowcowy, mistrz Francji

Jean-Claude Penaud, który podczas rozgrywania jednej z konkurencji XI Szybowcowych Mistrzostw Świata w Lesznie Wielkopolskim musiał lądować... pośrodku kartofliska w miejscowości Czeluścin. Jak widać na zdjęciu, sympatyczny Francuz nie stracił humoru, a nawet mimo trudności językowych nawiązał bliski i serdeczny kontakt z gromadą miejscowych dzieci, dla których nieoczekiwane pojawienie się szybowca na polu stało się prawdziwą sensacją.

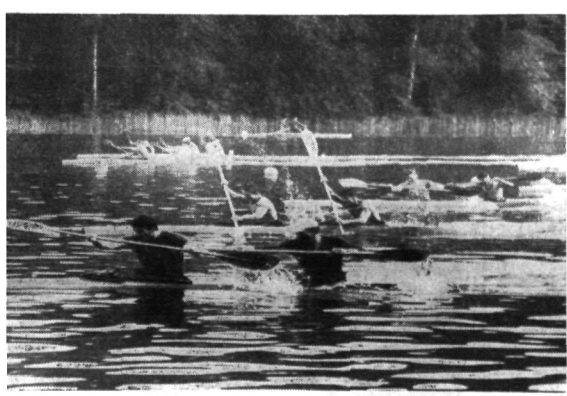
Przedolimpijska próba kajakarzy z 15 krajów

Polski sport kajakowy obchodzi w tym roku swoje 40-lecie. Jubileusz uświetniły liczne imprezy, spływy, wyścigi i regaty.

Na torze w Łegnowie pod Bydgoszczą rozegrane zostały z okazji jubileuszu wielkie regaty o Puchar Polskiego Związku Kajakowego z udziałem zawodników z 14 krajów. Wiele federacji wysłało do Polski swoje najlepsze ekipy, m. in. Francja, Rumunia, Norwegia, Dania, Holandia, a także Meksyk. Kajakarze uznali regaty za najpoważniejszą próbę przed startem olimpijskim.

W regatach zwycięstwo drużynowe odniosła ekipa Rumunii przed Niemiecką Republiką Demokratyczną, Polską, Danią, Holandią i Norwegią. Najlepiej spisała się polska osada w czórkach, która na dystansach 500 i 1000 metrów wywalczyła srebrne medale, ustępując tylko świetnym Rumunom. Również czwórka kobiet odnio-

sła jedyne dla polskich barw zwycięstwo. (Szkoda, że tej konkurencji nie ma w programie olimpijskim).



WYMIENIAMY KORESPONDENCJE

P. L. STUPKA — Beringen Cité — Avenue de Stadion, (Belgique) — zbiera znaczki pocztowe oraz karty kolorowe, chętnie nawiązałby korespondencję z Rodakami z Kraju.

MAREK KOSCIŁECKI — Poznań, ul. Międzychódzka 4-c m 23 — ma 18 lat i chciałby za pośrednictwem Tygodnika Polskiego nawiązać korespondencję z młodzieżą polonijną z Francji lub Belgii.

MARIA ZBOCH — Miłochów 5, poczta Pszenno, powiat Swidnica, woj. wrocławskie — chciałaby korespondować z młodzieżą z Francji oraz wymieniać płyty, widokówki i zdjęcia aktorów.

IRENA SMIECHOWSKA — Miłanów, ul. Warszawska 14, powiat Pasiek, woj. olsztyński — pragnie nawiązać korespondencję w celu wymiany płyt pocztówkowych, znaczków pocztowych o tematyce sportowej i zdjęć piosenkarzy. Poza tym interesuje się sportem, muzyką lekką, polityką i fizyką jądrową.

URSZULA SZUMILAS — Tarnów, ul. Fredry 1/93 — interesuje się muzyką, sportem i piosenką. Ma ukończone Technikum Ekonomiczne i skończyła 20 lat. Chętnie korespondowałaby z koleżankami i kolegami z Francji lub Belgii. Może także wymieniać znaczki pocztowe i widokówki.

JERZY TALER — Nisko, ul. 22 Lipca, woj. rzeszowskie — Ma 18 lat i kończy szkołę średnią, chciałby korespondować z młodymi ludźmi z Francji w celu wymiany płyt gramofonowych z nagraniami zespołów big-beatowych. Zbiera także znaczki pocztowe. Oczekuje na listy.

TERESA FORYSIUK — Lidzbark Warmiński, ul. Armii Czerwonej 35 — jest uczennicą i ma 18 lat. Kolekcjonuje widokówki, znaczki pocztowe i płyty gramofonowe. Ponadto interesuje się teatrem i filmem. Oczekuje na listy od młodzieży francuskiej.

MAREK PIECHOTA — Wrocław (9), ul. A. Potiebnia 33 m 3 — pragnie korespondować z młodzieżą polonijną. Interesuje się filatelistyką i muzyką, zbiera także płyty gramofonowe.

JOLANTA GIERLIKA — Jelenia Góra, ul. Fredry 8 m 3 — ma 16 lat, interesuje się sztuką, filmem i piosenką. Kolekcjonuje widokówki, fotosy aktorów i piosenkarzy. Poszukuje korespondentów wśród młodzieży polonijnej. Odpisze na każdy list.

TERESA MASŁANKA — Kraków 18, ul. Sądowska 353 — 13-letnia uczennica 6 klasy szkoły podstawowej, pragnie korespondować w języku polskim z koleżankami i kolegami z Francji. Zbiera znaczki pocztowe, widokówki i fotosy aktorów.

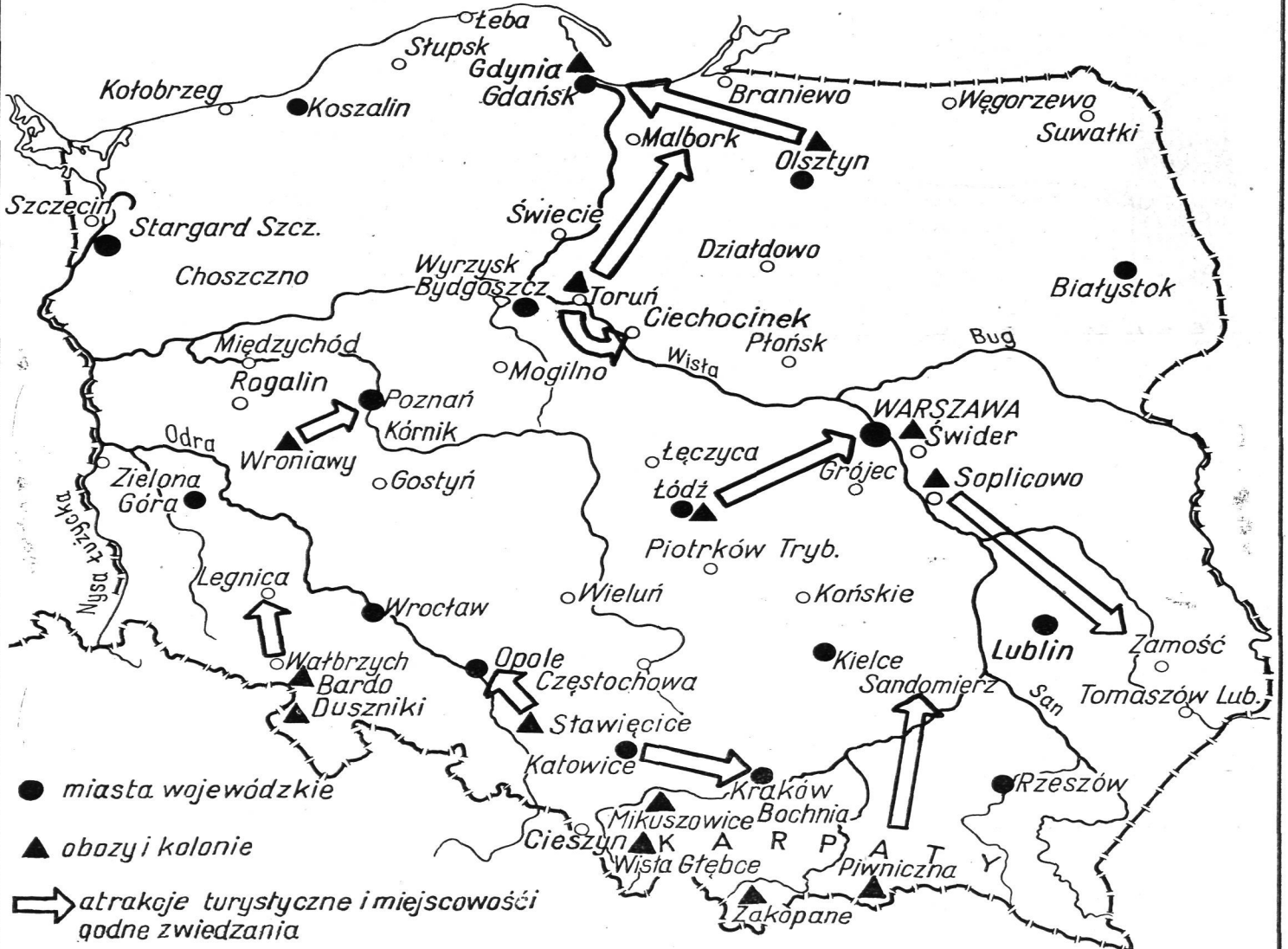
WIESŁAW SZWARC — Brodnica, ul. Karbowska 58, woj. bydgoskie — ma 17 lat. Interesuje go film, muzyka big-beatowa, czyta dużo książek i chciałby korespondować z młodzieżą z Francji lub Belgii w języku francuskim.

IRENA PALUCZEK — Osowo, poczta Lipka, powiat Złotów, woj. koszaliński — chciałaby korespondować z Rodakami z Francji w celu wymiany widokówek; zbiera płyty i fotosy aktorów filmowych.

ANDRZEJ NOWICKI — Lublin, ul. Obrońców Pokoju 13 m 5 — student wydziału geografii Studium Nauczycielskiego, ma 18 lat i chciałby korespondować z rówieśnikami. Jego hobby to muzyka młodzieżowa, jazz nowoczesny, literatura obca. Zna języki francuski, rosyjski i polski. Odpowie na każdy list.

MACIEJ HARTEL — Warszawa, ul. Narbutta 26 m 6a — Ma 16 i chodzi do Liceum Ogólnokształcącego. Uczy się języka francuskiego i dla lepszego przyswojenia tego języka chciałby korespondować z Francuzami. Interesuje się fizyką, malarstwem i muzyką. Zbiera także prospekty samochodowe i znaczki pocztowe.

TU WYPOCZYWAJĄ!



- miasta wojewódzkie
- ▲ obozy i kolonie
- ⇒ atrakcje turystyczne i miejscowości godne zwiedzania

Już wyjechali. Przez ostatnich kilka tygodni o niczym innym się nie mówiło w domach, z których dzieci wybierały się na kolonie do Kraju, jak o wyjeździe. A jak tam będzie? Czy nam się spodoba? Czy będzie blisko las, rzeka? Czy poznamy inne miasta i atrakcje turystyczne?

Na wiele z tych pytań odpowiedzieliśmy w „Tygodniku Polskim” nr 26 z 23 czerwca, opisując miejscowości, w których przebywają już nasze dzieci. Na załączonej mapce czarnymi trójkącikami oznaczone są te miejscowości, a czarne kółeczka znajdują się przy pobliskich miastach wojewódzkich.

Pierwsze grupy młodzieży z Francji przyleciały do Wrocławia i Poznania. Z Wrocławia dalsza droga wiodła do pięknego położonej nad przełomem Nysy Kłodzkiej w Górach Bardzkich znanej wczasowej miejscowości Bardo Śląskie i do leżących wśród lasów Stawiećce.

Dzieci, które przyleciały samolotami do Poznania, pojechały nad morze do Gdańska i Gdyni oraz do Łodzi.

Z ośrodków kolonijnych, jak widać na załączonej mapce, można robić wycieczki do różnych miejscowości godnych zwiedzania. I tak z Bardo Śląskiego można pojechać do starego, polskiego miasta, znanego z walk z Tatarami w XII w. — Legnicy, do miejsca historycznej bitwy — Głogowa. Ze Ślą-

więcie — do stolicy przemysłowego Śląska — Katowic, do miasta-muzeum — Krakowa, słynnej kopalni soli w Wieliczce. Z Gdyni i Gdańska do Sopotu, gdzie jest najdłuższe w Europie molo, do ogromnego zamku krzyżackiego w Malborku.

Ci, którzy odpoczywać będą we Wroniawach (Poznańskie), zapewne zrobią wycieczki do Poznania, Rogalina i Kórnik. A może do Gniezna, Kruszwicy lub Biskupina. Z podwarszawskich miejscowości: Swidra i Soplicowa dzieci zwiedzać będą stolicę i Żelazową Wolę.

Inni, którzy są na koloniach w Zakopanem, Piwnicznej, w Wiśle, Mikuszowicach i w Dusznikach, na pewno podziwiać będą piękno gór, a wycieczki do pobliskich lasów na jagody i na grzyby na pewno długo będą wspominać. Dzieci z Wisły zobaczą Cieszyn, Kubalonkę, Istebną oraz nowy Jaszowiec, chlubę Górnego Śląska z ostatnich lat, i muzeum Morcinka w Skoczowie. A te z Dusznik — twierdzę i zabytki Kłodzka oraz Gibraltar Śląski XVIII w. — Srebrną Górę.

O pobycie naszych dzieci na koloniach będziemy jeszcze wiele pisać. Teraz informujemy rodziców, że już przyjechały i czują się bardzo dobrze.

Zyczymy im dobrej pogody i radosnych dni na wakacjach w Kraju.

Les chanteurs chez nous

LINE ET WILLY

Avec leurs véritables prénoms Line et Willy se sont fait un nom dans la chanson.

Avec une chanson intitulée: „Pourquoi pas nous?” lauréate de la Rose d'Or d'Antibes en 1966, le nom de Line et Willy est devenu synonyme d'un succès qui grandit à chacune de leur apparition, depuis la première à l'Olympia dans le programme d'Alain Barrière en Janvier 1967, jusqu'à leur présence dans la tournée

de Nana Mouskouri de mars à septembre 1968.

C'est en gagnant le concours du journal „Nord-Eclair” qu'ils ont pu venir à Paris auditionner devant Lucien Morisse, signer avec lui leur premier contrat et enregistrer leur premier disque en hommage au groupe qu'ils admirent le plus: Peter, Paul Mory.

Et c'est parce qu'ils veulent rester dans la vie un couple idéal, que Line et Willy se connaissent et s'aiment depuis leur enfance et comme ils voulaient que rien ne puisse les séparer, ils ont choisi le seul métier qui pouvait prolonger d'harmonie de leur duo.

A CHACUN SA CHANSON

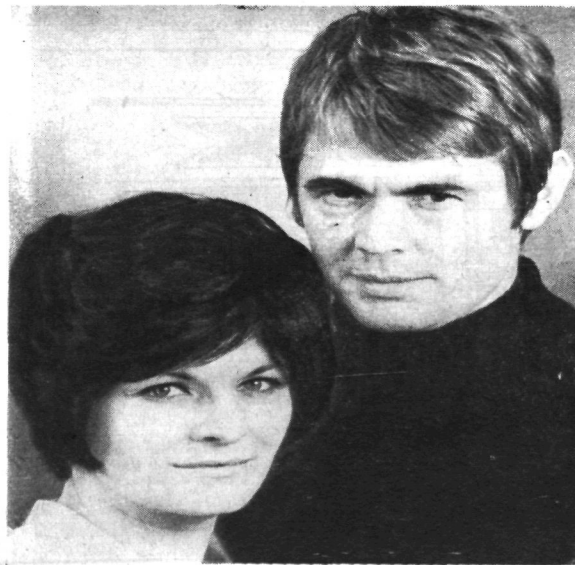
Paroles: de Roland Valade
Musique: de Jean-Claude Olivier

A chacun sa Chanson,
Nous, on veut chanter l'amour
Tous les refrains qui sont!
Notre histoire de tous les jours

Que ça pleure ou que ça rit
Importe peu
Ce qui compte à mon avis
C'est d'être deux.
Deux dans une chanson,
Deux qui jouent avec l'amour
Où l'un part sans raison
Et l'autre attend le retour.

A chacun sa Chanson,
Nous, on veut chanter l'amour
Des refrains sans façons
Pleins de sentiments autour.
On est comme les amoureux
De nos refrains
Que l'on pleure ou rit comme eux

Ça ne fait rien.
L'important, c'est d'aimer
Tout donner mais en retour
Vous, vous reconnaîtrez au coeur
d'un refrain d'amour.



TOMASZ SKORUPKA

**KTO
PRZY OBRZE
TEMU
DOBRZE**



*Skorupka urodził się
1862 r. w Siemnowie z
siostra Skorupki z siemno
i Barbary z domu Jelaś
prow. Twierdzyński. Nie sta
skła jestem. Br. mój Gwie*

Wyjaśnienie dla Czytelników, którzy nie czytali poprzednich odcinków.

Zwyczaj i obrzędy weselne na polskiej wsi stały się źródłem dla wielu wspaniałych dzieł sztuki w zakresie literatury, muzyki, malarstwa i rzeźby. Każdy region, każda ziemia, niemal każdy powiat ma w Polsce w tych zwyczajach pewne odrębności i swoiste cechy, aczkolwiek w swym zasadniczym nurcie łączą wszystkie jedna artystyczna wspólnota. Wierny opis zabawy weselnej na poznańskiej wsi w powiecie gostyńskim przyniósł m. in. w swych wspomnieniach wielkopolski chłop-pamiętnikarz Tomasz Skorupka (1862—1935). Wspomnienia te zatytułowane w wydaniu książkowym „Kto przy Obrze temu dobrze”, ukazały się dopiero niedawno na półkach księgarskich, dzięki Wydawnictwu Poznańskiemu.

Książka Skorupki zdobyła wielkie uznanie polskiego czytelnika zarówno w Kraju, jak i na emigracji, uzyskała znakomite recenzje wybitnych znawców przedmiotu i uznana została za prawdziwe dzieło ludowej literatury pamiętnikarskiej. Autor wniósł w nie obserwacje dokonane w ciągu swego długiego i pracowitego życia, przekazując miłośnikom ludowej literatury, jak i badaczom historii i kultury polskiej wsi dziesiątki cennych szczegółów, które tym samym uchronił od zapomnienia.

Skorupka był człowiekiem dużych zdolności, choć prosty chłop mający jedynie kilka klas szkoły wiejskiej i to w latach pruskiego zaboru, interesował się wielu sprawami, do każdego zjawiska społecznego, politycznego, gospodarczego czy kulturalnego umiał przywiązać właściwą miarę, a pod koniec życia nie omieszkął o nim napisać w swych wspomnieniach.

Miał Skorupka kilkoro dzieci. Dbał bardzo o ich wychowanie i przyszłość. Jednego z synów, Stanisława, udało mu się skierować na studia. I choć bardzo mu w nich przeszkodziła pierwsza wojna światowa, wyrósł na wybitnego uczonego — językoznawcę i dziś jest profesorem Uniwersytetu we Wrocławiu.

tam sobie dobre trudniki: likier, koniak, wino. Kto się tam wkręcił, jak się nie spodziewały, to dostał tego dobrego wypicia.

Wychodzi jedna gospodyni z tej komory, bo na tę izbę tak mówili, ale ta najbardziej wymowna, co się każdemu umiała zręcznie odciąć. Każę grać graczom, że wychodzi z panną młodą, chustką nakrytą, żeby jej nikt nie poznał i woła:

**Panie młody,
Proszę do twej jagody.**

A pan młody siedzi za stołem między gospodarzami ukryty, żeby go nie poznały. Bo nigdy ta gospodyni nie wyprowadziła panny młodej pierwszy raz, jeno trzeci raz. Więc który gospodarz pozna, że to jego kobieta, wyjdzie zza stołu i bierzą ją, że to jego kobieta. Szarpie gospodynię i tę z zasłoną na twarzy, ona mu jej nie da, aż uciekną do komory.

Wychodzi drugi raz z inną ta sama gospodyni i każe znów grać graczom, a woła pana młodego i śpiewa, żeby jeno wychodził do swej jagody. Znów idzie ten gospodarz, co jest ta jego kobieta, żeby mu ją dała, i szarpie je obie, że aż strach.

Dopiero za trzecim razem wyprowadza tę istną pannę młodą. Młody pan wychodzi zza ławy, idzie do tej swojej, zdejmując z niej chustę, którą była zakryta.

Panna młoda nie jest już obleczona po paniensku, jeno jak mężatka. Na głowie kopka z koronkami, układanymi naokoło, z głową obwiązaną jedwabnicą. Niektóre jeszcze z warkoczami obciętymi, ale nie każda.

Tak w naszych stronach wyprowadzano pannę młodą na czepiec.

W okolicy Krobi w innym stroju wyprowadzali pannę młodą, nie w kopce, ale w kopie. Tak się mówiło, bo miała takie wielkie nausznice ze wstęgi, że licho twarzy było widać. W tyle jeszcze był przyszyty okapek, jakby gorset. Na tej kopie chusta jedwabna zawiązana, z przodku zrobione wielkie pętle. I każda musiała mieć kabaty, jak stare kobiety. U nas to jeno gdzieś nie gdzieś było widać taki kabaty.

Na takim weselu byłem, teraz jest 49 lat, w Małej Łęce, gdy się żenił Wojciech Skorupka, kościelny i wielki gospodarz z Siemnowa.

Jak tę pannę młodą wyprowadziły gospodynie w kabacie, w kopie wielkiej na głowie, w chustce jedwabnej nad czołem, z pętlami na przodku, to gracze mówili:

— Sto piorunów! Takiej kobiety daleko szukać!

Bo była wysoka, postawna, urodziwa, wielka, największa z całego wesela. On wzrostem też pasował do niej. Był okazały, wysoki, godny z wejrzenia, razem stało jak uła.

Okolica przy Krobi chodzi tak do dziś w biskupiańskich strojach. Na nich mówią: biskupiany, bo z tej parafii biskup bierze dochód. Tam proboszczów nie ma, jeno administrator i wikariusze, co chwila zmieniani.

UROCZYSTOŚCI WESELNE

GDY NA WESELU zebrali się tędy tanecznicy i śpiewacy, mieli wszyscy, gospodarze i goście, urgiel czyli uciechę nad spodziw.

Stanął taki družba, wyglansowany, w stroju odświętnym, w bindce, ze wstążkami u klapy i ubrania, z biczem czyli trójrzemiennym harapem na sarniej nożce, z druhną, przed graczami. Wziął się pod boki, comprował (podrygiwał) jak paradny koń, stanął i zanucił:

**Uciekła mi przepióreczka w proso,
A ja za nią nieboraczek bosó.
Kazała mi pani matki spytać,
Czy pozwoli przepióreczkę schwytać.**

Radość z dobrej piosenki ogarnęła wszystkich, śmiali się i klaskali w dłonie, a on znou co innego:

**Żebyś ty, Kasiu, raz przy niedzieli,
Umyła sobie nogi do bieli —**

Zakrzyczyły go dziewczuchy, że się z nich wyśmiewa, a on ze śmiechem już co innego ma na podorędziu:

**W stawie była, nogi myła
Jakem jechał, to się skryła.
W stawie nie być, nogów nie myć,
Jak ja jadę, to się nie kryć.**

Zakrakały go druhny, rzucały się na niego, by go ukarać, a on już je chwycił w pas i porywał do tańca jedną po drugiej, urwis i śpiewała zawołany.

— Kielczak dobry! — wołali starzy i przytupywali mu, gdy izbę całą rozruszał i rwetesu narobił co niemiara:

— Oj, jasne, oj zielone! — krzyczyły i tańczyły druhny i wywijaly chustkami, trzymanymi w rękach, z nakrochmaloną kryzą koło przegubu.

Kto umiał śpiewać, ten geltował (znaczył coś) na weselu.

Dla dziewczuch, zwłaszcza wygadanych i śmiałych, były wiaty dobrą okazją, żeby się pokazać i pomścić na chłopakach. Z każdego aliganta (eleganta) potrafiły zrobić w śpiewce pokrakę i łamage.

Stanąła taka jedna przed graczami, wsparła się pod boki i zanuciła:

**Mój ojciec wielki, skaka do belki,
A ja syn jego, nie umiem tego.
Spuściłbym się kominem na dół,
Ale się bojам, zębym się zabił.
Zabiłbym się, umurzyłbym się,
Poszedłbym do panny, nie udałbym się.**

Wybuchnęły śmiechem kobiety i pokazują na swoich towarzyszy. Ci się gniewają, zatykają sobie uszy, że nie chcą słyszeć takiej obelgi, a ona furt ich prześladuje i głosi rozbawiona:

**Patrz, siedzi na piecu jakby na męce,
Wyrzeszcza ślepie na moje ręce.
Oj, rucha brodzikiem jak krowa pyskiem.
Co se narobiłam z starym dziadzikiem?**

Chłopaki nie chcą słuchać. Pchają się przed dudę i skrzypka, żeby przerwać to prześmiewanie.

Całymi godzinami trwały takie turnieje, zwłaszcza wtędy, gdy wśród weselników znaleźli się tacy, co umieli śpiewać nie tylko to, czego się nauczyli, lecz układali na zawołanie wiaty, kujawiaki i krakowiaki. A bywali tacy rycerze, pyskacze, hałamuuchy (pyskacze) i takie oblatane, pewne siebie, kute na cztery nogi wiejskie dziabaki na chłopskich weselach. Wódka i wino robiły swoje i rozwiązywały języki.

Wesele trwało dwa dni zawsze lub trzy, czasem cztery i pięć dni, bo ludzie mieli czas, a wszystko było tanie.

Na drugi dzień był czepiec. Do czepca żaden młodziak nie mógł ze swachną tańczyć, jeno z gospodyniami, a swachny z gospodarzami. Dopiero po czepcu mogli młodzi ze sobą tańczyć. Teraz to już ustało. Może każdy z kim chce tańczyć.

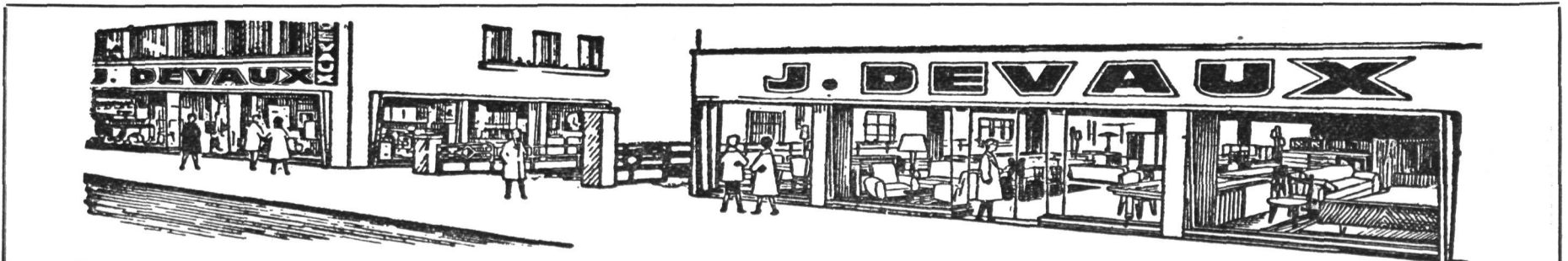
Wytlumaczą, co to jest czepiec.

Dawniej wszystkie panny nosiły warkocz. To te gospodynie weselne kazały grać graczom do tego przodku i nie o dziwi każda tańcowała z panną młodą. Ostatnia gospodyni wzięła ją z tego tańca do drugiej izby lub komory do czepienia.

A gospodarze wszyscy siedzieli za stołem i pan młody między nimi.

Gospodynie w drugiej izbie, zeli panna młoda pozwoliła sobie urznąć warkocz, to jej ustrzygły. Jak nie dała, to nie, a piły

**W następnym numerze
z cyklu
KTO PRZY OBRZE TEMU DOBRZE
Tomasza Skorupki
O ŻEBRAKACH, MATOŁKACH
I DZIWAKACH**



DWA OBSZERNE NOWOCZESNE MAGAZYNY gwarantują Wam nie spotykany dotąd wybór wszystkiego, co dotyczy komfortowego WYPOSAŻENIA MIESZKANIA I GOSPODARSTWA DOMOWEGO.

LATO! Pomyślcie o zakupie LODÓWKI.

NASZE ceny są bezkonkurencyjne, gwarancja na 5 lat. LODÓWKI mają ładny, estetyczny wygląd, znak wysokiej jakości. Zapewniamy, że z zakupu będziecie zadowoleni.

LODÓWKI: 120 litrów 495 F. 143 litry 595 F. 150 litrów 620 F. 175 litrów 675 F. 240 litrów 810 F.

ETS. JACQUES DEVAUX — 2-bis, rue Pasteur (obok fosse 2-bis) MARLES-les-MINES — tel. 10

RADIOODBIORNIKI - TELEWIZORY

■ Lodówki, maszyny do prania i inne artykuły gospodarstwa domowego ■

LENG-PICARD ET C-IE 16, Place de la Liberte, 423, rue de Lannoy

Telefony; 73.39.42, 73.29.47

ROUBAIX (Nord)**DROGA PANI ANNO!**

Moje zmartwienie jest bardzo poważne. Zupełnie nie wiem, jak postąpić i w tej sprawie oczekuję od pani rady. Przeżyłam przygodę miłosną. Nie jestem już dawno młodą panienką. Miałam różne flirty, ale ten skończył się dla mnie tragicznie. Stwierdziłam, że jestem w poważnym stanie. Człowiek, który jest ojcem, wyjechał. Pewnie go już nigdy nie zobaczę. On nie jest stąd.

Ja żyję samotnie z matką, mam 28 lat i jeszcze nie myślałam o małżeństwie. Co teraz począć? Jakbym się uparła, to mogłabym szybko złapać męża i nic mu nie mówić o tym co zaszło. Nie wiem, czy to będzie dobre. Bo przecież nie byłoby to małżeństwo z miłości. Ale jaką mam radę? Matce jeszcze nie o tym nie powiedziałam. Bardzo by się przejęła. Czekam więc na pani odpowiedź i dopiero wtedy coś postanowię. Muszę dodać, że pracuję i nie najgorzej zarabiam.

NIESZCZĘŚLIWA**DROGA PANI!**

Szczerze mówiąc, nie bardzo podoba mi się pani projekt. Po pierwsze nie wolno w taki sposób wprowadzać w błąd ewentualnego kandydata na męża. Byłoby to zwykłe oszustwo. Po drugie — nie należy wychodzić za mąż za pierwszego lepszego, tylko dlatego, by ułatwić sobie życie. Po trzecie — odnoszę wrażenie, że dość lekko podchodzi pani do bardzo poważnych spraw.

Oto moja rada. Nie łapać męża. Urodzić dziecko. Starać się je jak najlepiej wychować, a gdyby zjawiał się

ktos odpowiedni, ktoś, kto darzyłby panią uczuciem i kogo pani by polubiła — zdecydować się na ślub, pod warunkiem oczywiście wyjawienia całej prawdy.

ANNA

KOCHANA PANI ANNO!

Wstydzę się pisać ten list. Mam tylko nadzieję, że nikt nie domyśli się, że to o mnie chodzi.

Od pewnego czasu moje życie zamieniło się w piekło. Jestem żonaty już 22 lata, nie mamy dzieci. Nieszczęście zaczęło się rok temu. Moja żona zaczęła pić. Pije jak alkoholik. Sama, bez towarzysztwa, gdy tylko na chwilę zostanie sama. Początkowo nie podejrzewałem, co się dzieje. Piliśmy czasem razem, tak jak normalnie to się dzieje. Spotykaliśmy się z przyjaciółmi, bawiliśmy się od czasu do czasu.

Pierwszy raz zauważyłem, że jest niedobrze, gdy byliśmy na imieninach u brata. Było dużo gości i miły nastrój. W pewnej chwili zorientowałem się, że moja żona zaczyna mówić od rzeczy, bełkotać, zmieniała się na twarzy. Zrobiło się zamieszanie. Udało mi się jakoś żonę wyprowadzić, pojechaliśmy do domu. Położyłem ją spać. Rano w ogóle nic nie pamiętała. Powiedziałem jej co zaszło i prosiłem żeby nie piła tak dużo. Ale to nic nie pomogło. Teraz jest prawie codziennie pijana do nieprzytomności. Gdy wracam z pracy, znajduję ją w opłakanym stanie, w domu brud, nie sprzątnięte, obiad nie ugotowany.

Na szczęście sąsiedzi i przyjaciele niczego nie podejrzewają. Przestaliśmy wychodzić, mówię wszystkim, że żona źle się czuje. Ale przecież pewnego dnia to wyjdzie na jaw i co wtedy?

Blagam panią o ratunek. Nie mogę z nikim o tym mówić i dlatego po długim wahaniu zdecydowałem się zwrócić do pani.

ZROZPACZONY**SZANOWNY PANIE!**

Współczuję panu z całego serca. Wydaje mi się, że nie ma innej rady, tylko leczenie odwykowe. Trzeba, by pan się poinformował gdzie w okolicy znajdują się poradnie dla alkoholików, względnie lekarz specjalista, czy też sanatorium. Od razu najlepiej może poradzić się lekarza domowego. Oczywiście rozmawiać z nim na razie bez żony. Sądzę, że odpowiednia

kuracja pomoże i skutecznie wyciągnie żonę z nałogu. Znane są wypadki wyleczenia alkoholików pijących dużo dłużej niż pańska żona.

Osobny problem to sposób postępowania z chorą. Na pewno nie należy jej robić awantur, to nic nie daje. Trzeba jak najwięcej z nią przebywać i robić wszystko, by uniemożliwić jej picie. Wiem, że to trudne. Ma pan przecież swoje obowiązki. Dlatego warto może zwrócić się o pomoc do kogoś bliskiego, zaufanego, siostry matki, ciotki.

Nie powinno się zostawiać tej kobiety samej, bo nigdy nie wiadomo, co może zrobić.

Sprawa jest poważna, ale nie jest beznadziejna. Trzeba tylko energicznie wziąć się do działania.

ANNA

Michalinka ma głos**Placek z wiśniami**

Jestem z natury sentymentalna. Lubię czytać miłosne romanse, lubię melodramaty i nieraz w kinie lzy mi się leją z oczu, gdy bohaterka filmu zostaje okrutnie zdradzona przez kochanka. Mego męża to okropnie denerwuje. Bo on nie ma w sobie ani żdźbła romantyzmu. Ach, gdybym była o tym wiedziała przed ślubem! Ale on dawniej był taki czuły, wrażliwy i delikatny, że zdawało mi się, iż znalazłam w nim bratnią duszę. Co za rozczarowanie!

Właśnie myślałam o tym, jak to się człowiek potrafi zmienić w ciągu dwunastu lat. Bo to akurat dwanaście lat temu jak mi się oświadczył. Było to 25 czerwca, na tarasie kawiarni, gdzie jedliśmy placek z wiśniami...

Aby wskrzesić te wspomnienia, upiekłam tegoż dnia taki sam placek z wiśniami i położyłam go na stole. Ale mąż mój nawet nie zwrócił na to uwagi.

— Nie wiesz jaki to dzień dzisiaj? — spytałam.

— Sobota.

— Ale co oznacza ten placek?

— Że jesteś łakoma i nie uważasz na linię.

— Więc doprawdy nie pamiętasz tej kawiarni, przed dwunastu laty?

— Aha, pamiętam. Ale dodaj mi trochę tego groszku do mięsa.

— Mówiłeś tak pięknie o miłości...

— Rzeczywiście? Kartofle stygną ci na talerzu.

— Nigdy twych słów nie zapomnę...

— Znowu za to zapomniałaś o sałacie.

Te jego prozaiczne słowa ogromnie mnie rozżłościły. Postanowiłam się zemścić.

— Ja nie zapominam dawnych cza-

sów tak jak ty. O Karolku też pamiętam!

— Jakim Karolku?

— Tym, którego poznałam przed tobą...

Teraz dopiero mój mąż odłożył widelec.

— Przede mną? A zapewniałaś, że byłem pierwszym mężczyzną w twym życiu.

— Cha, cha, tak się zawsze mówi. Byłeś już wtedy trochę łysawy.

— Ja? Oczu nie mogłaś ode mnie odebrać.

— To babska poza. Ale twoje mięso stygnie.

— I tak się rumieniłaś, gdy cię wzięłam za rękę.

— Z przyzwyczajenia. Dlaczego nie dolewasz sobie sosu?

— Co tam sos! Pamiętam jak drżałaś w moich ramionach.

— Bo było chłodno. Podać ci sera? Dobry jest. Camembert.

— Daj mi spokój z serem. Teraz tylko o jedzeniu myślisz, a wtedy nawet placeka z wiśniami nie mogłaś przełknąć.

— Bo mi żołądek trochę dokuczał.

— Jesteś cyniczna. A ze mnie był romantyk.

Roześmiałam się serdecznie. Ale widząc chmurną minę mego męża obróciłam wszystko w żart, aby nie przeciągać struny. Obojgu wrócił nam humor i w lepszym już nastroju zabraliśmy się do placeka z wiśniami.

Ale dziwna rzecz. Mimo moich zdolności kulinarnych, nie miał on tego samego smaku co dwanaście lat temu. Nie mogę tego zrozumieć. Przecież dodałam do niego tyle świeżego masła i śmietany!...

MICHALINKA.**B: DOWOJNA - BIENAIME**

**TŁUMACZKA
PRZYSIĘGŁA
PRZY WYŻSZYCH
SĄDACH W PARYŻU**

**Tłumaczenia urzędowe
ważne w całej Francji**

**23, quai de la Tournelle
PARIS (5e)**

**TELEFON: ODEon 41-17
METRO: PONT-MARIE**

LISTY *Jożefa Grzybka*
Vive la France!
PANIE REDAKTORZE!

Było to kilkadziesiąt lat temu. Byłem jeszcze wtedy zupełny szczeniak. Gdyby ktoś powiedział mi wówczas, że wyjadę ze swojej wioski rodzinnej, i to w daleki świat, i to na zawsze, byłbym się pewnie roześmiał albo wzruszył ramionami. Wyjechać? Za co? Po co? Dokąd? Skorom się w tej wiosce urodził, skoro urodził się tu mój ojciec i dziadek, to po co ja miałbym te strony opuszczać? Tak byłbym chyba rozumował, a gdybym był już podówczas znał wiersze Władysława Broniewskiego, powtórzyłbym jeszcze pewnie za tym poetą, że przecież „tutaj do mnie najcichszym listkiem ufnie mówią topole i wierzyby, moje serce tu wie o wszystkim, chyba tutaj umrę — bo gdzieżby?”

Było to kilkadziesiąt lat temu, ja byłem jeszcze wtedy zupełny szczeniak. Gdyby wówczas ktoś zapytał mnie o Francję, no to, mój Boże, cóż ja byłbym potrafił odpowiedzieć? Pamiętam, że znałem imię Napoleona i że wiedziałem, że był to cesarz i wielki wojownik. Wiedziałem także o tym, że stolicą Francji jest Paryż i że jak świat światem w Paryżu zawsze działały się dzieje. Tak mawiał nasz pan nauczyciel, za którego sprawą miałem także pewne — niejasne, a nawet zupełnie fałszywe — pojęcie o 14 lipca 1789 r. i o powstaniu Republiki Francuskiej. Moje widzenie tych wydarzeń dlatego było fałszywe, że cała moja o nich wiedza sprowadzała się do zdań, jakie w „Panu Tadeuszu” wypowiedział o nich bardzo staroświecki Podkomorzy. Pan nauczyciel prał nas tak długo, aż nauczyliśmy się wybranych przezeń z „Pana Tadeusza” fragmentów na pamięć. Toteż do dziś pamiętam rozweselające mnie już tylko teraz, naiwne słowa Podkomorzego o powstaniu Republiki Francuskiej:

„...jacyś Francuzi wymowni
Zrobili wynalazek, iż ludzie są równi;
Choć o tym dawno w Pańskim pisano
zakonie
I każdy ksiądz tak samo gada na
ambonie...”

Podkomorzy twierdził także, że „co Francuz wymyśli, to Polak polubi”. Wtedy, za młodu, nie zwracałem na te słowa uwagi, bo też i niewiele z tego rozumiałem. Na otaczający mnie świat nie składało się nic francuskiego. Pyrki, stonina, maślanka, gęsi, krajobraz, ludzie — wszystko było rdzennie polskie, rdzennie polskie, nigdzie ani śladu francuszczyzny. W szkole nauczyłem się czytać i pisać, musiałem także znać na pamięć starodawny poemat Kazimierza Brodzińskiego pt. „Wiesław”, no i te fragmenty „Pana Tadeusza”. To była cała nauka. Ale oczywiście taka wiedza nie dawała mi żadnego wglądu w dzieje stosunków polsko-francuskich. Co Francuzi wymyślili, co Polacy od nich przejęli? Nie miałem wtedy o tym najmniejszego pojęcia. Skąd mogłem coś wiedzieć o królowej Marysieńce Sobieskiej czy o Balzaku, czy o Wiktorze Hugo, czy o Emilu Zoli? Kto miał mi wtedy wytłumaczyć, że — jak powiada współczesny pisarz polski Jarosław Iwaszkiewicz — „jak romańszczyzna czy gotyk polski przyszyły z Zachodu, ale przeżyte były na nowo przez polskiego budowniczego, kamieniarza, murarza, uwarunkowane były polskim materiałem, gatunkiem kamienia czy cegły — tak i prądy umysłowe i artystyczne Francji przysuwane w Polsce stawały się polskimi osiągnięciami?”

Za to dzisiaj zdanie „co Francuz wymyśli, to Polak polubi” rozumiem doskonale. I to nawet bez pomocy historii czy literatury. Gdyby mnie dzisiaj ktoś zapytał, co wśród „wymyślonych” przez Francuzów rzeczy uważam za najpiękniejsze, odpowiedziałbym bez wahania, że „tą rzeczą” jest sama Francja. Ziemia, ludzie, język, niebo, zwycaje francuskie. Gdyby mnie zapytano, co ja, stary emigrant polski, szczególnie we Francji polubiłem, z miejsca odpowiedziałbym: wszystko.

Polskich pisarzy związały z Francją książki. Polskich malarzy związały z Francją muzea, obrazy, prądy artystyczne. Wszystkich Polaków w Kraju

łączy z narodem francuskim uczucie prawdziwej, serdecznej przyjaźni.

Nas, emigrantów polskich, łączy z Francją więzy jeszcze mocniejsze, jeszcze bardziej intymne. Nas z Francją łączy wiasne nasze życie.

Zyjemy przecież we Francji od czterdziestu, a niekiedy i więcej lat. Tu przeżyliśmy wiek męski, tu pracowaliśmy nie tylko na kawałek chleba, ale również i około pomnożenia mienia Francji. Tuśmy w czasie wojny płakali i cierpieli wspólnie z Francuzami, wspólnie z nimi walczyli i ginęli. Tu, na gościnniej ziemi Nordu, Pas-de-Calais i wielu innych departamentów spoczywają nasi rodzice, bracia, przyjaciele. Tu urodziły nam się dzieci i wnuki. Tyle tutaj przeżyliśmy lat, że dzisiaj także i tutaj, także i we Francji najcichszym listkiem ufnie mówią do nas drzewa, nasze serce także i tu wie o wszystkim, chyba tutaj umrzemy — bo gdzieżby?

Dusza, to prawda, pozostała w nas polska. Ale prawdą jest również, że całą tą polską duszą przygnęliśmy do Francji. Polska to nasza ojczyzna. A Francja? To dom, lata pracy, wspomnienia, dzieci, znajomi. Francja to nasz kraj.

14 lipca Francja obchodzi swoje święto narodowe. Na dzień jego święta życzymy naszemu krajowi wszystkiego najlepszego. Dalszej twórczej pracy koło sprawy światowego pokoju. Stałego rozwoju. I w ogóle szczęśliwej drogi.

Vive la France!

Jożef Grzybek
z Nordu


Z SZEROKIEGO ŚWIATA
**POWODZENIE
POLSKIEJ WYSTAWY
W KOPENHADZE**

W duńskim Muzeum Wolności w Kopenhadze czynna jest wystawa o walce i martyrologii narodu polskiego w czasie II wojny światowej. Wystawa ta cieszy się dużym powodzeniem, czego dowodem jest fakt, że w pierwszym tygodniu jej trwania zwiedziło ją ponad 5 tysięcy osób.

Organizatorzy wydali specjalny folder w języku duńskim ilustrowany zdjęciami. Opublikowano w nim także fragment wypowiedzi premiera J. Cyrankiewicza, który dokonał uroczystego otwarcia tej interesującej wystawy.

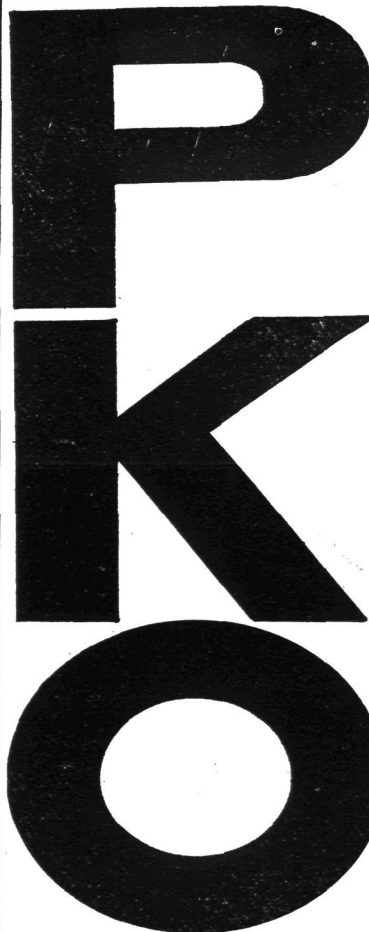
Prasa duńska bardzo pozytywnie oceniła tę ekspozycję, podkreślając zarówno pomysłowe ujęcie artystyczne jak i jej sens polityczny — plastyczne przedstawienie epopei narodu polskiego w czasie II wojny światowej.

**ARKADY FIEDLER
ZNÓW WYRUSZA W ŚWIAT**

Popularny i lubiany pisarz i podróżnik Arkady Fiedler, twórca licznych książek o tematyce egzotycznej wybiera się tym razem do wschodniej Syberii. W wyprawie tej towarzyszyć będą pisarzowi dwaj synowie: 23-letni Arkady Radosław i 21-letni Marek.

Arkady Fiedler i tę swoją kolejną wyprawę w świat traktuje jako przygodę, której celem jest złowienie wielkiego tajemniczego ryba, która żyje w syberyjskich rzekach. Tajemnie osiągnąć wagę kilkudziesięciu kilogramów.

Pisarz ma już dalsze plany. Po powrocie z Syberii zamierza on wraz ze starszym synem — Arkadym Radosławem wyruszyć do Nigerii. Jest już tam


**BANK
POLSKA KASA OPIEKI S.A.**
**23, rue Taitbout —
PARIS IX-ème**
**Tél. 824-42-02
Métro: Chaussée d'Antin**

- Udziela wszelkich informacji osobicie, telefonicznie i odpowiada na zapytania listowne.
- Przyjmuje zlecenia z FRANCJI do POLSKI na towary PKO oraz pieniądze, jako pomoc i dary dla rodzin i znajomych w Polsce. Dostawa towarów i gotówki następuje wprost do domu adresata.
- Przekazuje wpłaty na koszty podróży dla osób zaproszonych z Polski do Francji.
- Przyjmuje wkłady na oprocentowanie oraz załatwia wszelkie inne operacje bankowe.
- Na żądanie wysyłamy nasze prospekty, cenniki i materiały informacyjne.

Bardzo niskie koszty, szybka i wykwalifikowana obsługa
**BANK PKO S.A.
23, Taitbout PARIS IX-ème**

weskich. Oto kilka głosów prasy: „Ci, co twierdzili, że nie ma muzyki w norwej muzyce, mylą się. Znaleźliśmy dużo muzyki w partii na wiołonczelnie w Canzonie A. Walacińskiego...”, „...gra zespołu była czymś wspaniałym...”, „...wspaniali artyści muzycznie i technicznie...”.

**POLSCY LUDOWCY
W FINLANDII**

od dawna oczekiwany przez swego dobrego znajomego z dawnych podróży — Rodaka p. Mieczysława Dobronia z Lagos (stolica i główny port Nigerii).

**MW-2 CZYLI ZESPÓŁ
„LATAJĄCYCH HOLENDRÓW”**

Krakowscy muzycy spod znaku MW-2 znani są w świecie. Śmiało można ich nazwać „latającymi Holendrami”, gdyż występowali już na wielu estradach Europy budząc duże zainteresowanie i zbierając zasłużone brawa. Niedawno młody, bo liczący dopiero 6 lat zespół krakowski koncertował w Austrii i Szwajcarii. Na program jego koncertów składają się utwory awangardy muzycznej, często kompozycje specjalnie pisane dla zespołu (z Francji, Hiszpanii i Norwegii) i utwory krakowskich kompozytorów Bogusława Schaeffera i A. Walacińskiego.

W zespole gra siedmiu muzyków, a kierownikiem i dyrygentem jest Adam Kaczyński.

W czasie trwania Dni Muzyki Polskiej i Szwajcarskiej w Genewie, o czym już informowaliśmy, ich koncert był transmitowany przez radio i telewizję. Słuchaczem był m. in. Witold Małcużyński, który wyrażał się w superlatywach o grze zespołu MW-2.

Ostatnio „latające Holendry” koncertowały w Oslo. O sukcesie krakowskich muzyków świadczą recenzje w „Dagbladet” i w innych pismach nor-

**SUKCESY
TADEUSZA ZLAMALA
W SZWECJI**

W Szwecji, w Goeteborgu, w „Stora Teatren” występuje z wielkim powodzeniem tancerz Opery Bałtyckiej — Tadeusz Zlamala. Tańczy on w „Romeo i Julii” S. Prokofiewa partię Parsy. Ostatnio wraz z całym zespołem „Stora Teatren” występował na Międzynarodowym Festiwalu Baletowym w Jurgosławii. Występy Tadeusza Zlamala bardzo pozytywnie oceniła prasa szwedzka, zamieszczając obszernie recenzje.

**z życia
różnych
kolonii**

EGZAMINY CEP

BILLY-MONTIGNY. Dyplom CEP otrzymali: Alain Gospodarek, Franciszek Górzyński, Daniel Kaczmarek, Christian Kozłowski, Christian Michalak, Alain Nawrocki, Zenon Nitkowski, Patrick Skrzypczak, Bernard Sobczak, Michał Strykowski, J.-Claude Tobisz, Jacky Tyłski, Daniel Radosz, Eliane Adamowska, Katarzyna Furmanowska, Eliane Grześkowiak, Monika Kawala, Helena Kopeć, Monika Koska, Daniela Ostrowska, Nadine Pawlak, Nadine Podgorska, Martine Soltysiak, Monika Stokłosa, Liliane Szawaryn, Helena Włodarczyk, Liliane Tadyszak, Claudine Wawer.

LENS. W Collège Michelet i Campan pomyślnie zdali egzaminy CEP: Francis Adamiak, Michał Dukiewicz, Jean-Luc Grzeszkiewicz, Jean-Pierre Jędrzejczyk, Ryszard Kniat, Ryszard Konczak, Waldemar Konczak, Bernard Mospidan, Jean-Michel Pawłowski, Eric Plich, Daniel Szlapka, Henryk Szwek, Andrzej Wójcik, Irena Jankowska, Nadine Kuczera, Patrycja Litwak, Jean-Claude Antkowiak, Jean-Bernard Bielawski, Raymond Chmieliński, Bernard Czerwiński, Ryszard Dąbrowski, Freddy Frackowiak, Ryszard Kubacki, Bernard Kupisz, Jean-Claude Kura, Christian Marciniak, Jan Myszlewicz, Christian Przebivski, Christian Periszez, Jean-Pierre Skrzydlewski, Christian Ślomeczński, Robert Szymczak, Christian Frankiewicz.

LILLIERS. Ostatnio złożyli egzaminy na CEP: Christian Jakubowski, Bernard Semczak, Marie-Thérèse Kamińska.

BÉTHUNE-CENTRE. Dobrze zdanymi egzaminami CEP mogą pochwalić się m. in.: Rose-Marie Durczewska, Martine Forspaniak, Anne-Marie Heleniak, Marie-Christine Kaźmierczak, Jackie Kubis, Béatrice Kubowicz, Annie Obrys, Violette Pawłow, Marie Elisabeth Szymczak.

EGZAMINY LICEALNE — SZKOŁY TECHNICZNE

LIÉVIN. Pomyślnie złożyli egzaminy wstępne do liceum technicznego — 1 rok: Edward Konieczny, Bruno Kaczor, Raymond Radzikowski, Jean-Pierre Szubiński, Christian Walczak, Bernadette Bartoszewicz, Jeannine Danieleczak, Lidia Gurzyńska, Géraldine Maćkowiak, Marie-Christine Sitko, Christiane Juszcak, Geneviève Mucha, Jean-Marie Wozny, Teresa Drygierczyk, Myriam Zaniewska.

SALLAUMINES. Do pierwszej klasy tutejszego liceum technicznego zostali przyjęci m. in.: Didier Adamczak, Christian Agaciński, Feliks Bartczak, Jean Doliński, Michał Dutkiewicz, Ryszard Jakubczak, Władysław Jasiński, Gilles Korzec, Bernard Kociński, Jean-Michel Pawłowski, Eric Plich, Filip Rudarczyk, Ryszard Stawiarski, Pierre Szlapka, Jean-Pierre Szyj, Edward Mula, Edward Malak — wszyscy z Sallaumines. Z Méricourt przyjęci zostali: Patrice Bartkowiak, Serge Kamski, Henryk Kasprzak, Eric Markiewicz, Patrick Onyszko, Christian Pudło, Jacques Smiatacz, Bernard Sokół, Henryk Wieceorek, Michał Wróblewski, Jean-Victor Wroński, Bruno Zurawski i

Robert Woszak; z Avion przyjęto Raymonda Furmaniaka; z Noyelles przyjęci zostali: Henryk Głowacki, Ryszard Janicki, Patrick Kęsy, Bernard Sobczak i Daniel Szyj; z Billy-Montigny: Jean-Pierre Bieszczad. Złożyli egzaminy, ale z braku miejsca chwilowo nie zostali przyjęci: z Sallaumines: Daniel Nowacki, Ryszard Bindyk, Michał Janeczak, Jean-Pierre Jankowski, Jean-Pierre Wilczewski; z Méricourt: Patrick Binezyk, Christian Milczewski, Michał Nowak, Robert Wypych; z Noyelles: Andrzej Kubacki; z Billy-Montigny: Georges Wiśniewski. Na kurs dla dorosłych przyjęci zostali do tego liceum Herwil Konieczka i Alfred Pawlik.

ZASŁUŻONE MATKI

BARLIN. Z okazji Święta Matek zarząd miejski wydał uroczyste przyjecie dla zasłużonych matek. Przy tej okazji mer miasta Derancy uhonorował srebrnym medalem Rodziny Francuskiej p. Wandę Nogę za wychowanie ośmiorga dzieci i p. Helene Lewandowską-Włoch za wychowanie dziewięciorga dzieci. Medale brązowe otrzymały: pp. Jankowski-Bielawny, Wojciechowska-Glura, Krolska-Kaczmarek, Emilia Woźniak-Smoch i Bala-Strak.

Z ŻYCIA RÓŻNYCH TOWARZYSTW

DECHY. Na członków komisji sportowej klubu Dechy-Sports zostali wybrani p. Jan Szajkowski, p. Andrzej Statnik i p. Jan Gabryszewski.

WYRÓŻNIENIE DZIAŁACZA SPORTOWEGO

CALONNE-RICOUART. Ostatnio został odznaczony przez ministra do spraw młodzieży medalem honorowym p. Jan Paternoga — prezes Bractwa Strzeleckiego Quénehem, za zasługi poniesione w rozwoju sportu strzeleckiego. Przez przeszło trzydzieści lat p. Paternoga nieustrudzenie pracował dla dobra bractwa. Ostatnio jego staraniem zbudowano na terenie p. Derkaly, właściciela lokalu klubowego, nowe stanowisko strzeleckie.

KONKURS STRZELANIA

BILLY-MONTIGNY. W wyniku ostatnich strzelań zajął drugie miejsce w kategorii „concours public” p. Józef Dąbrowski, osiągając 495 pkt., przed p. S. Łukaszewskim 491 pkt. i p. Józefiną Wolniewicz 491 pkt. Walka o tytuł w tej kategorii była bardzo zacięta, ponieważ tylko małe różnice punktów dzieliły 10 zawodników. W strzelaniu dla kadetów p. Marc Jędraszczak zajął pierwsze miejsce w kategorii na 12 m.

MIASTA ZBLIŹNIACZONE

ST. VALLIER. W roku bieżącej delegacja mieszkańców St. Vallier udaje się z wizytą do Rybnika, z którym jest związane St. Vallier. Aby przygotować pobyt delegacji, wyjechali do Rybnika z ramienia zarządu miasta p. Marcel Bouteloup — zastępca mera i p. Tomasz Krakowiak — radny miejski. W programie jest przewidziana wymiana wakacyjna dzieci.

LOKALNA PIĘKNOŚĆ

QUINCY. Miejscowy klub sportowy zorganizował ostatnio bal wiosenny, połączony z wyborem królowej piękności. Została nią p. Monika Jędrzejak.

HODOWCA z COTE D'OR

W VILLY-en-AUXOIS znajduje się jedna z największych na terenie departamentu Côte d'Or hodowli świń. Liczy ona około 300 sztuk mniejszego i większego kalibru kwiczących stworzeń. Łatwo wyobrazić sobie, ile jest pracy przy takiej licznej trzodzie. Pracę tę wykonuje jedna tylko osoba, Polak spod Wielunia, p. Stefan Jung.

Gdy przyjechał do Francji, miał 12 lat. Z biegiem lat, gdy dorósł, ożenił się. Ma troje dzieci. Mijają całe lata, a p. Jung nie ma okazji mówienia po polsku. Oderwał się zupełnie od środowiska polskiego. Mimo to języka ojczystego nie zapomniał. Gdy niedawno spotkał się z Rodakiem, który przebywał na kuracji w pobliskim domu wypoczynkowym, zaczął z nim rozmawiać po polsku i sam ze zdziwieniem stwierdził, że rozmawiało mu się tak łatwo, jak gdyby z polskim nie rozstawał się nigdy.

Racjonalna gospodarka wymaga łączenia takich dziedzin produkcji, które pozwalają na wykorzystywanie jak najbardziej ekonomicznie wszystkich produktów. Dlatego więc hodowla świń łączy się — z mleczarnią. W Villy-en-Auxois skupuje się wielkie ilości mleka, które przerabiane jest na masło i sery. Pozostające hektolitry serwatki poszłyby na zmarnowanie, gdyby obok mleczarni nie było hodowli. Ponieważ jednak pod czujnym okiem p. Stefana Junga żyje 300 sztuk żarliwych świń, serwatka wykorzysty-

wana jest w całości. Przechowuje się ją w wielkim zbiorniku, skąd doprowadzana jest rurami do wianen, mieszana z mąką i wlewana do koryt. Do 300 litrów serwatki dodaje się 50—60 kg mąki, aby pokarm był wystarczająco tuczący.

Hodowcy mają niejedną tajemnicę racjonalnej gospodarki, niejedno doświadczenie zdobyte w ciągu długich lat ciężkiej pracy. Mówić o tym jednak nie lubią. To są ich sprawy zawodowe i nie jest wskazane wtajemniczenie w nie zbyt wielu ludzi.

Chętnie opowiada natomiast p. Jung o swych sprawach rodzinnych, o swych najbliższych. Mimo że mieszka na głuchej wsi, nie zapomina o kształceniu dzieci i z dumą mówi o córce, która jest bardzo zdolna i która zostanie w przyszłości — być może — profesorem języków obcych. Odziedziła po ojcu tę niezwykłą pamięć, która pozwalała mu po wielu latach niesłyszania języka polskiego mówić ciągle po polsku z taką samą łatwością, jak w domu rodziców w latach dzieciństwa.



Jest to jedna z największych i najlepiej prowadzonych hodowli rasowej nierogacizny w całym departamencie



W wielkim zbiorniku, na słupach, przechowuje się dostawioną z mleczarni serwatkę. Oprócz pracowitości, trzeba posiadać olbrzymią cierpliwość, aby móc sobie poradzić z tak liczną trzodą

NASZA KRONIKA RODZINNA

Niech zdrowo rosną!

Rodziny naszych Rodaków powiększyły się. Ostatnio urodzili się:

BÉTHUNE: Karen Kaniecka, Pascal Biernacki, Edith Guska. **NOEUX-les-MINES:** Jan Niemecki. **ST. MARIE-aux-CHENES:** Sylvie Muzyczka. **AVION:** Bruno Kuras. **DOUAL:** Carole Urbaniak, Francis Mikołajczak, Isabelle Zagrodnicka, Jan Skyronka, Marguerite Halko. **ST. ETIENNE:** Serge Rogasik. **METZ:** Filip Duda. **HAGONDANGE:** Monika Majka. **THIONVILLE:** Fryderyk Pietrzak. **MONT-CEAU-les-MINES:** Marie-Pierre Pawlak. **LE CREUSOT:** Fabrice Garnecarek.

Szczęśliwym Rodzicom życzymy pociechy z najmłodszych.

Sto lat dla nowożeńców!

Ku radości Rodzin i Przyjaciół małżeństwa zawarli ostatnio:

LIÉVIN: Christiane Owczareczak i Jean-Pierre Weisz, Irena Bilka i Michel Boulanger, Aniela Chopin i Pierre Queva. **BULLY-les-MINES:** Bernadette Propacz i Maurice Declairoix. **MONTIGNY-en-GOHELLE:** Christiane Nawrocka i Leon Malinowski. **MARLES-les-MINES:** Nadine Sulowska i Guy Portier.

CALONNE-RICOUART: Edith Marusińska i J.-Pierre Gouillart, Helena Polecińska i Ottavio Graziato.

Nowożeńcom życzymy dużo pomyślności i tradycyjnych stu lat.

Z ŻAŁOBNEJ KARTY

Z żalem donosimy, że ostatnio odeszli od nas:

CALONNE-RICOUART: Wincenty Osorowski, lat 79. **MARLES-les-MINES:** Józef Pinzczak, lat 74. **BÉTHUNE:** Albert Szubert, lat 71. **BARLIN:** Maria Nawroft. **HAILLIL-COURT:** Władysława Zdybał z domu Miska. **LOISON-sous-LENS:** Marianna Markowska z domu Słaska, lat 48. **AUCHEL:** Jan Ciesielski. **LIÉVIN:** Walenty Ratajczak, lat 61. **MONT-CEAU-les-MINES:** Aleksandra Pawlak z domu Miszot, lat 65. **ST. BERAİN-sous-SANVIGNES:** Adam Jakalski. **DOURGES:** Józef Wechta. **CRISSEY:** Zofia Lisak, lat 68. **BRUAY-en-ARTOIS:** Lucjan Mociejewski, lat 68. **FEUGEROLLES-le-CHAMBON:** Róża Wojta z domu Drozda, lat 75. **ROCHE-la-MOLIERE:** Jan Stoćnicki, lat 60.

Rodzinom Zmarłych składamy serdeczne wyrazy współczucia.

LA BOUTIQUE POLONAISE

25, rue Drouot - PARIS 9^e

téléphone: 770-83-37

c.c.p. Paris: 189-46-48

poleca następujące książki w języku francuskim:	cena F
„LA POLOGNE” — Encyclopédie par l'image (Ed. Hachette)	3,75
„LE MILLENAIRE DE LA POLOGNE” — Résumé de l'histoire	10,80
„POLOGNE — REALITES ET PROBLEMES” — Ed. Scientifique — Varsovie 1966	24,20
„NOUS N'AVONS PAS OUBLIE” — Ed. Polonia	5,00
„LA CINEMATOGRAPHIE POLONAISE” — Ed. Polonia 1962	7,40
Andrzej Karpiński — „Vingt Ans de Développement Economiques de la Pologne 1944—1964. Ed. Polonia	8,30
Zdzisław Rajewski — „Biskupin — Station de fouilles archéologiques en Pologne” Ed. Polonia 1959	2,00
Jan Dobraczyński — „Les Envahisseurs”	5,00
Sławomir Mrozek — „Les Porte-plume”	13,50
Sławomir Mrozek — „THEATRE — Tango; En pleine mer; Bertrand; Strip Tease”	27,00
Sławomir Mrozek — „L'Eléphant”	13,50
Bolesław Prus — „Le Pharaon”	6,00
Henryk Sienkiewicz — „Quo Vadis”	5,00
Janusz Studziński — „Lorraine 1940”	10,80
„L'ART SACRE EN POLOGNE” — album en français	55,00
„POLOGNE” — album (Résumé en 4 langues: français, anglais, allemand, polonais)	15,00
„L'ART POPULAIRE POLONAIS” — album (Résumé en 4 langues: fr., ang., all., pol.)	44,45
„VARSOVIE” — Ed. Arkady 1963. (Résumé en 4 langues)	38,00
„VARSOVIE” — Zbyszko Siemaszko — (Table des illustrations en 4 langues. Ed. Sport i Turystyka 1964)	30,85
„LA POLOGNE” — Guide touristique — Ed. Polonia	12,35
„LA POLOGNE” — Guide touristique — Ed. Nagel 1964	33,00
„LA POLOGNE” — Guide touristique — Ed. „Les guides bleus” Hachette 1967.	35,00
J. A. Teslar „Méthode pratique de polonais” en 2 vol.	35,00
Grappin „Grammaire de la langue polonaise”	28,00
W. Bisko „Mówimy po polsku” — explication en anglais.	9,25
M. Szybowska „Język francuski dla początkujących”	22,00
Platkow „Parlez-vous français”	5,00
Dictionnaire français-polonais	20,00
Dictionnaire polonais-français	18,00
Dictionnaire de poche français-polonais et polonais-français	14,00
Dictionnaire liliput français-polonais et polonais-français	7,70

en pologne
le touriste est toujours un ami



lacs...forêts...montagnes...détente parfaite!...
ORBIS office de tourisme polonais - 18, rue Louis-le-Grand, Paris 2^e - tél. opé. 62-26

Il y découvrira un pays enchanteur — LA MAZURIE, plus connue comme région des « mille lacs », domaine des douces forêts et des eaux claires (motel 23 F en pension complète); les montagnes avec les TATRAS aux fiers lacs et au vivant folklore (hôtels de 18 F jusqu'à 62,50 F en pension complète, 840 F de Paris pour 14 jours); les PIENINY où il pourra descendre en radeaux le bouillonnant DUNAJEC avec d'habiles conducteurs (47 F pour une excursion de ZAKOPANE; la Mer Baltique avec ses immenses plages bordées de dunes énormes (de 18 F à 62,50 F en pension complète); les villes: VARSOVIE et GDANSK avec leurs vieux quartiers minutieusement reconstitués. CRACOVIE, ancienne capitale royale, dont le dragon de la légende n'effraie plus personne (circuit de villes historiques 730 F de Paris). Vacances équestres dans les fameux haras de chevaux situés dans un magnifique cadre de lacs et forêts (1000 à 1500 F de Paris pour 14 jours). Des routes calmes et jamais encombrées (essence 0,64 F). **O.P.T.**

Bon à découper et à envoyer à :

ORBIS

Office Polonais de Tourisme
18, rue Louis-le-Grand — Paris-2^e
Tél. OPE. 62-26 — RIC. 05-60

Pour me convaincre définitivement, veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part votre brochure « Vacances en Pologne 1968 ».

Nom
Ville Département

Malowana wieś

W Domu Chłopa w Warszawie czynna jest wystawa pod tytułem „Wieś w malarstwie”. Zorganizował ją Związek Młodzieży Wiejskiej i Związek Polskich Artystów Plastyków. Motywy wiejskie zawsze znajdowały odbicie w twórczości wielu polskich artystów, bardzo znany jest XIX-wieczny mistrz tego tematu Józef Chełmoński, którego największe prace są w wielu zbiorach państwowych. Wystawa tegoroczna jest drugą z kolei, zorganizowaną po plenerze wiejskim dla malarzy. Bardzo ciekawe obrazy wystawili na niej m. in. Julian Raczek, Władysław Po-

pielarczyk i Tadeusz Hajnych. Wystawę zwiedziły m. in. liczne wycieczki polonijne bawiące w tym czasie w Warszawie.

75 lat polskiej filatelistyki

W roku 1893 powstał w Krakowie pierwszy Klub Filatelistów Polskich. Dziś Polski Związek Filatelistyczny liczy 171 tysięcy członków, w tym 61 tysięcy młodzieży w kołach szkolnych. W związku z jubileuszem organizuje się w Kraju ponad 600 wystaw i pokazów ciekawszych kolekcji znaczków! Najważniejsza odbędzie się w Krakowie — X Ogólnopolska Wystawa Filatelistyczna. Równocześnie odbędzie się wystawy tematyczne w Katowicach i Szczecinie („Flora”), Warszawie („Kultura i Sztuka”), Opolu („Sport”), Bydgoszczy („Militaria”) i wielu innych miastach. Odbędzie się też liczne konkursy. Jeden z nich, przeznaczony dla młodzieży, będzie polegał na projektowaniu znaczków pocztowych. Nie jest to łatwe zadanie, bo znaczki polskie należą do najpiękniejszych na świecie.

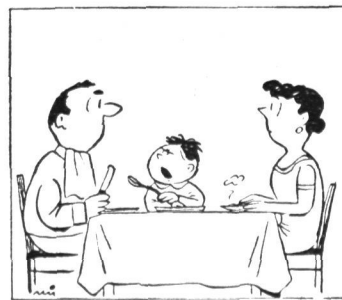
Proszę się uśmiechnąć!



— Niech się pani nie denerwuje, on nie używa zatrutych strzał!
— Aucune crainte, il ne se sert pas de flèches empoisonnées.



— Helenko! Chodź szybko! Nasz maly jest na ekranie!
— Viens voir, notre gamin passe à la télé!



— Jeżeli mówicie, że ja muszę jeść, bo inaczej nie urosnę — to po co właściwie WY jeszcze jeście?

— Vous dites toujours que je dois manger si je veux grandir, alors pourquoi continuez-vous à manger, vous?

Tygodnik Polski

LA SEMAINE POLONAISE

23, rue Taitbout, Paris IX
Tel.: TAI 76-44, TAI 76-51
C.C.P. 92.20 - 76 Paris

34/7 rue Chausteur-Lodelinsart
Mme Ol. Kuc
C.C.P. 66.69.45 Belgique
Cena prenumeraty:

rocznie: 20 F. — 210 Fr. B.
kwartalnie: 7 F. — 70 Fr. B.
półrocznie: 12 F. — 120 Fr. B.

Président Directeur
Général: Danuta
JAGOSZEWSKI Bienaimé

IMPRIMERIE
Zakłady Graficzne „Tamka”,
Zaki. nr 1, Varsovie, Tamka 1

POLSKIE ZDROJE

POLSKA jest krajem o znacznych bogactwach mineralnych znanych od tysiąclecia, stąd też polskie górnictwo należy do najstarszych w Europie. Ale nie tylko rudy żelaza, cynku, ołowiu, srebra czy miedzi, nie tylko sól i węgiel, siarka, gaz i nafta składają się na jej naturalne dobra wydobywane z głębi ziemi. Są nimi również liczne źródła i wody mineralne o dużej wartości leczniczej. Często pokłady eksploatowane przez górników i źródła mineralne wywodzą się z jednego i tego samego organicznie ze sobą związanego podłoża geologicznego.

To nie przypadek, że wody mineralne, w jakie np. obfituje Szczawno-Zdrój, położone opodal Wałbrzycha spotykane też są w pokładach sąsiednich kopalni.

Podobnie na Górnym Śląsku, gdzie obok Jastrzębia-Zdroju, znanego od wielu lat ze zdrowotnych wód i kąpeli, wyrósł teraz kopalnie Rybnickiego Okręgu Węglowego, a jedna nawet nosi nazwę „Jastrzębie”, leży bowiem tuż pod bokiem Zdroju.

Wody Goczałkowic-Zdroju uciekły przed parą laty, kiedy pobliska kopalnia „Silesia” poszła w eksploatacji na większą głębokość niż ich źródła.

Liczne zdrojowiska podkarpackie, jak: Krynica, Zegiestów, Piwniczna czy Rymanów leżą na przedpolu terenów roponośnych, a stare Busko — już za naszych czasów natchnęło geologów swymi leczniczymi wodami do poszukiwania w okolicy pokładów siarki.

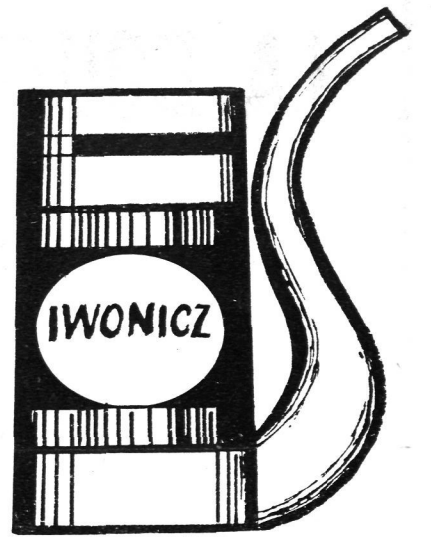
Zdroje Inowrocław i Ciechocinek są miejscowościami, w których od czasów Polski przedzoborowej czerpano sól jadalną itp., itp.

*

Nie wszystkie miejscowości obfitujące w życiodajne źródła mineralne zostały zamienione na zdrojowiska. Jest tych miejscowości w Polsce kilkakrotnie więcej niż oficjalnych i urzędzonych zdrojowisk. Każda z tych nieznanych może być zamieniona na zdroj, gdy zajdzie ku temu potrzeba.

Ogółem znanych i uznanych zdrojowisk zrzeszonych pod państwowym zarządem jest w Polsce ok. 30. Dysponują one około 200 bogato wyposażonych sanatoriów, a ponadto łaźniakami, kąpieliskami, pijalnicami oraz szeregiem specjalistycznych zakładów i urządzeń. Kilkanaście zdrojowisk, to równocześnie znane miejscowości wczasowe, letniskowe, turystyczne, a nawet zimowiska. Świadczy to o ich bogatych warunkach przyrodzonych.

W cyklu „Polskie Zdroje” przedstawimy Czytelnikom „Tygodnika Polskiego” poszczególne zdrojowiska: ich położenie geograficzne, możliwości lecznicze i ogólną charakterystykę. Zaczynamy od IWONICZA.



IWONICZ

Iwonicz Zdrój — zdrojowisko i stacja klimatyczna. Powiat Krosno nad Wisłokiem, województwo Rzeszowskie. — 11 km od stacji kolejowej Iwonicz na linii Tarnów — Stróże — Jasło — Krosno — Zagórz; 17 km od Krosna, 139 km od Tarnowa. Ze stacji kolejowych: Iwonicz i Krosno stała komunikacja autobusowa do Zdroju.

W XVII WIEKU w kronikach Iwonicza odnotowano: „Wody tu tejsze szczególnie na słabości artretyczne są pomocne, żołądek wzmacniają i chęć jedzenia pobudzają...”

A więc jak wynika z kronik, Iwonicz jako uzdrowisko istnieje ponad 250 lat i znany jest nie tylko w Polsce. W tymże czasie, poza Francją nigdzie w Europie nie używano jeszcze borowiny, a w Iwonicy stosowano ją już na większą skalę, osiągając doskonałe rezultaty w leczeniu.

Iwonicz-Zdrój leży u stóp góry „Przedziwnej” (410 m npm), w malowniczej, wąskiej dolinie potoku Lubatowa otoczonej od wschodu do zachodu górami, otwartej od południowego zachodu w kierunku przełęczy Dukielskiej, przez którą napływają z równiny węgierskiej masy ciepłego powietrza. Otaczające Zdrój góry są pokryte przeważnie lasami iglastymi. Średnia temperatura czerwca wynosi 16°, lipca 19°, a września 15°.

Bogactwa naturalne Iwonicza-Zdroju stanowią wody mineralne pitne, do inhalacji i do kąpeli oraz wspomniane już borowiny i muły. Wody mineralne należą do grup lekkich szczaw solankowo - alkaliczno - jodo - bromowych.

Wszystkie źródła, a jest ich aż 10, cieszą się dużym uznaniem i są w stałej eksploatacji. Największą popularność zdobyła woda ze źródła „Karol”.

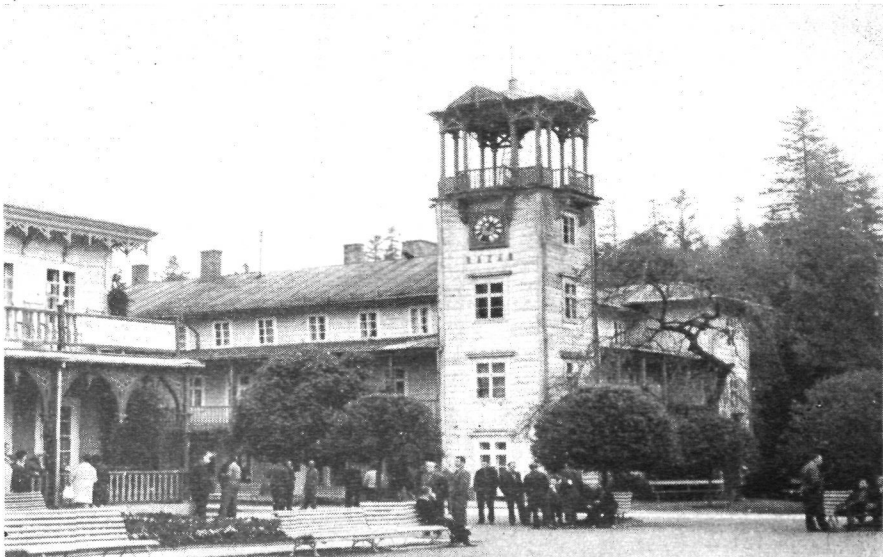
W Iwonicy najskuteczniej leczy się choroby: krążenia, mięśni i nerwów, choroby

kobiece, gośćcowe, zwyrodnienia mięśnia sercowego, wady zastawkowe serca, nadciśnienie i niedociśnienie, choroby Reynaud, Bürgera i wszelkie stany pourazowe.

Iwonicz-Zdrój posiada pięć sanatoriów oraz wiele domów wczasowych. Można też w Iwonicy wynajmować pokoje w prywatnych willach oraz w domach miejscowej ludności.

Otoczenie zdrojowiska, jego położenie, spokój, znakomite powietrze nie zanieczyszczone przez przemysł i ruch motoryzacyjny oraz właściwości lecznicze — czynią z Iwonicza zdrojowisko o wysokich i dziś bardzo poszukiwanych walorach.

K.P.

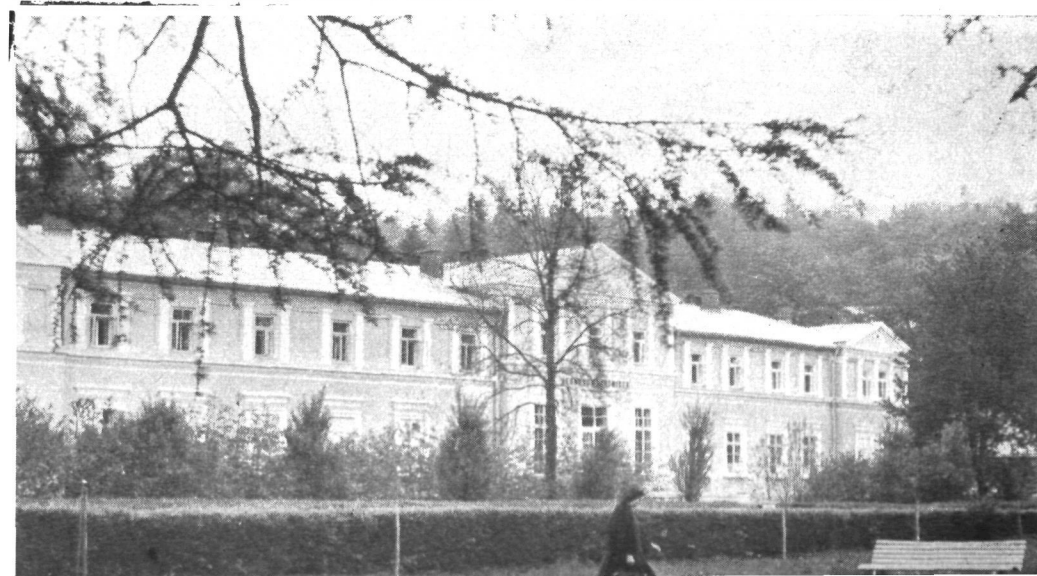


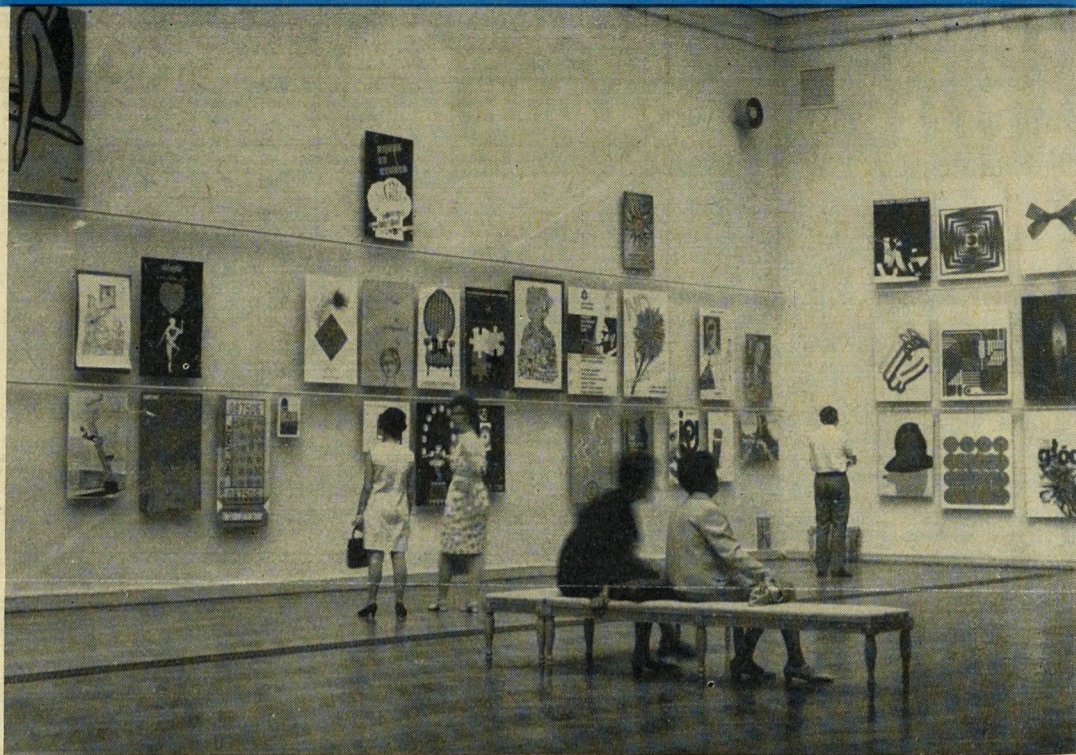
Uroczyste, stare budowle Iwonicza-Zdroju pochodzą jeszcze sprzed pierwszej wojny. Drzewo pachnące żywicą było wtedy głównym materiałem budowlanym. Budynek z zegarową wieżyczką, to obecnie Dom Zdrowia „Bazar”

Budynki dla kąpeli mineralnych w starym „zdrojowym” stylu



Cisza i spokój to główna cecha zewnętrzna Iwonicza-Zdroju. Na zdjęciu — sanatorium noszące nazwę „Jedność Robotnicza”, urządzone niezwykle nowoczesnie, w którym powracają do zdrowia chorzy na gościec narządów ruchu





Pierwszą nagrodę i złoty medal otrzymał wybitny polski grafik Julian Pałka za wspaniały plakat „Oświecim-Brzezinka”

Jury II Międzynarodowego Biennale Plakatu w Warszawie miało trudne zadanie, by spośród 651 prac wybrać najlepsze. Plakaty francuskich i belgijskich grafików bardzo się podobały

PLAKATY ŚWIATA



Z prawej oryginalny plakat Jean-Pierre Reissner (Francja). Pokazał on również wspaniały plakat filmowy „La religieuse”. Obok jedna z trzech prac grafika Jacques Richez (Belgia)

WARSZAWA znów stała się stolicą światowego plakatu. Tutaj już po raz drugi odbywa się Międzynarodowe Biennale Plakatu. W tej ogromnej imprezie uczestniczy 346 autorów z 33 krajów. Spośród 651 plakatów 92 to prace 47 polskich autorów. Z francuskich artystów uczestniczących w II Międzynarodowym Biennale są tak znane nazwiska, jak Paul Colin i Hervé Morvan, a ponadto: Chantal Barret, Pierre Bernard, Jean-Paul Cealis, Jean-Pierre Chevalier, Yvon Daniel, Roger Excoffon, François Fiedler, Alain-François Le Foll, Raymond Gid, Marcel Jacno, Yves Musnier, Gerard Paris — Clavel, André Pasture, Pierre Praquin, Paul Rebeyrolle, Jean-Pierre Reissner, Raymond Savignac, Jean Tinguely, Bernard Villemot.

Dużym zainteresowaniem cieszą się również plakaty belgijskich artystów: Gillesa Fiszman, Manfreda Hürriig, Juliana Key, Michela Olyff, Guya Peellaert, Jacquesa Richez, Raoula Ubac i Michela Waxmann.

Jury II Międzynarodowego Biennale Plakatu, które obradowało pod przewodnictwem profesora grafiki na Uniwersytecie w Tokio — Takashi Kono, miało niezwykle trudne zadanie. Po trzydniowych dyskusjach ogłoszono werdykt jury:

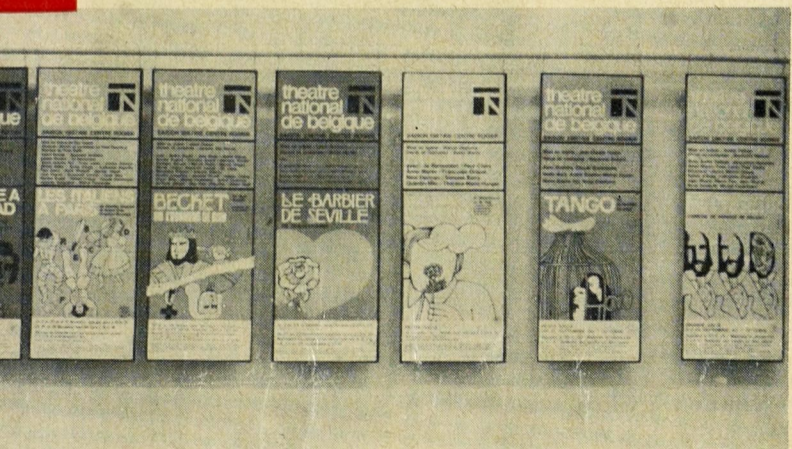
Pierwszą nagrodę — złoty medal w dziedzinie plakatów o tematyce społecznej uzyskał Julian Pałka — Polska, za plakat „Oświecim-Brzezinka”.

Laureatem II nagrody został Kyosti Tapio Varia — Finlandia, a III nagrodę przyznano Pierre Bernard — Francja (patrz nasza okładka).

W dziedzinie plakatów reklamowych dwie pierwsze nagrody zdobyli Japończycy: Yusaku Kamekura i Kazumasa Nagai. W dziedzinie plakatów kulturalnych I nagrodę zdobył Andy Werhol z USA, II nagrodę otrzymał Japończyk Ikko Tanaka. Trzeba dodać, że japońskie plakaty zachwycały oryginalnym doborem kolorów i ekspresją ruchu.

Podczas trwania II Międzynarodowego Biennale odbyło się również Międzynarodowe Sympozjum Naukowe, którego tematem był: „Plakat a środowisko wizualne człowieka”.

Twórczość Roger Excoffon (Francja) reprezentują trzy plakaty: Larousse i poniżej pierwsze dwa z lewej strony



Belg Manfred Hürriig wystawił serię barwnych plakatów teatralnych. Poniżej fragment ekspozycji: Jean-Paul Cealis — reklama opon „Firestone”, obok praca Jean-Pierre Chevalier



POUR la seconde fois, Varsovie a été de nouveau la capitale mondiale de l'affiche. Cette année les participants à la seconde biennale de l'affiche étaient au nombre de 346, représentant 33 pays et exposant 651 affiches, dont 92 polonaises. Après la Pologne, qui en tant qu'organisatrice, était naturellement la mieux représentée, la seconde place fut occupée par les affichistes français, puis vinrent ensuite les Suisses, les Japonais et les Américains. Le jury international, présidé par le Professeur Takashi Kono de Tokyo, décida de répartir les prix de la manière suivante: le premier prix pour l'affiche à caractère social revint à Julian Pałka (Pologne), le second à Kyosti Tapio Varia (Finlande), le troisième à Pierre Bernard (France). Dans le domaine de l'affiche publicitaire le premier prix fut remis à Yusaku Kamekura et le second à Kazumasa Nagai (Japon); le lauréat du concours d'affiches culturelles a été proclamé l'Américain Andy Werhol.

